

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Recueil
2019-2020

Une maison pour des vies imaginaires

ateliers conçus et animés par Laurence Verdier

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand
ISSN : 2804-1364
ISBN : 979-10-93187-41-9
Dépôt légal : février 2022 pour la version papier
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers, résumés des séances : Laurence Verdier
Textes liminaires, édition, relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d’écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet de développement de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l’un des enjeux majeurs d’une maison d’écrivain : encourager la pratique et susciter l’envie d’écrire.

Depuis 2017, la maison de Chateaubriand a choisi de confier l’animation de ces ateliers à des auteurs contemporains, dont l’accueil constitue un apport important dans la vie de la maison, hospitalière à toutes les écritures.

Après Anne Savelli en 2017-2018, puis Bertrand Runtz en 2018-2019, nous avons eu le plaisir d’accueillir pour la saison 2019-2020 Laurence Verdier, auteure et artiste, qui a conçu et animé pour la maison de Chateaubriand un cycle d’ateliers d’écriture intitulé « Une maison pour des vies imaginaires »¹.

Ces six ateliers, abordant chacun un thème particulier, ponctués de jeux littéraires et de lectures venant en contrepoint du thème proposé,

1. Laurence Verdier a également conçu et animé au printemps 2021, en collaboration avec la comédienne et auteure Laure Franquès, un cycle d’ateliers d’écriture et de mise en voix à destination des adolescents qui a donné lieu à une restitution sonore disponible en ligne sur l’audioblog d’Arte Radio (<https://audioblog.arteradio.com/blog/170189/podcast/170190/fantaisie-sonore-des-mots-a-la-voix>).

ont été imaginés en étroite résonance avec le lieu patrimonial et vivant qu'est la maison de Chateaubriand, dont l'histoire, l'âme, les collections, le parc continuent d'inspirer auteurs et artistes, invités à s'approprier le lieu pour y créer et inviter à y créer.

Les textes réunis dans le présent recueil, écrits par les participants à ces ateliers, témoignent de l'intérêt sans cesse renouvelé des visiteurs pour la maison de Chateaubriand comme source d'inspiration et terre d'écriture(s). Leur diversité et leur richesse sont un remarquable hommage rendu à Chateaubriand et à tous ceux qui au fil des siècles ont marqué cette maison de leur empreinte, encore présente.

Ces ateliers d'écriture, qui s'inscrivent dans la vie et la programmation de la maison, ont su, comme elles, composer en 2020 avec un contexte difficile en raison des multiples confinements et fermetures ayant ponctué l'année pour cause de crise sanitaire. Nous remercions très chaleureusement Laurence Verdier, qui a fait preuve d'une grande adaptabilité et d'une admirable inventivité afin de proposer trois des six ateliers en ligne, par messagerie électronique et par visioconférence. Nous remercions également les participants qui nous ont fait confiance dans cette nouvelle manière d'écrire, qui a permis d'assurer la continuité de nos activités et de conserver entre le public et la maison de Chateaubriand un lien précieux.

Les textes reproduits dans ce recueil le sont dans leur intégralité, tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs ; seules quelques coquilles, fautes et ponctuations ont été corrigées.

On trouvera pour chaque séance un résumé au début de chaque chapitre, et pour chaque exercice d'écriture les consignes données par Laurence Verdier aux participants.

Olivia Sanchez
Coordinatrice des ateliers d'écriture
de la maison de Chateaubriand

Merci :

à Laurence Verdier,

aux participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

Agnès Soulez Larivière

Anna Ligier

Apolline Marée

Bernadette de Raphelis

Carmen Ferchault

Claude Fontaine

Dominique B.B.

Dominique M.

François Vergnolle

Geneviève Rimbault-Thaler

Ghislaine Vergnolle

Gilles Davary

Isabelle Marx

Laurence Krebs

Liane Copel

Liliane (Sylvie Simon)

Mannick (Annick Nguyen-Quy)

M.E. Francini

Olivier Mourgeon

Pascale Hamon

Véronique Barlet

et à tous les autres participants aux ateliers,

qui tous ont contribué, par leurs écritures plurielles et singulières, à la réussite de ces ateliers.

*J'attends avec une vive impatience
le moment où je vous recevrai
dans mon ermitage...*

Une maison pour des vies imaginaires

par Laurence Verdier

S'approprier la maison de Chateaubriand et son parc (les œuvres, les objets, les arbres...) avec son propre imaginaire.

Ouvrir sa sensibilité et se nourrir du regard des autres.

Faire confiance au hasard, à la manière très mystérieuse dont un auteur choisit un objet « qui lui parle » et celle encore plus étrange dont une œuvre trouve sa « voix », éclairée par les mots de l'auteur.

Se défaire des vérités. Se laisser dériver.

Inventer, au sens de ce mot donné par Pascal Quignard. *In Veniere* : laisser venir.

« J'ai ouï conter, et le tiens de bon lieu, que, lorsque le roi François I^{er} eut laissé madame de Chateaubriand, sa maîtresse fort favorite, pour prendre madame d'Étampes [...], madame d'Étampes pria le roi de retirer de ladite madame de Chateaubriand tous les plus beaux joyaux qu'il lui avait donnés, non pour le prix et la valeur, car pour lors les perles et pierreries n'avaient la vogue qu'elles ont eue depuis, mais pour l'amour des belles devises qui étaient mises, engravées et empreintes [...]. [...] de dépit, [madame de Chateaubriand] envoya quérir un orfèvre, et lui fit fondre tous ces joyaux [...]. "Allez, dit-elle, portez cela au roi, et dites-lui que, puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je le lui rends et renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et colloquées en ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que personne en disposât, en jouît et en eût le plaisir que moi-même." »

25 janvier 2020

Des bijoux pour Chateaubriand

Les bijoux sont des objets bavards. Nous misons sur leurs indiscretions pour inventer une vie et des secrets à Chateaubriand et Juliette Récamier. Nous imaginons leur cassette à bijoux – aux XVIII^e et XIX^e siècles, une main baguée valait une carte de visite ! – et donnons la parole à ces « précieux » à la façon de Sophie Calle.

Bague, collier, camée, boucles d'oreilles, broche, pendentif, gourmette. Ivoire, or, argent, diamant, émeraude, perle, corail, jade, toc. Noir, bleu, rose, vert, turquoise. Chouette, éléphant. Matières, couleurs et formes s'entremêlent au cours de l'atelier, ribambelle colorée de mots et d'histoires de bijoux à imaginer dans la bibliothèque de la maison de Chateaubriand. Des histoires fabriquées à partir d'autres histoires où se réinventent des bribes de souvenirs, des objets, des voyages. De l'Irlande au Maroc en passant par la Belgique ou Murano, les perles s'entrechoquent et les bijoux se créent, témoins silencieux d'amours et de séparations, de liens amicaux et familiaux, de joies et de chagrins. Acteurs parfois aussi de leur propre vie.

Comme les autres personnages rencontrés au fil des histoires (voleur, gardien de musée, journaliste, grand-mère, communiant, costumière, pêcheur, fillette, joaillier...), Chateaubriand et Juliette Récamier à travers leurs bijoux nous en disent un peu plus sur eux. À moins que les participants n'aient tout inventé...

Deux par deux, l'un raconte à l'autre une anecdote sur un bijou, puis l'autre imagine et raconte une histoire liée à ce bijou en utilisant le « je ».

Nos bijoux ont une âme

Nos bijoux recèlent, renferment une âme
Pétris d'affects, ils sont chargés d'histoire,
Rêves d'amour, histoires de vie, de femmes
Ils parent le corps et le visage comme la moire
Au même titre qu'un nécessaire de maquillage
Loin d'être superflus, superficiels ou artificiels,
Ils portent les traces de notre vallée mémorielle
Chaque civilisation en orne, en a orné le visage
Les mains, les bras, les jambes, le cou, la peau.
Toilette arborée depuis des temps immémoriaux,
Ils ne sont pas donnés en exclusivité aux femmes
Parures offertes en partage initiatique et sésames
Pièces de prédilection pillées lors des cambriolages
Ils font l'objet d'ineffables jalousies, de convoitises
Leur partage est, des héritiers, le casse-tête, la hantise
Pomme de discorde sauvage même entre les plus sages
Au cours des paliers de l'existence, en toute occasion,
On les accueille, on les reçoit en offrande et en don,
Bague de fiançailles, bijoux de deuil, alliance de marié(e)

Preuve, gage d'attachement et d'amour, s'il en est
À valeur religieuse, sentimentale érotique ou affective.
D'aucuns leur attribuent des vertus d'amulette talismanique :
Les pierres ont d'ailleurs certaines vertus curatives
Que soupçonnaient nos ancêtres depuis les nuits antiques
L'offrande, le don d'un bijou n'est pas un acte anodin
C'est une preuve d'engagement, parfois de foi, de gratitude
Il confère au bénéficiaire de l'importance, de l'altitude
Et il doit se montrer à la hauteur de ce don presque divin
Au plus près des goûts de l'honoré, le bijou est personnalisé
Boucles d'oreilles, collier, bague, bracelet, joaillerie ou fantaisie,
Le port de bijoux revêt une aura universelle et fait l'unanimité
Entre les âges, les genres, les époques, les conditions, les ethnies...
Un bijou est comme l'aigrette de pissenlit de notre enfance
Faites preuve de générosité, offrez-en un à votre aimée
Dites-lui de faire un vœu, en gardant les yeux fermés
Il sera exaucé : le bijou sèmera les ombelles de votre alliance...
Comme la communion de Baudelaire et de sa « pécheresse »
Dans son poème ciselé et censuré dénommé « Les bijoux »
Célébration de la volupté allant jusqu'à l'ivresse
Par les bijoux sonores à l'attirail et au sourire si doux...

© Apolline Marée

Il y a si longtemps...
C'est l'histoire de ma chouette, un bijou de chouette,
Tout argenté, en turquoise d'Athènes.
Chaque jour, je la portais,
Malheur à moi, si je l'oubliais !
Cauchemardesque, la journée s'étirait.
Si bien que l'on m'accueillait, hiver comme été,
Sans manquer de me demander :
Comment va ta chouette aujourd'hui ?
Je l'avais adoptée : elle créait mon humeur.

Mais un jour...
Où était-elle donc ma chouette chérie,
Mon porte-bonheur, mon talisman ?
Je renversais tous les tiroirs,
L'appelais, hululais même !
Elle ne revint pas.
J'en fus d'abord terrassée. Puis soudain je rayonnai d'espoir.
Ma chouette, la chouette, avait rencontré une nouvelle hôtesse,
Qu'elle enchanterait pendant un bout de sa route.

Claude Fontaine

Collection

Je me souviens très bien de ce séjour en Irlande. Ce château dans la brume, carte postale typique de ce pays, tel qu'on l'imagine. Peut-être que cette bague que je me suis offerte dans la boutique du château représentait-elle parfaitement ce moment, peut-être a-t-elle eu le pouvoir de fixer ce souvenir, qui reste très présent.

Je savais que les couleurs chatoyantes seraient parfaites avec certaines de mes tenues, attireraient le regard, me vaudraient des compliments sincères. Je pensais à Charlotte, passionnée d'artisanat d'art, qui aurait sûrement un coup de cœur pour elle.

Rentrée chez moi, je laissai la bague dans son écrin, l'admirais de temps en temps, sans jamais la porter. Sans même jamais la montrer, ni à Charlotte ni à personne d'autre. Jamais je n'ai évoqué son existence à quiconque. C'était une œuvre d'art à part entière, qui n'appartenait qu'à moi. *Mon* œuvre d'art. Comme un tableau de maître que son seul propriétaire adulte et garde jalousement. Cette bague n'avait pas tenu sa promesse mais m'avait donné tellement plus.

Je décidai de ne plus porter de bijou. Ce fut le début de ma collection.

Pascale Hamon

Je t'écoute qui me parle de ta grand-mère disparue
Je vois tes yeux qui pétillent
C'était sûrement une grand-mère en or
Je me dis, t'écoutant, que cette grand-mère est partie trop tôt
Comme le maillon de cette chaîne usée qui finit par céder
J'imagine la lumière dans tes yeux et dans ton cœur
Quand tu regardes ou caresses ce bijou qu'elle t'a laissé
Sa gourmette en or.

Laurence Krebs

Niagara d'or

Il était une fois ou, plus exactement, il était deux fois – car un malheur n'arrive jamais seul – mademoiselle Des Merveilles qui pleurait au-dessus de son lavabo.

C'est fort commode de pleurer au-dessus de la vasque ; ça dispense d'avoir à essorer de jolis mouchoirs en dentelle devenus serpillières lourdes de trop d'eau salée.

Mais pourquoi Alice – car tel est le prénom de la susnommée M^{lle} Des Merveilles¹ – versait tant et tant de larmes au moment de sa toilette matutinale ? Pourquoi donc ?

Elle sanglotait après une paire de boucles d'oreilles qui venait de se faire la malle, ou plutôt de mettre les voiles car il était question d'eau.

Elle pleurnichait aussi et surtout après sa propre maladresse et ce geste de jeune fille mal réveillée qui lui avait fait tomber la brosse à dents sur l'une des boucles d'oreilles.

Observons la scène au ralenti : la brosse à dents échappe de la main gauche d'Alice – quelle idée, aussi, de se brosser de la main gauche quand on est droitière – et choit sur la boucle de l'oreille gauche. Oui,

1. NdE. Force est de constater que l'auteur, dans un excès de facilité que s'autorise parfois le génie, manque ici cruellement d'imagination.

seule Alice est capable de distinguer chacune de ses deux boucles, pourtant strictement identiques, du moins, aux yeux du profane, mais de caractère si différent, vous répondrait Alice. Est-ce que les parents d'enfants jumeaux confondent leur progéniture ? évidemment non ! alors c'est pareil pour mes boucles d'oreilles ! La brosse, donc, tombe et emporte dans sa chute l'une des boucles, posées en équilibre instable au bord de la vasque ... Or chacun sait que les boucles d'oreilles ne disposent pas d'oreille interne. Aussi, en matière d'équilibre, on repassera. Celle-ci, accrochée à celle-là, l'entraîne. On n'est pas jumelles pour rien ... l'accident, d'unique, devient double.

En temps normal de ce genre de situation anormale, la victime devrait être bouche bée. Mais convenons qu'avoir le palais plein d'un dentifrice pâteux puis mousseux ne se prête guère à cette posture littéraire de la surprise voire de l'impuissance à voir glisser les deux bijoux, franchir le bord de la bonde et plonger dans l'abîme, dans le Grand Néant, inséparables jusque dans la mort, dans un bruit sec de petit métal, dans un son qui s'évapore jusqu'au tréfonds de la terre. Bref, les boucles d'oreilles au fond du lavabo.

« Mmmmmmm mmmmm mmmmm mmmmm », s'exclama Alice, du moins dans son for intérieur car il est malséant de maugréer la bouche pleine².

Alertée, la famille vint à la rescousse et fut derechef mise à contribution pour ce sauvetage en haute mer. Madame Des Merveilles, Mère, pour les intimes, ôta la bonde et plongea deux doigts dans le fond. En vain. Monsieur Des Merveilles, plus communément appelé « Père », entreprit de démonter le petit bol situé sous la vasque, avant le siphon. Rien. Nada. Peau d'balle.

Le mystère était entier. Les boucles d'oreilles, d'or revêtues, avaient disparu, pris leurs jambes à leur cou, ce qui, pour un bijou de tête, ne manque pas de sel.

L'histoire ne s'arrête pas là. Elle rebondit quelques semaines plus tard quand Alice, accompagnée de son ami Jean – Jean Du Lapin, 2^e du nom – passait quelques heures à chiner dans une brocante à la saveur orientalisante. Nous ne saurions décrire précisément ce qu'est une

2. NdT : « Mince, mes boucles d'oreilles ».

saveur orientalisante ; disons qu'il y avait là des trucs pas de chez nous. Jean remarqua un objet brillant, sorte de saucière ou de théière, selon sa connaissance visiblement peu élaborée de la vaisselle et des ustensiles présents dans des pièces qu'il n'avait coutume de fréquenter.

C'était une lampe à huile. Mais pas n'importe laquelle, fit observer Alice.

— Regarde, on dirait la lampe d'Aladin.

— C'est le moment de faire un vœu.

— Oui, tu as raison.

Alice s'en approcha et frotta. Frotta et frotta encore. Outre le fait de la rendre plus brillante, elle fit un vœu.

C'est alors que Jean ouvrit grand les yeux et lui montra deux petits objets étincelants, soudainement apparus sur un livre à la couverture jaunie.

— Regarde, Alice, on dirait ...

— Mais oui, c'est ... ce sont ... mes boucles d'oreilles ! elles sont revenues !

— Oui, mais ... le livre ... c'est ... Boucle d'Or !

Gilles Davary

Elle adorait les repas de famille. Son plus grand plaisir était de nous voir tous réunis ensemble autour de la table familiale. Pour ces belles journées, elle mettait les petits plats dans les grands et sortait ses plus beaux atours. Je me souviens que ma mère prenait vraiment beaucoup de plaisir à se préparer, se maquiller, se vêtir. De ses instants les plus précieux, il me reste l'indélébile souvenir de la voir se parer avec élégance. Devant le miroir de sa commode, elle mettait le plus grand soin à glisser une mèche de cheveux avec sa boucle d'oreille dans le trou de son lobe. La mèche coulait comme un ruisseau doré sur son épaule. C'était là sa plus belle parure.

Au plus loin que je me souviens, je vois encore ma mère deviser avec aisance tout en tortillant sa mèche de cheveux autour de son doigt avec une grâce toute féminine.

Autour de la table, mes frères et moi restions béats d'admiration devant cette prouesse de femme qui faisait d'elle un être surnaturel presque éthéré.

Aujourd'hui, les années sont passées, ma mémoire parfois évoque encore à mon souvenir celle que j'admirais tant quand j'étais plus jeune. Je revois avec une émotion profonde cette mèche couler dans le lobe de son oreille et venir mourir sur son épaule.

J'ai gardé ses boucles d'oreille dans un petit coffret bien rangé dans le tiroir de ma table de nuit. Elles me rappellent le temps quand elle était encore là.

Anna Ligier

Histoire vraie

Après avoir préparé avec beaucoup de précautions ma valise pour un voyage professionnel, je pars confiante à ce séminaire. Bien entendu, coquette comme je le suis, je glisse dans ma valise deux bagues qui me tiennent à cœur et un magnifique collier.

Ce séjour en Belgique se déroule le mieux possible. À mon retour, comme il se doit, je vide ma valise et ne retrouve plus ni les bagues, ni le collier. Quelle mauvaise surprise ! Les ai-je perdus ? Me les a-t-on volés ? Je n'en ai aucune idée. Je laisse un peu de temps et me décide enfin à contacter une femme Vaudou venant du Bénin. Elle me rassure et me dit que je retrouverai mes bijoux. J'en suis perplexe.

Y croire ? Ne pas y croire ? Les mois passent. Deux ans plus tard, je prends une valise, une autre bien sûr. J'y retrouve mes deux bagues. Quelle heureuse surprise ! Plusieurs semaines passent. Un autre voyage se présente et je décide de remplir une troisième valise. Incroyable, vous ne me croirez sûrement pas. Le collier brillait dans cette valise. Elle ne s'était pas trompée, je retrouvais en effet mes bijoux. Mais finalement suis-je vraiment certaine de les avoir emportés la première fois en Belgique ?

Bernadette de Raphelis

Vert émeraude

Enfant, Lucile jouait avec les bagues de sa maman qui étaient de toutes formes, de toutes couleurs, aux scintillements féeriques. Chacune d'elles était destinée à un doigt bien précis.

Plus tard, elle prend l'habitude d'habiller sa main d'une pierre précieuse assortie à ses vêtements. Parmi elles, il y en a une qu'elle aime particulièrement car elle porte une si belle histoire. Elle est merveilleuse, d'un vert profond qu'elle a du mal à définir, d'une luminosité éblouissante, d'une taille singulière. Elle l'a découverte à vingt ans dans une bijouterie non loin de chez elle. Chaque fois qu'elle passait devant la vitrine, elle l'admirait et avait très envie de la voir à son annulaire. Mais, ce n'était pas pour elle, vu le chiffre caché sous la petite étiquette blanche. Lucile se résigna donc à retrouver ce beau bijou, dans ses rêves. Le temps s'est écoulé, la bague a disparu de la vitrine et de son esprit.

Quelques années plus tard, par un beau jour ensoleillé de printemps, elle fête son anniversaire et se fait la plus belle possible. Des petites rides légères apparaissent timidement autour de ses yeux. Un collier habille son cou légèrement flétri. Des boucles d'oreilles argent encadrent son visage rayonnant. Tous les convives l'attendent et l'accueillent chaleureusement. Elle perçoit qu'il y a quelque chose qui se trame dans son dos. Elle découvre un petit paquet caché sous sa serviette de table et elle voit sa cousine retourner rapidement et discrètement à sa place.

Curieuse, elle s'empresse de soulever le tissu rouge et découvre une très petite boîte tout enrubannée. Délicatement, elle dénoue le ruban vert et déplie le papier argent. Un petit écrin pyramidal en cuir blanc apparaît. Elle remarque alors que ses mains sont vides. Comment a-t-elle pu oublier d'habiller ses doigts en ce jour ? Des idées envahissent son esprit... elle est troublée... Connaît-on son secret d'antan ? Elle appuie sur le petit bouton doré avec appréhension. Tous la regardent dans un grand silence. Elle sent monter une grande émotion, comme si elle devinait que quelque chose d'important allait advenir. Elle soulève délicatement le couvercle pointu et découvre une superbe émeraude ronde, brillant de mille feux, posée sur un anneau argent... C'est elle ! Oui !... c'est bien elle, celle de la vitrine !... Au moment où elle glisse l'anneau le long de

son doigt, le rêve enfoui jaillit du fond de son cœur et laisse couler quelques perles d'or le long de ses joues.

Cette bague tant désirée cache-t-elle le premier amour de sa vie ?

Est-il là parmi les invités ?

Geneviève R.

À partir d'un objet, d'une œuvre, d'un élément de décor ou tout autre détail choisi en parcourant la maison de Chateaubriand, inventer un bijou (ayant par exemple appartenu à Chateaubriand ou à Juliette Récamier) et raconter son histoire, si possible en utilisant le « nous ».

Parcours dans la maison de Chateaubriand à la recherche d'une inspiration pour créer un bijou.

Nous nous séparons dans chaque pièce pour trouver l'inspiration. Nous jetons des coups d'œil à droite, à gauche, au sol et au plafond. Nous laissons nos regards glisser sur le tissu des fauteuils, les couleurs et les magnifiques motifs des papiers peints, les colonnes et les candélabres. Collier, bracelet, broches, boucles d'oreilles, rien n'apparaît dans notre imagination.

Il est déjà créé ce bijou. Nous sommes dans le bijou qui se déroule autour de nous.

Bernadette de Raphelis

Nous ne contredirons pas le goût de François-René lorsqu'il plonge son regard dans les yeux d'onyx de Juliette au teint de lait.

Juliette demeurait fréquemment à la Vallée-aux-Loups. Pendant les longues soirées, François-René et Juliette rêvaient de voyages lointains, adossés au grand escalier de la frégate. Lorsque Juliette s'absentait, François-René se languissait tant d'elle qu'il avait adopté la curieuse habitude de faire orner ses objets quotidiens du portrait de sa chère Juliette. Ainsi sa cassette de toilette, son plumier d'écriture, sa tabatière. Il ne quittait jamais l'élégant baguier dans lequel il avait remisé la boucle brune de ses cheveux.

Claude Fontaine

De la musique et de la poésie avant toute chose

Il était une fois un talentueux et brillant poète dénommé Château Brillant, mal marié qui était tombé sous le charme envoûtant d'une jeune femme avenante et ravissante dont il était devenu éperdument amoureux appelée Ré-Camée car c'était une reine de beauté superbe, une rivière de diamants à elle seule, un camée à la beauté singulière à couper le souffle qui faisait chavirer les cœurs et languir les mondains qui gravitaient autour de la Maison de Château Brillant et du salon parisien de la jeune femme et les réduisait à l'état de châteaux branlants. Contrairement à ce que prétendaient les envieux en proie au dépit amoureux, Ré-Camée était loin d'être une potiche : c'était une femme très intelligente, cultivée et mélomane qui encouragea et exhorta Château Brillant à écrire, à créer et à publier ses plus beaux romans, nouvelles et poèmes et se voua corps et âme avec un grand dévouement à cet homme et à l'accomplissement de son œuvre.

Un jour, allongée sur sa méridienne, drapée d'une robe vaporeuse à volets de tulle blanc, le cou enrobé d'une étole de mousseline légère et immaculée, elle caressa amoureusement la chevelure de Château Brillant du regard et d'un revers de main puis effleura du bout des doigts sa cassette à bijoux et lui dit :

« De tous les bijoux, les parures que vous m'avez offerts en partage – et ils sont légion, de par votre générosité à mon égard, j'en veux pour

preuve, cette plantureuse cassette à bijoux – vous êtes, à mes yeux, le plus précieux, le plus attachant, le plus avenant et je tiens à vous comme à la prunelle de mes yeux. Je pourrais me départir entièrement de cette cassette de bijoux mais je ne saurais jamais vous abandonner, vous laisser choir dans la solitude et le chagrin, mon bijou d'exception, mon alliance indéfectible sertie dans un écrin de diamant brut, d'or blanc et de lapis-lazuli. Vous êtes mon trésor inestimable, immatériel et sentimental, un immense trésor d'intelligence, de créativité, de dévouement et d'amour : Château Brillant, vous brillez, vous resplendissez de mille feux comme la plus belle des obsidiennes ! »

Elle lui murmura à l'oreille telle la Muse d'Alfred de Musset :

« Poète, prends ton luth et donne-moi un baiser... »

Son cœur palpitant d'émotion, Château Brillant qui ne jurait que par elle et leur attachement indéfectible lui offrit un tendre, doux et suave baiser d'amour, un instant d'éternité au-delà des contingences matérielles gravé à jamais dans le creuset de sa mémoire. En guise de témoignage d'amour, il lui donna un petit pendentif creux en bois d'ébène aux cordes en argent en forme de harpe...

Quelle ne fut pas la surprise de Ré-Camée quand elle découvrit que la petite harpe recelait à l'intérieur le parchemin de la version manuscrite et originale de *La nuit de mai* d'Alfred de Musset, poème où le poète souffrant se met en scène dans un dialogue avec sa Muse énamourée, ainsi que la partition originale de *Rêve d'amour* de Franz Liszt. Bouleversée, elle fondit sans retenue dans ses bras et ils s'enlacèrent dans une étreinte, vive, forte, puissante et passionnée où chacun pouvait sentir le contact avec la petite amulette, le petit talisman emblématique de leur amour qui achevait de les unir à travers une douce musique intérieure commune. Ils s'assoupirent dans un demi-sommeil rêveur et enchanteur, qui était une assomption commune, une communion, une célébration de volupté intérieure clandestine et inégalée. Ils connurent leur plus belle nuit d'amour à l'abri des regards indiscrets, importuns et envieux avec pour seule indiscretion celle de leurs bijoux notamment celle de la petite harpe au diapason de leur amour.

Cette douce et suave mélodie intérieure, ce doux murmure amoureux et érotique, Château Brillant le retranscrivit dans ses plus beaux poèmes d'amour comme *Clarisse* ou *À Lydie* ou dans des vers comme *Combien j'ai douce souvenance*, fidèle à *Rêve d'amour* de Franz Liszt et afin de

témoigner de sa gratitude envers sa bien-aimée à l'incommensurable dévouement...

Ils vécurent heureux et n'eurent jamais d'enfants...

© Apolline Marée

Pour mieux comprendre la personnalité de François-René de Chateaubriand, il faut nous concentrer sur les infimes détails qui l'ont entouré. Et plus particulièrement sur les objets qui ont constitué l'intimité du personnage.

Observons le tableau où l'on voit Chateaubriand appuyé aux restes de pierre d'un château en ruines et faisons un gros plan sur sa cravate. Nous y observerons un minuscule objet en forme de palmier planté au milieu de la soie. Cette épingle à cravate est le signe emblématique de l'extrême raffinement de cet auteur.

Ce sens aigu de l'observation, du détail, Chateaubriand l'a acquis au cours de ses innombrables voyages en Orient. Cette épingle plantée là au beau milieu des plis de sa cravate comme le palmier au milieu du désert nous en dit plus par sa seule présence que toute sa littérature. Elle est le symbole même de sa mémoire. Celle qui continue encore aujourd'hui de nous parler d'outre-tombe.

Anna Ligier

Opaline

— Monsieur le Directeur, monsieur le Directeur ! Venez donc voir ici, c'est un très grand malheur !

— Quoi ! je vous suis tout ouïe ; approchez, Mathurin ; contez, par le menu, ce que donc il advint !

Où nous découvrons qu'à la maison de Chateaubriand, l'on ne parle

qu'en rime et si possible, en alexandrin. Ce qui, convenons-en, rend la catastrophe nettement moins ... catastrophique.

Le récit du très grand malheur que le gardien du musée de la maison de Chateaubriand tint, céans, à son directeur occuperait moult pages mais dans un assez piètre style, telle une déposition de basse police, ce pourquoi nous en épargnerons le lecteur. D'autant qu'il tient en peu de mots : des voleurs se sont introduits dans le musée, ont volé de nombreuses pièces de valeur, dont les deux belles lampes à huile qui ornaient le salon. Mais, pis que le vol, c'est la casse de la coupe ovale, portée sur un pied à deux angelots de bronze, que le musée déplorait. Avec un peu de chance, la police retrouverait les voleurs et surtout le butin ; personne ne pourrait remédier à la perte définitive de cette pièce unique, à présent en morceaux, au pied d'une fenêtre.

On devinait que les voleurs, dans leur précipitation de fuir rapidement, avaient salopé le travail. Décidément, là comme ailleurs, l'artisanat disparaît et, avec lui, le goût du travail bien fait. Comme quoi, tout fout l'camp !

Passé l'émotion, et les articles dans les feuilles de chou locales, les mois qui suivirent furent consacrés à chercher comment réparer la catastrophe.

Quelqu'un – ou plutôt quelqu'une car, en tant qu'auteur omniscient, nous savons des choses que personne ne sait – proposa de faire des bijoux à partir des bris de la coupe qui avaient été tous récupérés et pieusement conservés. On retint cette idée comme la bonne idée, capable de renflouer les caisses et de payer les arriérés des réparations et du nouveau système d'alarme, fort onéreux comme tout ce qui sert à se rassurer.

Les historiens du cru ne manquèrent pas de souligner qu'une forme de malédiction continuait d'agir sur Marie-Caroline de Bourbon-Parme, duchesse de Berry, plus abreuvée de malheurs qu'aucune autre femme, puisqu'à elle appartenaient ces lampes et cette coupe.

La maison de Chateaubriand lança un grand atelier de création de bijoux contemporains avec, pour seul fil rouge ... le bleu de l'opaline du vase brisé. Un an après, septante sept bijoux bleu-turquoise, qui bague, qui collier, qui pendentif, qui boucles d'oreilles, constituaient le trésor d'une souscription qu'on avait voulue nationale et qui fut, à tout le moins, départementale. La vente sur place et en ligne de cette joaillerie chargée d'une histoire originale fut un immense succès.

Jusqu'à ce que l'on découvre, quelques semaines après la fin de la vente que Mathurin, le malin, instigateur du vol initial, venait de rafler la mise une seconde fois en s'enfuyant avec la caisse, pleine du fruit de la vente.

Gilles Davary

« J'ai rencontré jadis des femmes différemment connues ou célèbres. Les femmes ont aujourd'hui changé de manière : valent-elles mieux, valent-elles moins ? Il est tout simple que j'incline au passé ; mais le passé est environné d'une vapeur à travers laquelle les objets prennent une teinte agréable et souvent trompeuse. Ma jeunesse, vers laquelle je ne puis retourner, me fait l'effet de ma grand-mère ; je m'en souviens à peine et je serais charmé de la revoir. [...] Il y a des personnes qui, s'interposant entre vous et le passé, empêchent vos souvenirs d'arriver jusqu'à votre mémoire ; il en est d'autres qui se mêlent tout d'abord à ce que vous avez été. »

15 février 2020

Ce que je sais de Louise de Vilmorin

Constituer sa palette d'écrivain en choisissant ses couleurs avec des mots glanés dans l'exposition consacrée à Louise de Vilmorin. Pour dessiner une première esquisse de Louise, se rappeler que nous sommes avant tout constitués de fictions. Choisir une année dans la biographie de Louise de Vilmorin au hasard, sur un coup de dé, et écrire ce personnage avec des questions plutôt qu'avec des réponses.

Aujourd'hui, nous avons rendez-vous avec Louise de Vilmorin. D'aucuns la connaissent, d'aucuns la découvrent, chacun livrant en vrac ce qu'il sait de celle dont les portraits et les œuvres couvrent les murs des salles d'exposition de la maison de Chateaubriand jusqu'au printemps ; de celle qui vécut à Verrières-le-Buisson, tout près de la Vallée-aux-Loups ; en vrac, donc : femme de lettres, grainetiers, famille noble, couleur verte, trèfle à quatre feuilles, femme libre, société mondaine, salon bleu, Cocteau, Saint-Exupéry, Malraux, mélancolie, tristesse, Hongrie, cinéma, mode...

De premières images se forment autour de cette figure de la littérature du 20^e siècle, des

objets lui ayant appartenu, de ses lettres et calligrammes, des portraits des personnalités qu'elle côtoya. Une relation familière s'installe, comme si, grâce aux objets tout à coup incarnés et aux mots, Louise de Vilmorin était devenue presque une amie, une parente, une confidente avec laquelle, le temps d'une cigarette, on fuyait loin de la tristesse pour récolter de la joie.

Commencer par écrire quatre mots, un mot par pétale d'un trèfle à quatre feuilles, emblème de Louise de Vilmorin. Donner deux de ces mots à ses voisins de gauche et de droite. Composer une histoire à partir des deux mots restants et des deux mots reçus.

C'était samedi. Je crois. Non, plutôt vendredi. C'était le jour où l'amour est à l'honneur. Vendredi 14 février, jour de la Saint-Valentin. Ce jour béni où Cupidon lance ses flèches dorées au vent des désirs les plus secrets. C'est ça. C'était hier. Et c'était bien...

Anna Ligier

C'est le printemps. Le soleil a fait son apparition tôt ce matin. Il m'intimide, je ne peux pas le regarder en face. J'ai envie de laisser sa chance à l'artiste que j'aimerais voir surgir en moi. Journée de bonheur ?

Pascale Hamon

« Je est une autre »

Elle se sentait à bout de forces aux prises avec une grande **fatigue**... C'est alors que la magie de l'**hypnose** survint et toutes ses résistances s'évanouirent les unes après les autres comme l'effondrement d'un château de cartes sous l'effet du vent : elle lâcha prise pour de bon et s'abandonna au trèfle à quatre feuilles de ses **illuminations**. Quelle ne fut pas sa surprise quand l'**épiphanie** de l'homme qu'elle avait éperdument aimé advint et se donna à voir, s'offrit à son regard sans réserve et sans contrainte à travers la fenêtre de la maison de Chateaubriand : le talisman du trèfle à quatre feuilles que lui avait offert son amant, l'espace d'une nuit, avait usé de sa magie ésotérique et elle renaquit à la vie et devint une autre, une femme libre, à l'image de Louise de Vilmorin...

© Apolline Marée

Dans l'exposition consacrée à Louise de Vilmorin, choisir une œuvre exposée (lettre, tableau, photographie, objet...), puis commenter cette œuvre et énoncer quelques mots inspirés par celle-ci. Écrire à Louise de Vilmorin une lettre de remerciement ou de confiance, en utilisant si possible les mots énoncés par soi ou par les autres participants.

Louise, Madame,

Je ne vous connais pas et pourtant...

Ma vie a commencé dans la ville qui t'a vu naître puis mourir, six mois jour pour jour avant la fin de la tienne !

OUI, et je découvre ton existence à l'heure où l'on commémore le cinquantenaire de ta mort, à l'heure où je célèbre celui de ma naissance. Étrange rencontre des chiffres et des dates... je suis perturbée, un peu,

beaucoup... à cette étape de ma vie qui prend un virage particulier. Alors que j'ai grandi dans une ville à laquelle le nom de ta famille est attaché, jamais je n'ai lu, je crois, ni à l'école, ni ailleurs, un seul de tes textes.

Je me souviens qu'il y avait un château mais qu'il n'était pas visitable, alors je l'ai oublié.

Je me souviens des funérailles du dernier homme de ta vie. J'avais 7 ou 8 ans et ignorais tout de la personnalité qui venait se reposer pour toujours dans le cimetière d'à côté mais il était célèbre et l'événement n'est pas passé inaperçu.

Longtemps, ton nom était pour moi une marque de graines, écriture blanche sur fond vert et ovale, découverte un jour en achetant quelque plante dans cette pépinière de Châtenay-Malabry. Ce jour-là je me suis demandé : « Vilmorin » ? ce nom de graines et le château étaient reliés ? Mon esprit, par manque d'intérêt sans doute, n'avait encore jamais fait aucun lien.

J'interroge Google – tu ne connais pas, disons que c'est une sorte de bibliothèque moderne, accessible depuis un appareil qu'on appelle ordinateur, ce sera un peu long à t'expliquer...

Bref, marchand de graines ! Verrières-le-Buisson, je m'en tiens là, ne cherchant rien d'autre... drôle d'émotion en forme de fierté un peu puérile d'avoir vécu dans la ville d'une célébrité de la graineterie. Alors ton nom est celui de la marque au logo vert et blanc.

Jusqu'à cette année 2019.

Un message électronique – depuis 1969 l'écriture utilise de nouveaux supports, je t'expliquerai une prochaine – un message, donc, annonçait une exposition en hommage à l'œuvre de ta vie, à ta vie à l'œuvre.

Les dates résonnent...

Le nom de Verrières, ma ville...

Et ce nom... tiens ? celui des graines chez le marchand d'autrefois ?

J'interroge Google, encore, un peu plus, un peu vite juste le temps de me promettre d'y revenir, de prendre le temps de découvrir ce que fut ta vie. Aujourd'hui je la découvre, signée d'un trèfle à quatre feuilles portée par le L de ton prénom, remplie de tes mots et l'écriture qui jouent entre eux, et inspirent mon amour du dessin et des mots.

Aujourd'hui je la découvre riche des relations épistolaires, amours éphémères et amitiés sincères.

Et je n'ai qu'une envie, faire plus ample connaissance et aller à ta rencontre en te lisant...

Laurence Krebs

Le ciel avait quelque chose d'infiniment étrange. Les nuages par transparence crevaient l'horizon brûlant. Nous étions arrivés tôt le matin à l'embarcadère de Savone. Les autorités nous avaient dit que le départ allait être retardé de deux jours. S'agissait-il d'un problème sanitaire ou d'un simple contrôle d'identité ? Nous ne savions rien de plus qui n'ait été dit dans la petite circulaire que mon père tenait à la main. Il faisait chaud. La température n'allait pas cesser de monter tout au long de la journée. Le ciel n'était pas avec nous. Je me souviens, c'était un jeudi.

Louis nous avait donné rendez-vous le mercredi de la semaine suivante. Ce voyage minutieusement calculé par mon père risquait de nous faire arriver bien au-delà de l'échéance prévue. C'était le genre de situation que notre petit groupe familial aurait du mal à gérer. Au grand désespoir de mon père, il faudrait improviser. Un art, un talent dans lesquels, nous le savions tous, il n'excellait pas. Mais personne n'aurait osé faire la moindre remarque. La ride qui lui barrait le front suffisait à elle seule à déjouer la moindre envie de faire de l'humour. Ma mère, comme à son habitude, avait pris un air aussi catastrophé que lui. Et sans le savoir, elle partageait déjà la même ride au-dessus des sourcils. Elle n'avait jamais brillé par un grand esprit de décision et ce n'était pas aujourd'hui qu'elle se risquerait à en découvrir les délices. Elle regardait son mari avec un air de contrariété contenue comme si la fin du monde était annoncée.

Comme toutes les villes portuaires, Savone n'était pas d'un urbanisme passionnant. Pour séjourner ici, il fallait aimer les industries navales, les ferrailles de navires, les églises romanes et les chapelles aux rituels ancestraux. Les Italiens ont toujours été attachés à leurs bateaux, dont ils ont fait des dieux, autant qu'à leurs traditions catholiques. Et ici, comme dans toutes les villes de transit, l'accueil y est austère.

C'était l'année dernière, à peu près à la même époque, que Louise avait entrepris ce voyage avec nous. Et c'est en débarquant à Savone, qu'elle

avait fait tomber son gant sur la passerelle. Ce même gant que je tiens aujourd'hui entre mes mains et que j'ai hâte de lui restituer. Je sais que tout sera plus simple arrivé là-bas. Louise m'a fait aimer le goût des incertitudes, des rêves évanescents, des inconstances et des petits riens qui transforment parfois la vie. J'en fais la découverte tous les jours encore aujourd'hui.

Anna Ligier

Samedi 28 août 1944,
Ma chère Louise,
Antoine de Saint-Exupéry aurait disparu hier en mer, au large de Marseille. En service commandé, il ralliait la France depuis Alger. La tragédie te saisit de plein fouet. Tu saisis ta plume pour lui rendre un fervent hommage dans le journal du jour. Tout dans ton article trahit ton attachement indestructible. Mais tu craignais qu'un tel destin funeste lui survienne, Et c'est à ce titre que tu avais sacrifié ton amour de jeunesse. Et puis, toi, tu rêvais de liberté, telles Virginia Woolf et Berthe Morisot, tes aînées. Vous n'avez pas accompli son poème « hâtons-nous de rêver ». Son grand œuvre survit mais l'aventurier de ta jeunesse a pris son dernier envol. Claude.

Claude Fontaine

Ma petite sainte, comme t'appelait Cocteau. C'est ainsi également que ma sœur a nommé tendrement notre mère lorsqu'elle s'est éteinte l'été dernier. Malgré les circonstances et ma

peine, j'avais trouvé cela un peu exagéré.

La vie de ma mère était simple, elle incarnait la générosité, le plaisir de rendre service, la joie de vivre malgré les épreuves traversées. Je t'imagines une vie mondaine, tourbillonnante, autour de cocktails et de réceptions, riche aussi intellectuellement et artistiquement, diamétralement opposée à celle de ma mère.

Je me demande en quoi toi, Louise, tu as pu être une sainte. À quelles qualités pensait donc Cocteau ?

Je vous ai trouvé un autre point commun. Dans l'exposition qui t'est consacrée, une photographie m'a frappée : tu es entourée de tes quatre frères, ta sœur est absente. Ma mère aussi avait quatre frères et une sœur qui est morte à 20 ans. Comme toi, ma mère était au centre du cercle formé par ses frères. Mais elle n'était pas l'objet de toutes les attentions, comme je me l'imagine en ce qui te concerne. Non, en tant qu'aînée, elle était au contraire le point d'ancrage de la fratrie, la référente, la mère par procuration puisque la mère de famille avait succombé aussi à la tuberculose, peu après sa seconde fille. Elle a fait face, malgré son jeune âge, malgré les deuils, malgré peut-être ses rêves de jeune femme en âge de fonder sa propre famille. Avant d'accepter de vivre sa vie, elle a consacré des années à s'occuper de ses frères, de son père. Même après son mariage, elle a poursuivi son œuvre de dévouement. Mon père le lui reprochait régulièrement, estimant que ses frères profitaient de sa gentillesse.

Ma mère ne payait pas de mine. Enjouée mais discrète, s'excusant souvent, altruiste sans en faire état, d'aucuns auraient pu croire que la faiblesse était un de ses défauts. Elle était cependant dotée d'une force morale peu commune. Elle s'est relevée des autres douleurs qu'elle a traversées, dont certaines particulièrement éprouvantes, sans se fermer, sans se durcir, en devenant toujours plus humaine. Alors, n'était-elle pas une espèce de sainte finalement ?

Ta mélancolie m'intrigue, ta vie si pleine, auprès de tant de poètes et d'artistes, ne t'a apparemment pas comblée. Est-ce la nostalgie d'une enfance trop heureuse, qu'aucune rencontre, aucun lien amical ou amoureux n'a pu égaler ? Tu parais radieuse pourtant : il est difficile d'échapper à ton charme, à ton sourire. Cela donne envie de faire plus ample connaissance, de devenir ton amie.

Il me reste, pour me régaler, tes jolies œuvres : ces souvenirs d'enfance

qui trouvent des échos en nous, ton art fantaisiste et créatif qui s'est essayé dans tant de domaines, ta poésie jamais mièvre qui point à chaque virgule.

J'aimerais m'en laisser inspirer et que tu fasses tomber de ton trèfle à quatre feuilles une petite pincée de ton talent.

Passes le bonjour à ma mère là-haut. Qui sait, peut-être pourra-t-elle te transmettre un peu de sa force ?

Pascale Hamon

Lettre à une absente

À quoi bon tant de perles
Quand une seule suffit : vous !
À quoi bon tant de bijoux,
Quand le rouge vous vient aux joues !
Pour toute correspondance,
Vous me laissâtes, jadis
Ce portrait de vous, Louise,
Lumière et évanescence.
Vous d'habitude de mots si ardente,
Une seule ligne ; poésie absente
Votre regard perdu dans l'ailleurs perdue
Votre moue sépia, pour seule littérature
Autour de vos épaules, votre collier de perles
De nacre – et pas seulement – m'ensorcèle
Souffrez de lire que ceci rime avec ciel
Acceptez d'entendre que cela rime avec Belle
De vos sourires, je garde mémoire,
Mémoire d'éléphant, je vous l'avais dit, déjà.
Je les dessine sur les pages de mon grimoire
Et reste, ma reine, votre maharadjah

Gilles Davary

À Louise de Vilmorin

Chère Louise,

Je pense à vous, femme libre, nostalgique et mélancolique qui êtes allée au bout de vos passions et de vos désirs, conjurant l'ennui et la bienséance, avec Jean Cocteau, avec André Malraux, votre mentor, avec Antoine de Saint-Exupéry, avec Francis Poulenc. C'est la sculpture de votre main d'or en cuivre doré admirablement gantée emblématique de votre écriture, de vous en qualité de femme de lettres notamment de la poétesse que vous étiez qui m'évoque tout cela. Cette main, vous semblez me la tendre pour m'accompagner sur les chemins de l'écriture et de la poésie. Cette main est bien en or à l'image de votre plume qui façonnait l'or des mots et de leur phrasé, la rivière de diamants des *Cailloux des souvenirs*. Elle est symbolique également de l'amante en souffrance que vous étiez, de votre beauté mystérieuse et secrète, de votre élégance personnelle mais aussi de l'élégance de votre plume. Cette main, ce gant c'est votre griffe élégante et raffinée, votre style particulier, votre singularité de femme tout court et de femme de lettres aussi. J'en veux pour preuve vos poèmes, vos calligrammes, « Cailloux des souvenirs », « La coquille », « Le parfum secret », « Le Lys » ou « L'épouvantail » chassant le malheur et la mélancolie. Votre poésie, empreinte de mélancolie, illustre un balancement, un va-et-vient entre le réel, votre vie orageuse si romanesque et l'imaginaire. Vous avez eu la chance de croiser sur votre chemin Jean Cocteau qui voulait vous épouser et le grand Malraux qui a été pour vous une sorte de mentor. Votre chemin, votre parcours a dû être émaillé d'embûches, de difficultés (comme le mien car j'écris aussi) mais vous n'avez jamais déclaré forfait et vous êtes entrée dans la postérité.

J'aurais voulu avoir une femme de lettres pour mère comme vous : je le répète, depuis la tombe, vous paraissez me tendre la main d'or élégante de votre plume pour m'accompagner, me soutenir, m'épauler sur les chemins solitaires de l'écriture, *a fortiori* en qualité de femme. J'ai dû faire face à l'adversité de la solitude dans l'écriture et dans la vie : c'est sans doute la raison pour laquelle je me suis mise à écrire si tard. Peu importe la célébrité, ce n'est pas mon objectif : je pense comme Rilke, qu'écrire c'est avant tout répondre à une nécessité intérieure comme il l'écrivait dans *Lettres à un jeune poète*, changer et humaniser son regard

sur le monde, les choses, les autres en portant attention aux détails du quotidien, en se montrant empathique et bienveillant envers autrui, en observant le monde avec davantage d'acuité et de lucidité, en cultivant la tradition et la transmission humaniste de l'art du partage. À mes yeux, l'humanité et l'humilité sont les pierres de touche du bon écrivain ou du bon poète.

Voilà, je vous ai tout dit, ou en tout cas l'essentiel. Nous vous sommes très reconnaissants car vous avez reçu le don de l'inspiration et vous avez eu la bonté de restituer, rendre au monde au centuple ce que vous avez reçu comme le recommandait Einstein. Écrire, c'est donner sans rien attendre en retour...

Merci mille fois.

Bien à vous.

© Apolline Marée

*« Tout mon bonheur est de causer
avec vous et de penser que
quelques-unes de mes pensées vous
arrivent à travers l'espace qui nous
sépare. »*

« Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant.

Lucile et moi nous nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable. Elle voyait en moi son protecteur, je voyais en elle mon amie. »

3 et 4 avril 2020

Une sœur

S'imaginer une sœur. La vraie, celle de son voisin, celle de sa concierge, son double. Trouver dans la maison de Chateaubriand des indices pour la faire surgir. Cette statue qu'elle aime tant. Ce siège sur lequel elle rêve. Convoquer l'enfance, les rires et les jeux. Installer le tout sur une balançoire et laisser l'histoire se construire, d'avant en arrière.

Changement de décors pour ces deux séances très spéciales, les premières d'un confinement inédit qui devait nous séparer physiquement les uns des autres pendant quelque temps. Fermeture des lieux culturels, des écoles, des entreprises, couvre-feu, télétravail, routes désertes, vies sous cloche... Une situation nouvelle qui n'a pas arrêté les participants aux ateliers d'écriture de la maison de Chateaubriand, délocalisés via messageries électroniques et outil de visioconférence !

Loin de la bibliothèque de bois blond de la Vallée-aux-Loups, chacun chez soi ou loin de son domicile fait connaissance avec Lucile de Chateaubriand, et avec elle découvre de nouveaux chemins d'écriture, tout à la fois solitaires et partagés par écrans interposés.

Si le voyage commence à Combourg, dans le château où Chateaubriand et sa sœur s'inventèrent un monde bien à eux, il se poursuit dans d'autres lieux liés à l'enfance que chacun convoque pour le faire découvrir à Lucile. Fourmillant d'anecdotes et truffées d'éléments provenant de la maison de Chateaubriand (œuvres, arbres, mobilier...) mais aussi d'objets personnels choisis chez soi, les histoires de frères et sœurs s'écrivent, racontées à Lucile comme une confidence ou un secret. Ponctuées du son cristallin d'une harpe traversant les siècles. bercées par le souvenir entêtant des mélodies de l'enfance.

Après une évocation de Lucile de Chateaubriand, la sœur aînée de François-René, on s'en va visiter avec elle un endroit qui rappelle l'enfance, imaginaire ou tiré de ses souvenirs. Lucile ne dit rien mais est curieuse des objets, odeurs, détails, anecdotes. Raconter cette visite avec Lucile.

Écoute Lucile, ferme tes grands yeux noirs, papillons aux ailes de nuit, trop grandes et trop fragiles, soyeuses et monstrueuses de beauté. Tu entends le vent qui souffle, qui halète entre les branches du vieux chêne, au fond de la forêt ? C'est tout près, là, écoute.

Écoute Lucile, écoute sa plainte lancinante portée par des messagers volatiles et invisibles à nos yeux aveugles. Écoute car tu ne vois rien. Nous ne voyons rien. Et pourtant nous croyons savoir.

Le chêne vénérable en connaît des histoires, plus que tu ne saurais en écouter. Des histoires douces, des histoires amères, sucrées comme le nectar des fleurs que butinent les abeilles ou empoisonnées comme ces

baies aux couleurs vibrantes que les bêtes, sages, dédaignent.

Celle que nous allons partager nous fait voyager dans une maisonnette nichée dans les bois, dans un écrin de mousse et de feuillages. Je l'ai cherchée cent fois sans jamais la trouver. J'ai arpenté les sentiers, je me suis griffée aux ronces, j'ai bravé les créatures terribles tapies tout au fond de mon esprit. Et quand j'ai cessé de chercher et de vouloir, de violer son territoire, elle m'est apparue.

Nous sommes à l'intérieur, toutes les deux. Sens-tu comme ma main réchauffe la tienne ? « Comment sommes-nous rentrées, pourrions-nous ressortir, est-ce que j'avais la clef, avons-nous été invitées ? » Tu me presses de questions auxquelles les réponses se dérobent. Effleure les murs de tes doigts graciles, éprouve leur texture. Tu pourras y revenir quand tu l'auras décidé.

Pourquoi avoir ouvert les yeux, Lucile ? Pourquoi ne pas m'avoir fait confiance ? À moi, le chêne, ton confident, à moi, le vent qui te caresse et boit tes larmes quand elles menacent de te noyer, à moi la maison des bois qui accueille ta détresse ? Effarée, désorientée, tu grelottas entre les murs lézardés. Point de toit pour t'abriter. Point de feu pour te réchauffer dans l'âtre mort. Point de présences humaines pour te rassurer. Devant ta petite tombe glacée, tu n'es plus qu'évanescence. Ta voix veut se frayer un chemin, lutte pour retourner, se perd. Sauras-tu la retrouver ?

Liane Copel

Souvenir d'enfance

Petite sœur, je t'emmènerai chercher le Graal
Sur mon île, à la plage, te souviens-tu ?
Nos petits pieds dans l'eau, nous ramasserons
Ces jolies porcelaines de l'Océan Indien.
Nous bâtirons ces châteaux éphémères de princesse.
Nous roulerons nos petits corps d'enfant dans le sable blanc et chaud.
Nous irons nous baigner ensemble,

L'océan est immense.
Sois tranquille, notre mère ne nous quittera pas des yeux.
Paradis perdu, seules au monde dans nos rêves,
Nous nous poserons ensemble toutes les questions sans réponse.
Sur cette plage, nous serons reines à l'unisson.
Puis nous nous jetterons dans les bras de notre mère qui nous attendra
avec du pain, des fruits et de l'eau.
L'enfant et le temps marcheront main dans la main
car l'enfant devient roi quand l'innocence est reine.

Véronique Barlet

Le secret

Lucile, voici la maison de mes souvenirs, pas une maison de famille, une maison amie plutôt, pas trop belle, mais si chaleureuse. Tiens, regarde par où tu peux passer... Faufile-toi par là.

Bien sûr, tu me fais penser à Alice au pays des merveilles. Aussi brune, silencieuse et solitaire qu'elle. Tu es ma Lucile au pays des merveilles.

Je suis très heureuse de te faire partager ces souvenirs. Ils sont si anciens qu'ils me paraissent venir d'une autre vie, mais il suffit de tirer un fil pour que la mémoire revienne. Te voir près de moi me permet d'y repenser et c'est très joyeux.

Ici, c'est une maison dans laquelle j'ai été gaie, heureuse, comme une parenthèse.

Ici, j'ai appris que j'allais recevoir un vélo pour mon anniversaire, cadeau ô combien attendu. Ma mère avait pris soin de m'envoyer une carte de « bon anniversaire » et mon jeune beau-frère Alain avait dessiné un petit vélo au milieu d'un fatras qui ressemblait à l'album de Charlie. Mais j'avais déniché assez facilement le gribouillis qui représentait la bicyclette et j'étais folle de joie ! Heureuse perspective de rentrer à Paris en m'imaginant dévalant les descentes, cheveux au vent et vibrant, exaltée, grisée par la vitesse !

Ici, dans cette maison du sud-ouest de la France, j'étais venue par ruse.

J'avais fait un gros mensonge (que je croyais gros et surtout indétectable par ma mère) pour pouvoir aller chez son amie Marguerite, qui était aux petits soins pour moi et que j'adorais. Je lui avais demandé de m'inviter sans le dire à ma mère (l'audace des timides !), car j'avais peur que celle-ci ne trouve le procédé très incorrect : on ne s'invite pas chez des gens, même amis, même aux petits soins pour nous ! Avec aplomb, j'avais fait promettre à Marguerite le secret le plus absolu et je n'ai jamais su si elle avait tenu parole. Mais je m'en étais remise à elle et c'est la première fois, grâce à ce secret partagé, ce pacte de confiance, que je me considérais l'égale des adultes.

Et toi, Lucile, as-tu un secret que tu aimerais partager avec moi ?

Pascale Hamon

Lucile, viens, approche n'aie pas peur... ici ce n'est que douceur et tranquillité. Donne-moi ta main, regarde, lève les yeux vers les carreaux longilignes de la véranda qui laissent filtrer la lumière blanche du soleil. Cette belle lumière qui mystérieusement t'enveloppe et te remplit dans le calme de la maison. Je vois que tu souris, tu regardes la chatte au pelage gris soyeux et aux prunelles d'or. Elle partage la même sérénité que nous, la même confiance, lovée sur son coussin en rond, cercle d'infini posé à même les carreaux de faïence bleue.

Mais d'autres trésors nous attendent dans la maison.

Suis-moi.

Sylvie Simon

Cour de la rue des Cascades

L'immeuble familial de la rue des Cascades possède un petit jardin sur la rue et une petite cour à l'arrière, insoupçonnée. Lucile arrive,

émervillée par ce lieu protégé des passants.

Elle choisit un arbre et se pose délicatement à son pied. Son regard scrute cet espace minuscule et en même temps gigantesque pour celui qui a de l'imagination. Elle nous observe ma sœur et moi jouer à la dînette. Nous adorons remplir de terre quelques plats, les mettre au soleil et attendre qu'ils dégagent un parfum très particulier. Elle se lève et cueille quelques petites fleurs pour décorer nos préparations.

Elle est ravie de jouer à chat perché en disant, je suis sur le haut d'une colline, sur le clocher d'une église ou sur le pic du Midi. Il y a un point d'eau pour arroser la végétation et elle s' imagine près d'un torrent. Ma sœur et moi la surveillons, car nous ne voulons pas qu'elle glisse sur les rochers.

En jouant à cache-cache, nous fermons les yeux fortement. À dix, nous les ouvrons à nouveau.

Lucile a disparu.

Bernadette de Raphelis

À l'ombre des petites filles en fleurs

Hommage à Marcel Proust

Viens petite fille dans ce verger
Viens, petite fée, il fait bon y rêver...
Tu y cueilleras des corolles de prunus
Tu y humeras le parfum de l'humus...
Tu piqueras trois fleurs dans ta chevelure,
Bouquet éblouissant à l'horizon des choses,
Issu de pompons tellement doux et roses
Afin d'auréoler ta ravissante figure,
Et de rappeler le liberty de ta belle robe
Et de ses volants vaporeux qui se dérobent...
Tu t'initieras à Hanami, la fête des cerisiers
À leur floraison si brève entre avril et mai
À leurs pétales si délicats, à la grâce inouïe

Emblèmes de la brièveté, de la fragilité de la vie...
 Au milieu des jeux, et des chants japonais
 Tu héleras une petite fille en costume
 Aux cheveux très noirs et aux yeux bridés
 Emportant l'admiration de chacune
Tu l'observeras, sur son pas de danse japonais
 Drapée dans des couleurs chatoyantes
 Des étoffes aux teintes vives et seyantes
 Glissant avec la grâce, le charme d'une fée
 Tu prendras un petit cliché d'elle
 Afin de garder son visage en mémoire
 Et tu l'offriras à ton frère spirituel
Qui en fera une épatante et captivante histoire...
 Tu apercevras, à deux pas, une petite
 Jouant à la corde à sauter
 Entre deux massifs de clématites
 Dissipant les ombres de la nuit passée
 « Combien de sauts as-tu déjà faits ? »
 Lui demanderas-tu, intriguée.
 « Je ne le sais pas moi-même
 Seuls le savent ceux qui m'aiment
 Car je tente de sauter vers l'infini
Vers mes aimés, mes aînés, ma mamie... »
 Cette image de l'innocence,
 De l'insouciance de l'enfance
 Qu'en ce bel après-midi, tu as reçue
 Hélas, tu ne l'as pas toujours connue...
Conserve-la précieusement dans un écrin
 Et contemple-la- tous les matins
 Afin de grandir à l'abri des idées noires
En cueillant le jour et l'harmonie du soir...
 Tu emporteras, loin, très loin avec toi
 Cette joie, ce bonheur d'avoir été,
 Et tu offriras en partage ton émoi
 À ton petit frère, ce futur grand lettré...

© Apolline Marée

Je la pris doucement par la main. Pour ne pas la brusquer. Lucile avait élu domicile sous le cœur silencieux du grand chêne. Un abri de tendresse, un abri d'amour comme seuls les arbres peuvent le faire.

Partons Lucile au-dessus des nuages. Je n'ai pas de maison d'enfance, pas de grands parents à m'attendre sur le seuil d'une jolie chaumière accueillante.

Ma maison à moi est faite de toile orangée et à l'armature métallique. Des sardines la maintiennent debout. Je te vois sourire Lucile. Oui quel drôle de nom pour des piquets.

Nous mangeons dehors comme si la nature nous appartenait. Nous dormons les uns à côté des autres. Nouveaux nomades à côté de leurs chevaux de fer et d'acier. Tout y est si petit et confiné mais regarde comme nous sommes libres.

C'est l'été qui nous sourit avec ses fourmis qui s'invitent à notre table, les abeilles qui s'égarerent dans notre chambre. C'est la chauve-souris qui se lève chaque soir dans le ciel qui s'étoile peu à peu.

Une existence de bohème les pieds nus dans l'herbe mouillée du petit matin, de la fraîcheur du soir qui tombe de la chaleur d'un mois d'août écrasant.

Viens Lucile je te montrerai les plaisirs qui emplissent le cœur pour toute une vie.

Carmen Ferchault

Lucile, voudrais-tu être ma grande sœur, celle que je n'ai pas eue ?

Oui, Françoise, ma sœur, nous avons été complices à Montjézieu, en Lozère.

Comme nous avons aimé la maison de Tonton et Tata. Comme elle était belle cette maison de guingois, au plafond si bas, aux lattes mal jointes, qui laissaient filtrer la poussière du grenier, et le piétinement précipité des pattes des souris.

Te rappelles-tu les épaisses tranches de pain coupées dans la miche, largement beurrées, et de notre toilette plus que sommaire pour nous échapper plus vite encore dans la nature, comme deux oiseaux

échappés de leur volière.

Car dehors, c'était le paradis, la liberté.

Nous avons gravi la pente pierreuse du Mont Pinès, dont le cratère se cherche parmi les genévriers et les broussailles. Nous avons ri de l'orage qui éclate soudain, gamines insouciantes du danger des orages montagnards, et nous avons échoué à la ferme, trempées, les sandales gorgées d'eau, enveloppées des couvertures rugueuses de Julia, la fermière. Devant le grand âtre de la ferme au plafond bas.

Françoise, du grenier de l'étable, nous nous sommes jetées dans la géante meule de foin posée là après la fenaison.

Françoise, les mille jeux et bêtises, nous les avons tous faits ensemble.

Mais toi, Lucile, tu aurais répondu à mes appels, tu n'aurais pas fui dans tes rêveries,

Toi, Lucile, tu serais née entendante.

Claude Fontaine

Et en bas coule une rivière

Quitte tes souliers vernis, ma chère Lucile, et chausse tes bottes de sept lieues. Viens, je t'emmène au-dessus des champs. Prends ce bâton et en avant.

Regarde ces pommiers, vois-tu l'ornière qu'au milieu d'eux ils dessinent ? C'est ici le chemin, c'est là l'orée du secret. Personne ne vient jamais par ici, seuls les animaux sauvages passent par là. Et moi. Et nous, ce jour d'hui.

Vois ici, ces petites marques qu'ont laissées des lapins ; observe là les traces d'un couple de renards qui les ... à la trace ... Nous ne les dérangeons pas ; chacun fréquente le passage caché à son heure.

Au bout du champ est la forêt. Enfin le bois. On dit forêt parce que ça fait tout de suite plus grand, plus riche, plus mystérieux... mais ce n'est qu'un bois, le bois de la Mère Mauléon, tu sais, cette vieille chouette à qui appartiennent tous ces champs, et celui-ci encore. Enfin, elle n'est pas méchante ; elle s'en fiche qu'on passe ici.

Enfin... je crois.
Du moins... je l'espère...
On verra bien...
Repère bien le chemin car, s'il fallait fuir en courant, et se séparer, c'est par ici qu'il te faudrait repasser, là qu'il te faudrait cacher...
Entrons céans dans ma forêt.
Prends garde à tes vêtements, le houx est sans quartier ; combien en ai-je déchiré qu'il m'a fallu cacher avant que de rentrer.
Fais attention à ton visage, qu'aucune branche ne vienne fouetter...
Maman serait inquiète et Père... enfin tu sais bien...
Il y a quelques centaines de mètres à gravir ; aide-toi de ton bâton qui pour repousser les orties, qui pour écarter les branches aux toiles d'araignée.
Fais comme moi, ... comme ceci, ... comme cela...
Courage, Lucile, encore quelques mètres et nous arriverons. D'ailleurs, nous arrivons...
REGARDE !
Regarde, d'ici... à là...
Ceci ne valait-il pas le détour ? Cela ne méritait-il pas cet effort ?
Regarde comme l'on voit au loin, si loin que rien n'arrête l'œil, que l'horizon est sans limite... c'est pour ça que je viens ici, c'est pour cette vue que j'aime me tenir debout sur ce promontoire.
Ici, je domine le monde mais je sais que je ne suis rien sans ce monde...
Entends-tu ce silence ?
À peine est-il parfumé par le glissement de la rivière, au bas de ces rochers.

Gilles Davary

Viens voir petite Lucile...
L'étage aux trésors poussiéreux, grenier irrésistible
Par cette toute petite porte accessible.
Vieux jouets délaissés,
Journaux anciens empilés
Conservés par maman, pour le cas où...

Mais à quoi on pense quand on garde au cas où ?
Des courants d'air et des frissons
Des bruits étranges et de l'excitation
Les parents ne devaient pas savoir
À chaque visite une nouvelle excursion
Vêtements démodés
Objets désolés
Braver les toiles d'araignées sans crier
Pour un nouveau trésor, le cœur plein d'espoirs
Juste une nouvelle cachette pour tes fantômes, petite Lucile

Laurence Krebs

À partir d'un extrait du livre de Sophie Calle, *Des histoires vraies* (qui, à partir d'objets, raconte de courtes histoires qui paraissent vraies grâce au style et à la précision des détails), et d'une œuvre, d'un élément de décor, d'un objet choisi dans la maison de Chateaubriand, imaginer une « histoire vraie » sur l'enfance de Lucile. C'est Lucile qui raconte.

À l'origine

Avant le cri primal Lucile a été plongée dans un monde sonore. Comme elle était bien dans son nid douillet et chaud ! Ses journées et ses nuits étaient rythmées par la pulsation du battement du cœur de sa maman. Il lui est même arrivé de s'inquiéter quand il y avait des accélérations ou des ralentissements anormaux. Elle se laissait bercer par le flux et le reflux du souffle de sa mère musicienne qu'elle accompagnait au concert avec joie.

Lucile est née avec de la musique dans la tête, des notes qui courent partout, des rythmes qui agitent tout son corps. Elle découvre avec bonheur la voix de ses parents aux diverses tonalités de joie, de colère, de tristesse, de peur. Elle aime écouter tout ce qui l'entoure : le glissement de la pluie qui crépite sur la vitre, le vent dans le feuillage qui frissonne et joue avec l'ombre et la lumière, le langage des oiseaux aux mille couleurs qui la séduisent, le chant de la mer qui l'émerveille. Mais le tonnerre accompagné d'éclairs la foudroie de peur. C'est une petite fille très sensible qui vibre avec tous les sons qui l'entourent.

Avec son frère elle construit des flûtes en bambou et souffle des airs de chansons enfantines connues. Tous deux inventent des mélodies qu'ils accompagnent avec le battement de leurs mains. Ils ont plein d'imagination pour faire plaisir à leurs oreilles. À l'âge de sept ans, Lucile caresse, avec son archet, les quatre cordes de son violon qui chante, rit, pleure, gémit, se met en colère... Elle découvre alors un nouvel ami à qui elle peut confier ses secrets. Jouer le largo de Haendel avec l'orgue en toile de fond est un ravissement. Adolescente, elle chante ses premiers chagrins d'amour en grattant les six cordes de sa guitare :

« Tous les garçons et les filles de mon âge, savent très bien ce qu'aimer veut dire. »

« Les feuilles mortes se ramassent à l'appel des jours heureux où nous étions amis. »

« Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics. »

Elle se laisse à rêver avec Françoise Hardy, Yves Montand, Georges Brassens, Jacques Brel, Édith Piaf et bien d'autres. Que d'émotions nouvelles surgissent autour de la musique !

Plus tard dans sa vie, un intrus arrive chez elle : le piano de la maison de Chateaubriand située dans la Vallée-aux-Loups. Et voici que ses dix doigts se mettent à courir sur le clavier noir et blanc. Quelle superbe découverte, un orchestre sous ses mains. Un répertoire musical se déploie pour illuminer ses oreilles : les grands Maîtres de toutes époques circulent dans sa tête et sur les touches. Sa préférence se dirige vers les nostalgiques *Gnossiennes* de Satie, et le nébuleux *Clair de lune* de Debussy. À l'écoute du concerto pour flûte et harpe de Mozart, un certain regret surgit du fond de son cœur : la harpe majestueuse

au cadre doré qui est restée dans la jolie demeure de Châtenay-Malabry. Cet instrument la fascine, avec ses notes cristallines, ses gouttes de pluie qui glissent sur les cordes, la beauté des mains qui se déplacent gracieusement comme des danseuses. Mais François-René a difficilement laissé partir le piano de la famille, il n'est pas question que Lucile, sa sœur aux oreilles fines et aux doigts agiles, s'empare de tous les instruments de musique de la demeure familiale. Serait-il jaloux d'elle la musicienne, lui, son frère l'écrivain célèbre, toujours à la recherche d'un je ne sais quoi ?

Pour se changer les idées, se détendre, Lucile part se promener dans le parc. Au bord du ruisseau, elle écoute l'eau limpide qui coule délicatement. Une mésange se pose tout près et l'enchanteresse. Au loin, elle entend une jolie mélodie d'une sonorité surprenante, singulière. Elle s'arrête, écoute avec beaucoup d'attention. Elle voit là-bas, un jeune homme qui joue de l'épinette ? du psaltérion ? de la lyre ? Serait-ce le Roi David qui pince les cordes pour calmer ses angoisses ?... Son regard croise celui du musicien... un éclair les traverse. La curieuse jeune fille s'approche de l'inconnu et lui demande le nom de son instrument. « Il faut jouer pour savoir », lui dit le musicien en lui posant l'instrument médiéval sur ses genoux. Très émue, elle caresse délicatement les cordes avec ses doigts de fée qui lui délivrent une sonorité dégoulinante de cristal. Son visage s'éclaire, sa chevelure blonde scintille au soleil. Quel bonheur ! Ce bijou à deux octaves est l'ancêtre du majestueux instrument de concert de son frère. Elle est bouleversée.

Le berger la quitte en lui donnant rendez-vous, même endroit, même heure, on ne sait quand. Comme Pénélope, Lucile revient tous les soirs. Longue attente, et toujours personne. Un matin, au pied du saule, une harpe en aulne mordoré comme sa chevelure brille au soleil. Deux petits cœurs percés dans la colonne de résonance laissent échapper un son cristallin comme des perles d'or. Cachée, tout au fond de l'instrument, elle peut déchiffrer une déclaration d'amour accompagnée d'une signature. Commencement d'une vie de bohème qui vibre au son des modes dorien, phrygien, lydien, éolien.

Geneviève R.

Claude — François-René, tu m'entends ? Viens jouer à la balançoire suspendue au grand cerisier. Le plus haut qu'on peut. C'est à celui qui attrapera la cerise.

François-René — Attends, je suis occupé.

Claude — Allez, viens jouer à cache-cache dans la forêt.

François-René — Plus tard.

Claude — Enfin, viens donc jouer à chat perché, courir la course échevelée qui nous réjouira, et nous mettra en nage.

François-René — Pas tout de suite.

Claude — Mais enfin François-René, qu'est-ce qui t'occupe tant ?

François-René — J'écris sur mon pupitre à la lyre...

Claude Fontaine

Quand je reviens ici à Saint-Malo, que je contemple la mer du haut des remparts ou que je descends sur la plage, je me souviens de nos escapades, mon amie Adélaïde et moi. L'été c'était bien : nous étions libérées des contraintes climatiques et scolaires, nos parents nous laissaient enfin libres de vaquer où nous voulions, Adélaïde et moi. Nous nous racontions nos secrets lors de nos promenades le long de la plage. Parvient encore à mes narines l'odeur du varech et des embruns. Je sens encore l'exquise brûlure du sable sous nos pieds nus ou notre aveuglement quand nous voulions à tout prix regarder l'astre solaire en face.

Et puis arrivait soudain mon frère qui nous suivait malgré mes protestations véhémentes...

Qui aurait pu imaginer qu'il se procurerait dans cette même baie ce splendide escalier de navire !

Sylvie Simon

J'ai toujours convoité cette minuscule clef ouvragée. Notre mère la portait toujours avec elle, pas attachée à un vulgaire trousseau domestique, non, contre son cœur, dans un repli de sa robe. J'échafaudais mille stratégies plus folles les unes que les autres pour détourner son attention. J'imaginai mille caresses pour me lover contre elle et m'approprier l'objet tant désiré. Mais je ne mettais jamais mes plans à exécution.

Dans le fond, ce que je préférais, c'était encore dresser la liste de tout ce qu'elle aurait bien pu ouvrir : une pièce secrète dans laquelle disparaissaient des cadavres sanguinolents (j'avais découvert par l'entremise de la bonne le conte de Barbe-Bleue), un cabinet recelant des toilettes exquises pour quelques bals féeriques ou encore un coffre à bijoux dans lequel fouiller, enfouir mon visage avant d'y puiser un trésor dont me parer...

Mon petit frère avait bien su capter mes regards envieux, il était d'une acuité redoutable pour un si jeune enfant, rien ne semblait lui échapper. Pour combler mes désirs, il déroba un jour la fameuse petite clef et me l'offrit. Entre lui et moi, un pacte venait de se sceller.

Liane Copel

L'abandon

La harpe se languit sur le tapis persan.

Elle attend

Le salon de musique silencieux,

La harpe s'inquiète, Lucile a du retard.

Son privilège, qui tous les jours, vient glisser ses doigts sur ses cordes tendues.

Dix heures, elle n'est pas encore là.

Pourtant, elle est si matinale.

M'aurait-elle préféré ses vilains pinceaux ?

La harpe soupire et essaie de se tourner vers le siège déserté.

Dix-sept heures, elle n'est pas venue.

La harpe pleure et malgré elle, des notes résonnent dans le salon.
Ses cordes se pincet et libèrent des soupirs.
La harpe comprend.
Elle ne viendra plus.

Véronique Barlet

Au temps de l'école primaire Lucile et moi apprenions la musique et tous les mercredis après-midi nous jouions elle de la harpe et moi du piano. Souvent le professeur de solfège pointait du doigt nos fautes d'accord et avertissait nos parents de notre manque d'assiduité. Nous préférions taper ou pincer les cordes de nos instruments et inventer nos propres accords. Quelques années s'écoulèrent ainsi. Puis le temps du collège arriva et la musique changea. Je refermai le couvercle du piano et Lucile rangea sa harpe au grenier.

Laurence Krebs

L'escalier double

Je montais et descendais les escaliers toujours de la même façon : je montais par la droite, et descendais par la gauche. Il m'était impossible de faire autrement, comme lorsqu'on doit poser son pied sur les pavés en marchant, mais ô grand jamais sur la jointure, toujours sur la partie pleine. Il fallait bien sûr que cette manie ne soit pas découverte, sinon...

Te souviens-tu comme tu étais toujours à mes basques, à me suivre partout où j'allais ? J'avais beau protester, tu restais collé à mes jupons.

Ce jour-là, tu étais déjà dans l'escalier, pour une fois devant moi et non derrière. L'escalier de droite bien sûr. Père m'avait demandé d'aller lui chercher un livre et je devais donc emprunter l'escalier. Avais-tu remarqué mon manège ? Toujours est-il que tu me barras le passage, tu ne voulais pas bouger, et moi, je ne voulais pas monter. Plus exactement, je ne le pouvais pas, je ne pouvais pas me résoudre à enfreindre ma loi. Je m'approchai de toi, te demandant brutalement de me laisser passer, puis gentiment, enfin en recourant au chantage. Et toi, tu me répondis : « Tu n'as qu'à passer par l'autre escalier ! » d'un air narquois ou innocent (je ne sais toujours pas à ce jour quel qualificatif s'applique). Je rebroussai chemin et annonçai à notre père que je n'avais pas trouvé son livre.

Pascale Hamon

J'aime le petit sac brodé par grand-mère.

J'aime son velours grenat si profond tel un rubis précieux qui n'existerait que pour moi seule. C'est mon sac à trésor celui que je cache une fois rentrée à la maison. Nul n'a le droit de le voir nul n'a le droit de l'approcher. Moins encore François-René petit frère pourtant adoré. Mais plus encore mes parents. Ce petit sac c'est mon coffre aux trésors et aux mille et une merveilles.

J'y mets la plume bleue du geai, la première feuille de l'automne, le dernier gland disputé à l'écureuil.

J'y mets la douce mousse où je me couche les jours de chagrins. Les orties piquantes qui me brûlent les soirs de colère. J'y mets le cœur de la nature. J'enferme mon esprit pour n'en faire qu'une seule entité. Moi et elle unies par un pacte scellé sous le regard bienveillant du grand chêne.

Carmen Ferchault

La harpe magique

Prends vie, petite harpe magique
Ta douce mélodie me berce, me happe,
Rhapsodie si nostalgique, si mélancolique
Qu'en extase méditative, j'ai tellement hâte
Qu'à nouveau, tu m'embrases,
Sans aucun harpiste désigné,
Du mode mineur d'une valse
Et que le passé se mette à vibrer...
Tu entrerais en résonance toute seule
Comme ce piano, en transe, au sein du musée Satie
Improvise sans interprète les Gymnopédies
Et ravissant tout à la fois l'oreille et l'œil...
La harpe jouant seule sans musicien
Ne céderait en rien à l'harmonie, à l'oreille
L'oreille absolue sans partition ni rien
Ce serait Alice au Pays des Merveilles...
Entends-tu la mélodie en arpèges
Qu'elle entonne, arc-boutée aux rêves
Imitant le doux ramage des oiseaux
Et le suave murmure du gave d'Ossau...
Lucile, imagine-toi en montagne à Fabrèges
Au milieu des orchidées sauvages
Au bord du lac quand le soleil se lève
Tes grands yeux se perdant dans l'infini paysage...
Écoute des sonnailles, la douce mélodie
Contemple la danse hiératique des isards
Qui, comme des antilopes, se dérobent au regard
Et accompagne de la main la transhumance des brebis...
Oublie, petite fille toutes tes petites contrariétés
Ta mère, ton milieu familial des plus moroses
Et appréhende en grand l'horizon des choses
En cueillant le jour avec paix, légèreté et sérénité...

© Apolline Marée

Mère a toujours pensé qu'une jeune fille bien née devait savoir jouer de la musique. J'ai très vite abhorré les gammes et les chansonnettes que mes professeurs tentaient de me faire pianoter. Ils se sont succédé, tous plus impuissants les uns que les autres à me faire découvrir les charmes du clavecin. Récemment, Mère a eu l'idée de demander à l'un de ces professeurs de me faire essayer la harpe. J'ai été enchantée de la sonorité féerique de l'instrument, qui m'a semblé converser directement avec mes amis protecteurs. Mais les doigts rougis par ce premier exercice ont déclenché une moue boudeuse sur ma frimousse lorsque Mère me demanda si elle devait s'enquérir d'un professeur de harpe. Comme à l'accoutumée, elle a interprété ma réponse à sa manière, et, cette après-midi, lorsque je suis entrée dans le salon de musique, j'ai été frappée de stupéfaction, en découvrant le visage angélique, auréolé de boucles blondes, de mon nouveau professeur. Une plongée dans ses yeux d'un bleu céleste m'a convaincue sur-le-champ que j'allais me passionner pour son enseignement. La harpe sera notre messenger...

Dominique M.

Double angoisse

Après avoir franchi le vestibule de la maison de Chateaubriand, Lucile s'apprêta à entrer dans la première pièce du musée. Elle savait que s'y trouvait une harpe ancienne, instrument qui l'avait presque envoûtée lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, il y a quelques jours. Émerveillée par cette chose pour elle mystérieuse, elle voulait l'entendre et ce désir tournait à l'obsession, au point de l'avoir décidée à venir ici, alors que le musée était fermé, pour cause de confinement obligatoire.

Alors qu'elle mettait la main sur la poignée, elle s'aperçut soudain qu'elle n'était pas seule. En une fraction de seconde, une violente bouffée d'angoisse lui saisit la gorge et ses muscles furent tétanisés. Ayant réussi à neutraliser les caméras et les détecteurs de mouvements, elle ne comprenait pas comment quelqu'un d'autre pouvait se trouver dans la pièce, avant elle, avant qu'elle ne mette les systèmes de surveillance à

l'arrêt. Car ce quelqu'un... jouait de la harpe...
Chaque corde pincée lui faisait couler une goutte de sueur froide le long de l'échine.
Se faisant violence, elle sortit de sa paralysie car... elle ne pouvait pas ne pas savoir.
Millimètre par millimètre, elle ouvrit la porte et glissa un œil.
Lui tournant le dos ou, plus exactement, assis de trois-quarts sur le fauteuil bas, un homme de belle corpulence, cheveux sombres et longs, ou peut-être était-ce sa barbe qui assombrissait son visage, pinçait l'instrument, délicatement, note après note.
Une nouvelle fois, l'esprit de Lucile s'angoissa... quand elle se rendit compte qu'elle ne savait pas nommer ce geste : que faisait cet homme : harpait-il ou harponnait-il ? C'était flippant !
Tant qu'à être là, plantée sur le parquet, autant savoir...
Prenant son courage à pleines jambes, Lucile s'avança face à lui.
C'est à peine s'il leva les yeux, comme s'il trouvait parfaitement normal qu'une inconnue se figeât face à lui, en plein milieu de la nuit, dans un musée fermé.
Les lèvres psalmodiaient un air qu'on eût dit celtique au rythme de la caresse de ses doigts sur les tiges de métal tendues à fleur de peau.
Alors, à la fin d'un refrain, il cessa de jouer, la regarda, lui sourit et dit :
— Voulez-vous jouer ?
Puis, comme il se levait pour lui faire place :
— Mon nom est Alan. Et vous ?

Gilles Davary

Une harpe

Eh oui, Lucile c'est une histoire vraie.
Vous étiez dix frères et sœurs.
Dans ma famille, mes cousins sont sept frères et sœurs, tous musiciens.
Alors l'aînée Claire a appris le piano, la deuxième Odile le violon, la troisième Christine le violoncelle, le quatrième Rémi l'orgue, Blandine

la cinquième la harpe, puis Bertrand la clarinette et ensuite Séverine le violon.

Nous avons droit à un concert tous les jours de l'an. Quel souvenir émouvant !

Et toi, Lucile tes petits doigts sur cette harpe, un peu trop grande pour toi...

Toutes ces mélodies résonnent encore dans le château de ton enfance.

Et mes cousins t'applaudissent dans le lointain de mes souvenirs.

Bernadette de Raphelis

Dans l'austère château de leur enfance, Chateaubriand et sa sœur Lucile s'inventent un monde à eux, tissant un lien singulier, créant leurs propres jeux. À partir d'autres exemples de relations frère-sœur dans la littérature, laisser de nouveau la parole à Lucile pour dire ce lien, bercé par la musique d'*À la claire fontaine* ou d'autres mélodies enfantines.

Cher François-René,

Quel chemin parcouru depuis le jour de ta naissance... je n'étais pas très contente de voir nos parents accaparés par cet amas de langes vagissant... Et puis les choses changèrent.

Très tôt tu t'es mis à parler. Tes discours m'étonnaient et m'amusaient ! Ton regard extrêmement vif et perçant me fascinait. Tu t'intéressais à tout et je trouvais finalement en toi un compagnon de jeux largement à la hauteur de mes attentes.

À six ans tes raisonnements déjà très élaborés ne cessaient de me surprendre.

Et puis c'était rassurant le soir venu, de se serrer l'un contre l'autre dans le recoin d'une tourelle du sinistre château de Combourg. À deux nous

pouvions conjurer nos angoisses. Je te voyais pourfendre de ton épée imaginaire les ombres maléfiques... tu me protégeais ! Comme je t'aimais alors...

Je souffrais d'autant plus quand plus tard nous devons être séparés. Toi dans ton internat et moi dans ma pension de jeunes filles où je m'ennuyais ferme. Je regrettais la liberté de nos jeux souvent bien masculins.

Mais heureusement nous ne cessions de nous écrire de nous raconter nos expériences nos réflexions nos émotions. Nous étions déjà à l'époque une seule et même âme...

Sylvie Simon

Quand nous étions enfants, nous étions tout l'un pour l'autre, t'en souviens-tu, toi si sérieux – si triste ? – aujourd'hui ? Toi, âme solitaire, perdu dans ton imaginaire, errant dans le parc immense comme un poussin égaré... Moi, tantôt gaie tantôt mélancolique, à te guetter, à forcer la muraille de ta chambre à la recherche désespérée d'un compagnon de jeu...

Dans le silence assourdissant de cette grande maison froide, peuplée de fantômes plus vivants que tous autour de nous ne semblaient l'être, nous tenions bon, carrés l'un contre l'autre. Nos corps solides, nos caractères affirmés.

Plus tard, je me souviens de l'errance de l'adolescence. Nous nous décalions l'un de l'autre imperceptiblement. Nous perdions nos repères, notre fragile équilibre à reconquérir sans cesse. Quelle lutte pour exister l'un sans l'autre, l'un à côté de l'autre, l'un malgré l'autre ! Tu t'enfouissais dans tes livres, toujours plus profondément. Tu refusais même de t'en séparer pour venir à table, nous jetant ton mépris au visage. La rage paternelle. Les coups de sang. Les disputes, les brimades, les mots tranchants. Seuls ceux des livres semblaient trouver grâce à tes yeux.

Puis j'ai quitté la maison paternelle, nous avons appris à nous écrire comme nous n'avions jamais su nous parler. Tu étais loin de moi et pourtant si proche de mon cœur. Celui-ci semblait se flétrir, se recroqueviller sur lui-même comme une plante assoiffée. Privée d'une

terre ferme dans laquelle planter ses racines. Privée de la lumière dans laquelle puiser la force de s'ériger. Personne ne pouvait me comprendre comme toi d'un seul regard échangé. Personne ne savait les mystères sacrés de l'enfance.

Plus tard, nos chemins ont parfois divergé. Jusqu'à ce jour où notre père nous a quittés. Combien tu m'en as voulu de ne pas t'épauler ! Comme tu as été dur et cinglant... Je me suis sentie giflée, rouée de coups. La rupture était consommée. Plus rien à ajouter, je ne voulais plus. Plus de mots, plus de haine, plus de douleur.

L'orage est passé. Je te sais dans ton bureau face à l'océan, je t'imagine à ta fenêtre, contemplant le port à tes pieds. Insaisissable et pourtant ancré comme un rocher. Autour de toi, tes objets préférés : tes livres, tes cartes maritimes, des souvenirs que tu te refuses à partager. Se superpose à cette image celle d'un enfant blond et bouclé, de grands yeux sombres ourlés de longs cils bruns, une petite créature à protéger. J'aimerais avoir cette impossible certitude que quelqu'un s'en charge aujourd'hui. Je n'ose poser la question, intimidée.

La fraternité est une chose bien étrange : si proches et pourtant si différents. Comme un miroir qui nous déforme, distend le temps et l'espace, et fragmente notre propre identité. Ta voix comme l'écho de la mienne qui résonne (raisonne ?).

Liane Copel

« J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baignée » : si on allait faire trempette ? Viens, allons demander à Gertrude de nous sortir le baquet, il fait si beau, l'eau chauffera au soleil et en attendant, nous raconterons la vie à Chérubin et Victor. Ils n'auront d'autre choix que de nous écouter puisque ce sont nos confidents dévoués.

Va mettre ton costume de bain, de mon côté, je vais voir Gertrude pour la prier de disposer le baquet à l'abri des regards. Je ne veux pas que le reste de la bande nous envahisse, il faut rester discret. Il n'y a qu'avec toi que je me sens bien, que je me sens moi-même.

Te souviens-tu lorsque tu étais plus petit, tu voulais te marier avec moi ? Il est de coutume que ce soit avec sa maman que le petit garçon souhaite se marier, mais toi, tu rêvais que ce soit avec moi. Cela avait fait sourire Père, d'ordinaire pourtant si ombrageux. Cela ne se peut pas, mais nous pouvons nous promettre de ne jamais nous séparer, qu'en dis-tu ?

Ah, François, te revoilà paré pour la baignade ! Écoute le rossignol, il est sorti de la chanson pour venir nous tenir compagnie. L'eau est fraîche encore, regarde, j'ai « emprunté » à la cuisine ces petites pommes. Installons-nous à l'ombre du grand cèdre et savourons notre festin. J'aurais bien aimé prendre de la pâte de coing que tu aimes tant, mais Justine veillait au grain ! Elle a bien vu que je tournicotais autour de ses fourneaux et elle m'a chassée. Tu sais qu'elle n'aime pas que je chipe de la nourriture. Mais j'ai quand même réussi à emporter quelques biscuits. Une visite a détourné son attention juste au moment propice. Je te laisse deviner de qui il s'agit... Moi, je ne me marierai jamais, nous resterons tous les deux, tu seras toujours mon frère chéri et moi ta sœur adorante... Comme nous n'aurons pas d'enfants, nous accueillerons (peut-être) nos futurs neveux et nièces, mais ce n'est pas sûr. Nous verrons si nos occupations nous en laissent le temps. Toi, tu es promis à un grand avenir, tu feras de grandes choses, et moi, je te soutiendrai, je t'encouragerai, tu n'auras à te préoccuper de rien, je t'aplanirai le terrain et tu seras obligé de réussir. N'est-ce pas Chérubin et Victor, qu'il sera un grand homme, mon petit frère ?

Viens, l'eau est à point à présent, sautons nous rafraîchir !

Pascale Hamon

Je me souviens quand tu es né, petit frère que j'attendais avec impatience.
Je me suis promis d'être ta seconde maman.
Je t'ai bercé pendant tes peurs, j'ai séché tes larmes chagrinées.
J'ai couru avec toi dans les sous-bois, jusqu'à la fontaine qui nous a tant éclaboussés.
Jamais je n'oublierai.

Quand tu eus cinq ans, tu voulus lire. Tu nous voyais lire le soir à la veillée. Je t'ai chanté des chansons et nous avons copié, soir après soir, patiemment, les ritournelles.

Fais dodo colin mon p'tit frère, Il court, il court le furet, À la claire fontaine...

Non jamais je n'oublierai les pâtés d'encre que tu laissais sur la feuille, en écrasant la plume à force d'application.

J'aimais ton visage recueilli, la bouche entrouverte, la petite pointe rose de ta langue tendue dans ta concentration.

Et je t'ai vu partir à l'internat auquel notre père te destinait. J'ai pleuré toutes mes larmes, moi, ta sœur, la fille, qui devais rester au logis. Si triste de te perdre, si envieuse de ton sort de garçon.

Désormais, nous ne nous retrouvions plus qu'aux vacances. Si nous continuions nos errances dans le parc, j'ai compris que tu m'échappais. Ton livre s'intercalait entre toi et moi au point que je fus jalouse de tes lectures.

C'est alors que tu as commencé à écrire, et j'ai compris que pour te retrouver, il me fallait moi aussi me lancer.

J'ai choisi la poésie, pour laquelle tu me reconnaissais un talent.

J'ai senti vibrer en moi les papillons de la création, les émois retenus aux alexandrins apparus.

Comme je t'en suis reconnaissante. Jamais je ne l'oublierai.

La Terreur fut terrible pour les nôtres, et tu partis pour l'Amérique.

Tes aventures à Niagara et chez les Indiens Natchez m'ont fascinée et m'ont aidée à survivre dans les malheurs de la Révolution. Jamais je n'oublierai.

Vois-tu, je ne t'ai jamais oublié Petit Frère, moi qui n'ai jamais voulu d'homme qui surpasse nos complicités et nos bonheurs partagés.

Claude Fontaine

La maison avait les volets clos. L'après-midi brûlait tout ce qui vivait. Chacun tentait de passer le temps par une sieste qui calmerait également la faim qui tenaillait les ventres creux.

Seule debout contre la fenêtre de la cuisine Lucile venait de prendre une terrible décision.

Elle avait discrètement préparé un mince bagage. Juste l'essentiel. Ne pas s'encombrer de choses inutiles trop lourdes à porter trop lourdes à supporter.

Elle s'empara de toutes les photographies qu'elle trouva pour garder un souvenir vivant de ceux qu'elle aimait. Surtout celles de François-René petit frère adoré et dont l'admiration lui emplissait le cœur.

Dans le silence de l'été elle sortit sans se retourner. Le maquis sera son refuge son terrain de chasse. La bataille sera rude cruelle sanglante. Mais la liberté a un prix. Celui de vies que l'on sacrifie pour que d'autres puissent vivre la leur.

Des larmes roulèrent sur ses joues de jeune fille. La chaleur les sécha. N'en resta qu'un goût de sel sur sa peau hâlée.

Au loin elle entendit les cris de son frère cherchant sa sœur disparue.

Elle resta sourde à sa douleur. Son devoir en passait par là. Abandonner les siens pour en sauver d'autres.

Sous le grand chêne qu'elle aimait tant elle laissa le petit sac de sa grand-mère. Mon cœur sous le chêne, se dit-elle. Ils auront toujours un souvenir en cas de malheur.

Lucile savait qu'elle pouvait partir sans la certitude de revenir. Savoir que François-René serait peut-être libre du joug de l'oppression suffisait à son bonheur du présent.

Bientôt la maison ne fut plus qu'un point noir derrière elle.

Le pas était franchi Lucile entra en résistance.

Carmen Ferchault

Chaque participant choisit un objet lui appartenant et parle à Lucile de cet objet comme à une petite fille de 8 ans ou une sœur imaginaire.

Ma sœur noire

Il y a quelque temps, Lucile, que tu t'interroges, que tu m'interroges sur cette statuette.

C'est ma sœur ; ma sœur noire. Car c'est la sœur de mon frère noir.

Je vois bien, à tes yeux, que tu ne me crois pas, que tu penses que je t'invente une histoire à dormir debout, un bobard, une menterie...

Non ; que nenni.

Écoute plutôt.

Lorsque j'étais jeune, je veux dire – car je suis toujours jeune – dans la jeunesse de ma jeunesse, j'étais dans une école et plus exactement dans un internat. Mon cothurne, mon colocataire de chambrée si tu préfères, était sénégalais. C'était Mamadou. Oui, je sais, pas très original comme prénom, mais c'est le sien. Nous étions copiaux par hasard ; nous sommes devenus amis, par choix.

Mamadou, ou plutôt ses parents, n'étaient pas très argentés ; il n'était pas question pour lui de rentrer au pays à chaque période de vacances scolaires ; il ne rentrait que quelques semaines, une fois par an. Aussi, dès que nous avions le droit de quitter l'internat, il venait chez moi, je veux dire, chez mes parents et nous vivions comme des frères.

Nous avons passé ainsi trois années. Je ne crains pas de dire que ce fut pour moi mes plus belles années d'adolescence ; c'est aussi le cas pour lui. Nous sommes restés amis car, quand on est amis, c'est pour la vie ; sinon, eh bien, ça ne rime pas, donc ça ne compte pas.

Vint le jour où notre scolarité prit fin. Nous devions nous quitter et surtout Mamadou retourner au Sénégal. Nous étions tristes de nous séparer après tant de temps passé ensemble, à tout partager, à nous connaître, comme des frères qui se sont choisis se connaissent. Lui était assailli d'une profusion de sentiments contradictoires car il était naturellement heureux de retrouver les siens, son pays, après trois longues années dans nos régions si fraîches.

Avec mes parents, nous avons convenu de faire un grand ouicaine d'adieu, de ne pas le laisser partir sans cadeau, quitte à lui fournir une deuxième valise pleine de présents pour lui et toute sa famille. Lorsque mon père vint nous chercher à l'internat, avec sa grande camionnette pour charger les bagages, je vis arriver Mamadou avec un grand paquet. Moi qui vivais en permanence avec lui, je fus presque étonné de lui

découvrir ce colis que je n'avais jamais vu auparavant.

Nous partageâmes ce dernier repas. Lorsque vint le moment de nous offrir les cadeaux, Noël en juillet, Mamadou posa le grand paquet devant moi.

« Pour toi », dit-il simplement.

Je découvris cette statuette que tu vois ici, Lucile. Immédiatement, je la trouvai belle.

« Je vais partir mais je te laisse ma sœur. Prends-en soin comme tu as pris soin de moi depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés. Donne-lui l'amitié que tu m'as donnée. »

C'est peu dire que j'étais ému, jusqu'aux larmes.

Mais mon émotion fut plus grande encore lorsque, des années plus tard, alors que je lui rendis visite au Sénégal pour la première fois depuis nos adieux, j'appris, de la bouche de sa grand-mère, un fait que Mamadou, par pudeur, m'avait toujours tu.

Cette statuette représentait sa sœur, sa sœur jumelle exactement, qui était morte alors qu'il avait... ton âge, Lucile. Sa sœur, c'était sa moitié de lui, me dit sa grand-mère, ce qu'il a toujours eu de plus précieux.

Gilles Davary

Le Bouddha et l'école de la vie

Ma chère Lucile, ma petite sœur imaginaire, tout droit sortie de mes rêves, je t'offre en partage un bouddha en bois d'ébène que m'a offert mon frère et qui provient des Indes : il dissipera toutes tes craintes, tes angoisses de petite fille. Il épouse la position du lotus emblématique de quiétude et de sérénité. As-tu déjà observé des fleurs de lotus rose qui éclosent à fleur de l'onde aux reflets émeraude et des feuilles de nénuphars dans les bassins de l'arboretum près de la maison de Chateaubriand ? Elles sont à ton image, à l'image de ton teint parme, de ta vie en rose de petite fille quand tu auras recouvré la joie de vivre, de gambader, de batifoler dans les blés en mettant au placard la mélancolie pathologique de ta mère et en balayant tes peurs d'enfant.

Ce bouddha n'est pas un donneur de leçons : il t'invite tout simplement à jouir de l'instant présent, ici et maintenant, au sein de l'arboretum si plaisant, si ravissant et empli de mille et une essences notamment de son grand cèdre bleu du Liban séculaire au rideau de feuilles traversé par la lumière, avec son petit pont donnant sur une île fleurie au milieu d'un ruisseau qu'on entrevoit à travers une trouée de verdure. Il te suggère de jouer avec moi et avec ton frère François-René à la marelle, au chat perché, à cache-cache car la vie et l'enfance passent à toute allure comme un film merveilleux qu'on ne voudrait jamais quitter des yeux mais qui s'achève par un brutal retour à la réalité, au « plancher des vaches » et, empreint de nostalgie, on regrette très vite le paradis perdu de l'enfance dès l'âge adulte sans avoir eu conscience, jadis et naguère, de la magie, des moments uniques, inoubliables qu'il recelait. CARPE DIEM, cueille le jour comme disait Ronsard, petite sœur que je n'ai jamais eue, joue avec moi, toi qui es dénuée de toute jalousie, de toute rancune, de tout ressentiment ou d'envie avec une innocence et une insouciance toute juvénile et tu en sortiras grandie à l'âge adulte empreinte d'une philosophie de la vie, d'une école de la vie inhérente à la spiritualité bouddhiste : alors tu te satisferas de ce que tu as déjà et tu ne courras jamais après la lune ou l'impossible et tu ne reluqueras pas ce qui se trouvera dans les assiettes ou dans la vie des autres. J'estime que c'est peut-être dans l'enfance et dans l'adolescence que se jouent que se forment les valeurs spirituelles et philosophiques de l'école de la vie. Alors Lâche toi, Lâche prise : « Ose ta vie, toi seule la vivras ! »

© Apolline Marée

Cet objet, Lucile, c'est un couteau de chef.
C'est l'outil de base du cuisinier.
Avec lui, tu peux tout faire ou presque.
Toi qui joues de la harpe, tu sais déjà ce que c'est.
S'entraîner, jouer des gammes, accorder son instrument, l'entretenir...
Avec ce couteau c'est pareil.
À ceci près qu'il faut le manier avec beaucoup de précaution !

Comme un instrument tu dois l'avoir bien en main et il doit faire corps avec toi.

Tous les jours tu devras l'accorder, c'est-à-dire l'affûter afin que son fil soit blanc, parfaitement aiguisé.

Ensuite tu devras pratiquer, ta main gauche repliée comme une araignée, la lame s'appuyant contre la phalange de ton majeur, tu reculeras index et annulaire vers le pouce et l'auriculaire.

Imagine que ta main est un crabe qui se déplace. Décale le pouce et l'auriculaire et recommence.

Prends ton temps et fais attention.

Tu vas essayer de faire un mouvement de rotation avec ta main droite, de la pointe vers le manche, en essayant de concentrer l'action de coupe sur le tiers de la lame le plus proche du manche et de garder la pointe en contact avec la planche.

Quand tu le maîtriseras tu découvriras tous ses pouvoirs.

Avec lui tu pourras faire les plus belles présentations mais aussi sublimer les parfums, les arômes.

Comme la harpe, son contrôle libérera ta créativité et te fera progresser. Il ne sera limité que par ton imagination.

Olivier Mourgeon

La confiance

Viens Lucile, je vais te montrer un objet magique.

Tu vois cette statue blanche ?

La reconnais-tu ?

C'était un homme qui partit se battre pour les opprimés

Il avait déclaré la guerre aux moulins à vent qu'il prenait pour des géants.

Sa quête du Graal, trouver sa princesse.

Un fou pour certains, un chevalier pour d'autres.

Vois-tu, Lucile, dans la vie il faut être un peu fou malgré les moqueries.

Cette statue, mon âme sœur me l'a confiée un jour.

Un message un peu absurde,

Un message d'amour, qu'y a-t-il de plus fou ?
Je le garderai jusqu'à ma mort, Lucile.
Ai-je perdu la raison ?
Ne t'inquiète pas, Lucile,
Comme Don Quichotte, je retrouverai la sagesse vers la fin de ma vie.

Véronique Barlet

— C'est quoi ça !?
Lucile sort du grenier.
Elle n'a pas trouvé de fantôme mais brandit ce petit chien de bois qui se désarticule quand on appuie sous le socle qui le supporte.
— Oh ! un Wakouwa ! Un jouet... et celui-là a sûrement appartenu à ton grand-père quand il avait ton âge.
— Y a pas d'piles ?
— Bah non ! regarde ! Tu appuies là, il danse. Tu pousses ici, il hoche la tête. Tu presses encore, il te salue et si tu veux, il peut remuer la queue.
— Quand tu relâches, il s'interroge...

Laurence Krebs

Lucile, cet objet posé sur une étagère assez haute de la bibliothèque t'intrigue beaucoup apparemment. Il a été placé là pour être inaccessible, car fragile.

Il attire l'œil. Il est hypnotisant par sa taille, sa forme et ses couleurs.

Il ressemble à une soucoupe volante qui contient peut-être des extraterrestres ?

Les cercles de couleur concentriques sont leurs yeux qui cherchent à nous voir, à nous épier ?

Sa forme voluptueuse invite à la caresse, incite à le prendre dans les bras comme pour le protéger.

As-tu regardé à l'intérieur, Lucile ?

Ah ce sont des extraterrestres invisibles.

Les as-tu entendus ?

Non. Ils sont sûrement très silencieux, ou bien possèdent-ils un autre moyen de communication ?

La soucoupe volante va retourner sur l'étagère avant de risquer de se briser.

Tu pourras continuer à la regarder à ta guise en rêvant à d'autres mondes lointains, à d'autres univers qui ont gardé leur mystère.

Bernadette de Raphelis

« *Mon ami, je ne regarde plus sur la terre de sûr asile pour moi que ton cœur ; je suis étrangère et inconnue pour tout le reste. [...] L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle ; dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami ; tu n'as toute ta vie cherché qu'à répandre du charme sur la mienne ; jamais tu ne m'as coûté une larme, et jamais tu n'as fait un ami sans qu'il ne soit devenu le mien. Mon aimable frère, le ciel qui se plaît à se jouer de toutes mes autres félicités, veut que je trouve mon bonheur tout en toi, que je me confie à ton cœur. [...] Depuis notre dernière séparation, je suis toujours, à l'égard de ma demeure, comme un sable mouvant qui me manque sous les pieds : il est bien vrai que pour quiconque ne me connaît pas, je dois paraître inexplicable ; cependant je ne varie que de forme, car le fond reste constamment le même. »*

« Quand les constellations percent leur voûte bleue, je me souviens de ce firmament splendide que j'admirais du giron des forêts américaines, ou du sein de l'Océan. La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences du voyageur ; elle lui cache les paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite ; elle ne lui laisse voir que les astres, d'un aspect semblable, sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle époque ; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre, remontent et s'attachent au même point du ciel. »

24 et 25 avril 2020

Voyage-voyage

À partir d'une déambulation virtuelle dans la maison de Chateaubriand, faire collecte de mots, d'objets, de peintures, afin d'imaginer des histoires de voyages et de paysages, sur les pas de Chateaubriand mais aussi dans des contrées inconnues ou pour le moins mystérieuses.

Pour ce deuxième atelier durant le confinement, les participants sont toujours au rendez-vous, « réunis » par messagerie électronique ou par visioconférence. Invités à un « voyage immobile » que n'aurait pas renié Chateaubriand, dont le parc de la Vallée-aux-Loups offre d'arbre en arbre un voyage à travers le monde, de l'Amérique au Liban, de l'Inde à la Bretagne, du désert à la mer. Les destinations s'égrèrent comme autant de promesses d'ailleurs, et avec elles les images de paysages dans lesquels les histoires se créent. On entre dans les œuvres de la maison de Chateaubriand, dans la peinture des tableaux, dans le corps des personnages, dans le bleu profond de la mer tempétueuse, dans les pierres séculaires des pyramides d'Égypte, dans les ciux céruleens

de l'Italie, dans une foule pressée sur les quais d'un port, dans le grain du sable d'une plage moins tranquille qu'il n'y paraît...

Les tableaux s'animent et racontent. Ce qui ne se voit pas. Ce que le peintre, le graveur ou le dessinateur a dissimulé. Hors cadre. Hors le paysage visible. Mais aussi par-delà les touches de couleurs et la matière. Par-delà l'écriture même. Celle de Chateaubriand et de tous les voyageurs ramenant de leurs expéditions des souvenirs à réinventer, sur la toile ou le papier, à la lumière de l'imagination.

À partir d'une sélection d'œuvres issues des collections de la maison de Chateaubriand (tableaux, gravures et dessins), mettre ses pas dans ceux de Chateaubriand voyageur. Voyageant au gré des noms de villes et dans une ou plusieurs des œuvres présentées, chaque participant est invité à écrire quelques lignes (brouillons, sensations, amorces de souvenirs) commençant par « je me souviens » et se terminant par « mais je n'y suis jamais allé ».

Je me souviens de la mer de glace, coulée gelée à mes pieds, de l'aridité du désert et de la soif me tirillant le corps, de la ville flottante aux gondoles décorées, aux monuments emblématiques à colonnades, des châteaux médiévaux et ceux cathares, des moissons d'automne dans les champs. Le trait rouge sur la carte, éléments déchaînés, galères protégées dans le port, ruines romaines décapitées, un tour de Méditerranée mais je n'y suis jamais allée.

M.E. Francini

Je me souviens de la forêt de Saint-Germain, qui sent bon l'humus à l'automne sous les chênes centenaires. Que de ceps s'éparpillent parmi les feuilles et les mousses.

Mais je n'y suis jamais allé !

Je me souviens de mon voyage en Amérique, dans le Grand Nord. J'ai planté ma tente à côté d'un tepee d'esquimaux.

Mais je n'y suis jamais allé.

Je me souviens de Jersey où j'ai loué une voiture. Impressionnée par la conduite à gauche, j'ai pris la poignée qui ouvre la fenêtre pour le levier de vitesse.

Mais je n'y suis jamais allé !

Je me souviens de mon voyage aux pyramides d'Égypte. Les soldats surveillaient le désert à dos de chameau, mitraillette à la main, mais je n'y suis jamais allé.

Je me souviens d'Oxford, et de sa magnifique bibliothèque Bodleyan, toute circulaire dans sa construction et entièrement tapissée de livres. Seul le toit, en verrière laissait passer le jour.

Mais je n'y suis jamais allé !

Je me souviens d'Avignon sous la cagna méditerranéenne, en début d'après-midi. Le palais rose granité de petites pépites renvoyait le soleil dans un vrombissement et brouillard de particules.

Mais je n'y suis jamais allé.

Je me souviens de la Grande Chartreuse qui célébrait des messes en chant grégorien. Quelle élévation de l'âme.

Mais je n'y suis jamais allé.

Claude Fontaine

Rêverie

Je me souviens de ce château que les villageois disaient hanté. Les premières maisons étaient toutes proches mais ça n'empêchait pas leurs habitants de craindre ce manoir.

L'hiver, il faisait si froid dedans. Je me souviens que le feu ne brûlait que

dans la cheminée principale, cela sentait le romarin ou d'autres herbes sèches glanées çà et là. C'était joyeux et sinistre à la fois car dès qu'on s'éloignait, le froid pénétrant nous reprenait. Une fois, dans le vestibule, le contenu d'une tasse de thé oubliée avait gelé.

Il était magique, ce château, il me faisait tellement rêver. Je pouvais y loger tous mes rêves d'enfant : un grenier, des pièces secrètes, des panneaux coulissants connus de quelques initiés seulement et qui recelaient des trésors, une cabane dans le jardin, des arbres qu'on pouvait escalader pour être si loin du monde, tout proche et pourtant inaccessible.

Bonheur de se cacher, de se masquer, de se grimer... et de rêver.

Un été, je me souviens m'être assoupie sous un noisetier sur un des livres que j'avais emportés dans un petit panier. En dormant, j'avais commencé à rêver en mêlant ce qui arrivait à l'héroïne de mon livre et ce que j'avais fait cet après-midi-là dans ce parc. Les images étaient restées tellement présentes en m'éveillant que j'avais eu du mal à départager la réalité du songe. Ce garçon doux et énigmatique dont j'étais tombée amoureuse en quelques secondes n'était-il donc pas réel ? Ce sentiment de bien-être profond n'était-il qu'une illusion ? Sûrement pas puisqu'il m'avait accompagnée jusqu'à la fin du jour.

Je me souviens mais je n'y suis jamais allée.

Pascale Hamon

Je me souviens... Mon doigt effleure la vieille carte jaunie. Les effluves de papier moisi me chatouillent les narines. Je me retrouve en pensée dans le bureau de mon père. Je suis encore un enfant. Mon imaginaire est vierge et pourtant terriblement fertile. Les livres reliés m'appellent, leur épaisse couverture de cuir brun cherche la caresse de ma main. Les feuilles se gondolent, l'encre pâlit. Une petite voix me souffle qu'ils se laissent mourir si personne ne tourne leurs pages avec amour. J'en saisis un. Lourd, si lourd. Je le dépose péniblement sur le sous-main du bureau, peau contre peau. Je me décide à l'ouvrir tout en pianotant distraitement de la main gauche sur le clavier. Mes parents ne doivent rien savoir. Ils doivent continuer à m'imaginer penché sur mon piano, appliqué et sourd

aux distractions. Pourtant, loin de leur surveillance, j'échappe à l'air confiné du bureau, à sa pénombre malgré la chaleur de l'après-midi, au pensum des gammes à répéter, de ces deux mesures rétives à travailler au *Déliateur*. La tête qui bourdonne, les doigts crispés. Je plonge tout entier dans ce livre immense aux illustrations ternes et si vibrantes à la fois. Ce que je préfère, ce sont les scènes de tempête. Les bateaux qui chavirent. Les bras des naufragés qui percent les flots entre deux vagues écumantes. Je m'aperçois que j'en ai le souffle coupé et les mains moites. Aujourd'hui, je ferme les yeux et mes doigts s'égarer sur la carte. Je joue à voyager comme un enfant. Mon doigt s'arrête sur les Alpes. L'air frais de la montagne ébouriffe mes cheveux bouclés. Fouette mon sang et me fait monter le rose aux joues. J'ouvre les yeux et le miracle se produit : la montagne vibre de minéralité et de blancheur face à moi. Je caresse des yeux ses reliefs, déchiffre ses aspérités, me blesse sur ses pointes effilées. De tous ces voyages, aucun ne s'est réalisé. Je titube entre Savigny-sur-Orge et Villeneuve-sur-Yonne. Sur... un radeau de naufragé. Mais, au Pays Imaginaire, je ne suis jamais allé.

Liane Copel

Je me souviens des pyramides d'Égypte et de leur océan de glace mais je n'y suis jamais allé
Je me souviens des tours jumelles si fortes et si fragiles à la fois mais je n'y suis jamais allé
Je me souviens du désert blanc du grand nord et des aurores boréales qui font prendre la nuit pour le jour mais je n'y suis jamais allé
Je me souviens des falaises de craies blanches de la mer du nord. Elles vous éblouissent l'âme mais je n'y suis jamais allé
Je me souviens des cratères et de la mer de la désolation lunaire mais je n'y suis jamais allé

Carmen Ferchault

Variante de la consigne précédente : chaque participant est invité à écrire quelques lignes (brouillons, sensations, amorces de souvenirs) commençant par « je me souviens » et se terminant par « mais je n’y suis jamais allé », à partir de descriptions de paysages de vacances faites par les autres participants. Chacun compose un paysage imaginaire, réaliste ou fantastique, dans lequel il peut mêler ses propres souvenirs.

Je me souviens de tout ! On descendait en canyoning dans les turbulences du gave, on était sur le point de chavirer avec le courant impétueux, et, d’un seul coup, le calme plat ! L’eau était devenue turquoise, il y avait des flamants roses autour de nous, ça sentait la résine de pin et l’eucalyptus, les cigales nous assourdisaient... C’était beau comme un coin de paradis. Mais l’eau est subitement devenue glaciale, on a vu des chèvres énormes s’approcher de nous, je me suis rendu compte que nous avions rétréci et que notre canot flottait tranquillement au centre d’un abreuvoir de montagne. Ces chèvres étaient terrifiantes, elles devenaient de plus en plus gigantesques au fur et à mesure que nous rapetissions. C’est à ce moment-là que la Sorcière est arrivée. Je l’ai immédiatement reconnue. Elle a repoussé les chèvres, s’est penchée sur nous et d’un doigt menaçant nous a projetés hors de la fontaine. Nous nous sommes retrouvés tout seuls au milieu d’une forêt de sapins, il faisait nuit, nous étions trempés et gelés, les pieds dans la neige, sous la pleine lune. J’ai entendu les loups arriver et quand j’ai vu leurs yeux briller, j’ai hurlé... et je t’ai réveillé ! C’est un cauchemar étrange, non ?

Dominique M.

Magie du soir

Portugal en famille, promenade découverte sur la plage en fin de journée, à marée montante. Le soleil est parti se coucher en colorant le ciel d'un rouge fuchsia intense. La mer est d'un bleu cobalt et le sable est d'un rouge orangé. La côte rocheuse couleur brique est très découpée. Une entaille en son flanc laisse voir un grand trou noir béant. La mer vient se fracasser furieusement contre les parois. Les vagues forcent l'entrée avec rage. Le plus curieux d'entre nous s'avance prudemment à petits pas. Il ressort précipitamment en criant : « Au fond, il y a une pièce ronde éclairée comme le ciel. Sur le mur j'ai vu des ombres se déplacer. Dès que je me suis éloigné j'ai entendu des bruissements de voix et des fous rires. »

Il est tard, la nuit tombe, les parents disent aux enfants qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut rentrer rapidement. On pourra repasser voir demain matin.

Que d'excitations sur le chemin du retour. L'un des enfants prétend avoir vu dans le ciel une sorcière qui, à cheval sur son balai, se dirigeait tout droit vers la grotte en ricanant, en se moquant de nous qui avions peur. Un autre vient de voir entrer un monsieur bossu, tout de noir habillé avec une bouteille de rouge à la main. Le plus courageux dit qu'il y avait une odeur de feu de bois à l'intérieur et qu'il a entendu de l'accordéon, des rires, des pleurs et des grincements de dents. Il ajoute même qu'il a eu peur, et qu'il est parti très vite sans se faire voir. La nuit est tombée et à chacun d'inventer son histoire.

Quelle déception le lendemain à la découverte d'une grotte à ciel ouvert qui avait perdu toute sa magie. Seul mystère : les gribouillis et les tags sur les parois ocres ravinées par la mer.

Geneviève R.

Je me souviens de ce Tombolo, interminable cordon ombilical entre la mer, ourlée de vagues têtues, et les marais salants, immenses miroirs d'un ciel immobile et brûlant.

Seules des colonies de flamants roses animaient cet espace plongé dans la torpeur estivale.

C'est alors qu'une immense vague scélérate se dressa, brisant cette sérénité, et se jeta furieusement dans les marais qu'elle recouvrit d'écume blanche, les transformant en une immense piste de poudreuse d'où de roses skieurs, agiles et ailés, tentaient vainement de s'échapper, comme si une avalanche jalouse et rageuse essayait de les engloutir à jamais.

Mannick

L'imaginaire, voyageur infatigable assoiffé de liberté

L'imaginaire, voyageur infatigable et inlassable, « inconfinable » s'envole dans les airs et vogue en toute liberté...

Te souvient-il de ce périple au temps jadis ? Non, il ne m'en souvient pas mais par la puissance évocatrice du rêve et de la rêverie, j'imagine en pensée, cette pérégrination, cette évasion en grand, en liberté sur une presqu'île longiligne, une langue de terre avançant, empiétant sur la mer et nous donnant à voir, sur la droite, des marais salants où évoluent avec la grâce d'une déambulation de ballerines, de frêles flamants roses, cueillant, distillant dans l'alambic de leur gosier, le sel substantiel, le piment vital de la vie, avec leur long cou plongé comme le ruban de la vie et des choses et esquissant le fameux S de la sagesse, et sur la gauche de douces et paisibles collines aux dégradés et aux camaïeux de gris et de bleu plongeant sur l'immensité de l'océan.

Cependant, à l'image du site de Nice, la mer compose, se conjugue avec les montagnes et évadée dans une virée imaginaire, je me retrouve devant les cimes du Jura coiffées de neiges éternelles au cœur de l'hiver comme par un don d'ubiquité comme si un prestidigitateur m'avait conféré le pouvoir de voyager dans le temps

et de voyager intérieurement, confinement oblige, de m'y arracher par l'imagination : je peux ainsi embrasser du regard toute la chaîne des Alpes, comme une élégante assoupie, comme Juliette Récamier allongée sur sa méridienne ou encore comme la belle au bois dormant sous une mante immaculée...

Je parviens à un tout petit hameau par une vieille crémaillère passant sous un pont sans oublier de hélér le conducteur afin qu'il marque l'arrêt... Je respire à pleins poumons la fragrance de la sève de pin qu'exhale la forêt et soudain c'est toute une bouffée d'air frais de mon enfance avec ces bonbons aromatiques au suc et à la forte senteur qui me revient aux narines ! Toute ma poitrine est embaumée, emplie, imprégnée par cette odeur, et mon esprit se délecte de cette évasion onirique et imaginaire à la faveur d'une réminiscence involontaire !

Par ailleurs, on raconte que dans cette forêt ô combien ténébreuse, autrefois sévissait un chasseur maléfique qui avait entrepris une chasse aux sorcières contre les femmes de ce hameau parce qu'elles contaient des fables sur ce bosquet fantastique où fourmillaient, bienveillants, des elfes et des trolls qui offraient en partage de poétiques spectacles vivants à tous les estivants empruntant ce chemin. Petits elfes bienveillants, ce spectacle qui nous est désormais refusé, confinement oblige, offrez-le-nous en rêverie, en pensée, en imagination !

Cette fragrance de pin m'enivre, me transporte, légère, aérienne, vaporeuse dans une pinède où figurent également des palmiers, des palétuviers, des caoutchoucs qui bercent leur palme et rappellent à ma mémoire le splendide et vigoureux caoutchouc que nous avons chez mes parents et dont ma mère prenait grand soin. Je voudrais bien croire qu'il soit emblématique de la force réparatrice et récupératrice de la nature et que la vie pourrait, envers et contre tout, reprendre bientôt ses droits...

Au loin, à travers la nébuleuse d'une brume de soleil, j'entrevois les petites coques des voiliers dodelinant sur les rouleaux de l'océan et les planches à voile surfant, suspendues aux crêtes des vagues sur une grosse mer agitée comme un troupeau de moutons terrifié fuyant à toutes jambes le passage intrusif et dévastateur d'un loup ou d'un ours...

J'espère que ce périple imaginaire vous aura encore plus dépaysés que si vous aviez réellement voyagé, imagination oblige et que le confinement n'aura pas été qu'un mauvais souvenir grâce à la puissance évocatrice et

créatrice de l'imagination, du rêve et de la rêverie. On ne pourra jamais confiner, mettre en cage, mettre sous cloche l'imaginaire. Il s'échappera toujours à la faveur d'une Grande évasion et trouvera toujours une féérique, onirique, romantique et improbable porte de sortie...

© Apolline Marée

Je me souviens très bien de ce clair de lune
C'était un coin perdu entre la montagne et la mer
Un paradis où résonnait le chant des cigales invisibles
Les montagnes trempaient leur pied dans l'eau glacée par les peurs des glaciers
Je m'en souviens très bien !
Les flamants roses faisaient du canyoning dans les torrents d'eau fraîche.
Les moutons gambadaient sur l'eau argentée.
On les voyait de loin jouer à saute-bouchots.
Je souviens très bien de ce paradis où je ne suis jamais allée
Et puis la lune s'est couchée et la sorcière a surgi, chevauchant ses skis de fond
Je me souviens très bien quand le réveil a sonné !

Laurence Krebs

Je me souviens qu'il fallait passer sous un pont pour atteindre cette forêt de sapins encore enneigée.
Au loin la mer déchaînée engloutissait des surfeurs.
Des marais salants noyaient leurs hôtes : les flamants roses.
Des cailloux prenaient leurs jambes à leur cou pour fuir les sorcières cachées entre les murs du château.
Des coquillages féroces sortis du hameau faisaient fuir les petits poissons.

Les cigales de Maraveire envahissaient les palmiers, mais je n’y suis jamais allée dans ce cauchemar du bord de mer.

Bernadette de Raphelis

Je me souviens d’un voyage-voyage

Je me souviens de cet endroit merveilleux, où je ne suis jamais allé.

C’était en 1609, au bord de la mer, en Haute-Savoie.

Faisant chanter les cailloux, un vent chaud en provenance d’Irlande apportait un bouquet d’effluves de moules de Bouchot du Plateau de Retors, dans le Jura.

J’avais installé mon bain de soleil au sommet des ruines du Château de Saint-Pée-sur-Nivelle, Pyrénées d’où j’apercevais le massif du Mont-Blanc, que survolait une escadrille de flamants roses de Vendée.

Je me souviens que buvant l’eau glacée de la fontaine, parmi les grésillements de la pinède, nous fumons de l’herbe qui fait voyager-voyager.

Gilles Davary

Parmi une sélection de paysages, en choisir un et, dans ce paysage, choisir un endroit d’où le narrateur va faire la description à la fois détaillée et personnelle du paysage représenté. Ce point de vue (punctum) peut être dans le champ du tableau ou hors champ. C’est ce punctum, « un détail, un objet partiel qui lance le désir au-delà de ce que l’image donne à voir » (Roland Barthes). La description formelle se double alors d’une approche sensible.

La maison

C'est vrai que de là où je suis, j'ai une vue imprenable sur le château qui surplombe toutes les petites habitations qui se pressent autour de lui. Elles descendent en cascade dans la vallée. Elles donnent l'impression d'être serrées pour se donner chaud, si serrées que pas même une plume ne pourrait se glisser entre elles. Elles sont toutes orientées de la même façon, placées fièrement face au soleil, telle une armée d'officiers au garde-à-vous, dans leur uniforme bien doré. Le soleil les récompense de son éclat comme s'il apposait une décoration sur leur poitrail. C'est qu'elles ont de l'allure, ces bâtisses ! Celles qui sont nichées en bas dans l'ombre, c'est le menu fretin, la quantité négligeable, la soldatesque. Les demeures du haut traitent celles du bas avec condescendance, parfois même avec arrogance. Elles considèrent que plus on est loin du clocher de l'église qui les domine, plus on est méprisable.

Pourtant, ce qui m'intéresse, c'est l'une d'entre elles justement, une maison dans l'ombre. Perchée sur mon mur, je la distingue très bien, même si elle passe certainement inaperçue aux yeux de tous. Zoomons sur elle pour y voir plus clair, pour qu'elle se laisse approcher et peut-être apprivoiser. Elle est de taille moyenne, un peu basse et aurait certainement besoin d'un rafraîchissement, mais le jardin, comme il est joli ! Tout y est si bien rangé : un petit carré potager tel un jardin de curé, un joli hamac blanc entouré de quelques fleurs élégantes ; à proximité une petite table ronde en fer, un peu rouillée. Les propriétaires n'ont pas oublié de consacrer quelques mètres carrés à des fleurs mellifères pour attirer les abeilles. Du haut de ma superbe propriété, où tout est opulent, multiplié par dix, j'ai les yeux rivés sur cette petite maison et mon regard n'est pas dédaigneux mais envieux et nostalgique : ce sont mes souvenirs qui se donnent à voir et j'en suis émue et troublée car c'est mon enfance que je regarde.

Pascale Hamon

Nous flottions dans un infini flou.

Avec un silence somptueux, le planeur glissait au-dessus de la mer de sable, moutonnée de dunes jusqu'à l'horizon, à gauche, comme à droite. L'air lui-même ondulait sous l'effet de la chaleur et se confondait au loin avec le désert, dans une nuance de couleurs sable.

Les minutes s'égrenaient, lentement, sur cet univers lunaire.

Jusqu'au moment où nous l'avons vu surgir de ce vide minéral. Un minuscule point particulier, à l'horizon, qui accroche le regard et le retient en captivité jusqu'à son dénouement. En majesté, le Sphinx se détachait peu à peu des pyramides qui l'entouraient de leur bienveillante compagnie. Quelques dromadaires et visiteurs au pied du géant de pierre magnifiaient sa grandeur. Il demeurait impassible, le regard songeur porté vers l'étendue de siècles de mystères. Serein et puissant, indifférent à notre curiosité, il était cloîtré dans ses pensées, au-delà de toute l'agitation humaine qui défilait à ses abords.

Fascinés par son imposante sagesse, nous nous suspendions à son regard pour tenter d'en grappiller quelques secrets d'éternité : apprendre à surmonter les aléas du temps, les sursauts des émotions, les conflits et les peurs, se contenter d'exister jour après jour, année après année, dans sa plénitude, et porter sur le monde un regard indulgent.

Encore quelques secondes de contemplation du fascinant personnage, et il nous échappait ! Nous allions poursuivre notre route, plus légers et plus libres...

Dominique M.

Le néant

Le ciel est noir, opaque, pesant. Tout au loin le soleil essaye de percer les nuages pour donner un semblant de lumière sur la mer qui est enragée, furieuse. Des vagues énormes viennent se fracasser sur les flancs du bateau perdu au milieu de l'océan. Le néant à perte de vue. Où est la terre ? et la mer de gronder, de frapper de plus en plus fort. Les deux mâts sont dénudés, leurs voiles ont été arrachées. Le gouvernail balance à la

dérive. Le voilier qui s'éventre peu à peu dans un fracas infernal devient une épave. Il penche dangereusement. Plus personne à bord sauf moi ! Au loin on entend des cris d'effroi et de détresse. Des têtes apparaissent entre deux vagues. Les hommes se débattent dans une mer cruelle bien plus forte que la nature humaine. Tout au loin un gros point noir apparaît et disparaît dans les remous marins. Est-ce une barque avec quelques rescapés ?

Je suis blottie dans le fond du voilier, secouée par le flux et le reflux des vagues. Je suis seule, plus personne pour me sauver. Je suis trempée, j'ai froid, je tremble, je claque des dents et je pleure de désespoir. Le bateau se remplit d'eau, il va couler et moi avec. Quelle impression d'impuissance face à la force de la nature.

Avant de quitter ce monde, je jette un œil sur le ciel qui s'est déchiré en laissant couler un peu d'azur vers moi... la terre n'est plus loin... Y aurait-il une lueur d'espoir ?...

Geneviève R.

Les deux tours s'érigeaient en gardiennes intemporelles des lieux. Rien ne pénétrait dans le château si elles ne l'avaient décidé au préalable. Une domination étendue à tout le pays. Du fond de la vallée on pouvait apercevoir la sensuelle rondeur de leur pointe lancée vers le ciel. Une sensualité contrastant avec la brutalité de leur corps de pierre grisée par le temps. Un ensemble de puissance et de sauvage douceur qui n'inspirait pas l'indifférence.

La végétation, invitée silencieuse, étendait des bras de verdure sans jamais outrepasser ses droits.

Des arbres groupés en bosquet observaient sans mot dire, le château et ses deux tours régner sur toute la plaine en contrebas.

Une haute croix au patibulum disproportionné jetait un regard au loin comme le curieux cherchant un secret à percer.

Perdues ou juste en repos, deux jeunes paysannes prenaient le temps d'échanger un bref instant. Un rocher couché offrit une assise improvisée à la plus âgée. Privilège d'aînée, elle venait de s'arroger le

droit de se poser.

Elles respiraient une certaine aisance matérielle. Leur délicate coiffe et leur habit de belle facture faisaient d'elles des paysannes cossues. La rondeur de leurs joues, la largesse de leurs hanches, des femmes fortes et bien nourries.

Elles étaient de ces femmes qui faisaient toute la fierté du pays breton.

Carmen Ferchault

Un tableau inconnu en mouvement invitant au voyage...

Amarrée aux nuages, arcboutée aux rais de lumière qui perdurent dans ce paysage, malgré une tempête sauvage et intempestive, douée par miracle des attributs de Jupiter, lovée dans ce tableau inconnu en mouvement, j'observe, en surplomb, au-dessus de la mêlée, ce navire dévoilé dériver peu à peu et sur le point de chavirer sur les crêtes lumineuses, certes, mais tumultueuses des vagues. Qui a dévoilé, mis à nu ce voilier désormais sans défense, démuni contre la vigueur, le déchaînement, l'adversité des éléments ? Peut-être une divinité ayant dérobé les voiles du vaisseau afin de recouvrir la statue érigée à son honneur et vouée à son culte de la démesure, peut-être un Dieu ou plutôt un démon ? En tout cas, l'équipage a brusquement déserté le navire et la lumière résiduelle de cette huile sur toile m'évoque *Le dernier voyage du Téméraire*, tableau préféré de William Turner représentant un navire à voiles de guerre remorqué à son dernier mouillage pour y être détruit avec, en toile de fond, un soleil couchant empourpré marquant la fin d'une ère, celle de la puissance britannique mais aussi celle des voiliers devenue anachronique. Le coucher de soleil est également emblématique, à mes yeux, de la finitude et de la solitude humaine. Mon esprit dérive, digresse par ricochets et par associations d'idées et *Mort à Venise* de Luchino Visconti me traverse subrepticement l'esprit comme la fulgurance d'un éclair – film lui-même inspiré par une nouvelle de Thomas Mann – où les images du *Téméraire* et des tableaux de Venise par William Turner sont convoquées implicitement au début, lors de l'arrivée sur la lagune d'un grand vaporetto qui distille une fumée

noire sur les premières lueurs orangées du jour sur fond de l'adagietto de la 5^e symphonie de Gustav Mahler et à bord duquel le héros compositeur et chef d'orchestre, inspiré de Gustav Mahler, âgé, malade et solitaire vient justement finir ses jours à Venise dans une immaculée solitude...

Aujourd'hui, en 2020, ce tableau inconnu comme le soldat inconnu, illustre, à mon sens, le naufrage, le décès de tous les anonymes décimés par le coronavirus et dont les noms sont dissimulés, ensevelis sous des avalanches de statistiques...

La mise en scène de ce tableau en mouvement rappelle aussi à ma mémoire le naufrage du paquebot de *Et vogue le navire* de Federico Fellini, vaisseau qui recèle le monde de l'art lyrique, de la musique et de ses amateurs embarqués pour accompagner les cendres d'une cantatrice qui doivent être dispersées au large de son île natale. Dans le contexte du confinement... c'est le naufrage du monde artistique et du cinéma sous perfusion qui me vient soudain à l'esprit, à l'image du cauchemar de l'incontournable *Titanic* piquant du nez dans les flots impétueux et déchaînés avec à son bord tant de vies humaines condamnées...

Mais revenons au tableau inconnu. Il n'en est que plus intéressant. Je ne l'ai pas choisi par un certain snobisme, en vertu de la popularité de son auteur mais parce qu'il me parlait, qu'il m'interpellait dans une adresse profondément poétique. Reprenons : l'équipage s'est embarqué dans une petite chaloupe afin de tenter de fuir par une ingénieuse esquivé cette tempête formidable, effroyable, apocalyptique, démiurgique. Du haut de ma tour d'ivoire tressée de nuages, à l'image de Jupiter, je suis dotée de la faculté de remonter le temps et de changer le cours et la couleur de ce temps capricieux, orageux... Et comme Georges Brassens entonnant « Parlez-moi de la pluie et non pas du beau temps », j'en viens à reconnaître, malgré tout, à cette tempête un certain charme, un peu d'attrait et à l'encontre de la doxa, je lui trouve même une âme spirituelle invitant à la méditation philosophique. Peut-être que cette tempête montre que, contrairement à l'idée de l'homme maître et possesseur de la nature, la nature reprend parfois ses droits et signifie à l'homme qu'il n'a qu'une place relative dans la nature. Elle se permet ainsi de le remettre vertement à sa juste place, de dégonfler l'enflure de son hubris, de son ego surdimensionné, de le rappeler à l'ordre et de l'exhorter à respecter davantage la planète et les autres espèces...

Cependant, je perçois que le peintre a voulu dépeindre, imager

un cataclysme, un fléau de grande ampleur et ses dramatiques et incommensurables conséquences et, bien entendu, je fais le vœu que cet équipage remonte à bord du voilier après l'orage, après le Déluge lorsque, comme dans la Bible, un arc-en-ciel déchirera la voûte céleste, annoncera, par le retour de la colombe avec un rameau d'olivier, une ère nouvelle à l'humanité et enlumina le port d'attache de ce bateau, emblème d'une sérénité et d'une paix retrouvées. Sous les feux de l'astre au divin sourire, l'arc-en-ciel laissera dériver au loin dans le hors-champ la perspective dramatique d'un naufrage, de la perte de vies humaines sévèrement éprouvées d'hommes à la bravoure inestimable. Je laisse alors balbutier, palpiter mon imaginaire dans ce tableau vivant en mouvement et j'entame un voyage intérieur à la manière d'un réalisateur sur cette mer lumineuse dont les déferlantes d'or se projettent et se réfractent jusque dans les étoiles du ciel et à travers les galaxies de l'univers comme si j'étais à l'écoute du doux murmure des vagues, des rouleaux incessants de l'Océan, bercée par le bruissement des vers d'un poème d'amour de mon aimé.

La tempête s'est muée en « temps d'être » et, comme le temps s'y prête, en tendresse. Et la tendresse a le mérite d'apporter apaisement, calme et volupté après la tempête, après avoir esquivé un naufrage, le naufrage des hommes, des idées, du monde artistique. Comme le chante Bourvil, on pourrait vivre sans richesse, sans gloire, sans travail mais vivre sans tendresse, on ne le pourrait pas...

Ce tableau inconnu en mouvement très suggestif représente donc un kit de survie en terre de confinement. Alors que nous avons les pieds englués dans la glaise de la sédentarité, il nous fait larguer les amarres en pleine mer et nous guide afin de sauver l'humanité du désastre et d'éviter le naufrage. Ce tableau, en simulant le mouvement, le déchaînement des flots et la fuite des hommes, en évoquant des grands films de grands réalisateurs rend hommage au cinéma et à l'art en général sous perfusion confronté à la propagation du coronavirus et à la nécessité du confinement. Il présente, à mes yeux, tout le charme singulier et secret de la chambre noire et des salles obscures qui nous manquent cruellement...

© Apolline Marée

Je n'ai pas trouvé de tableau. En voici un autre.
Nous nous réveillons de notre courte nuit avant l'aube.
La voûte de la caverne fait un toit grisâtre au-dessus de nos têtes.
Le jour naîtra de l'ouverture qui, à ce moment-là, amène un air froid qui nous fait claquer des dents.
Un petit tas de bois, amassé la veille, se tient prêt à nous réchauffer.
Encore faut-il viser sur le petit côté de la boîte d'allumettes pour craquer l'allumette de mes mains tremblantes.
Un nescafé chaud tente de nous réconforter.
Nous regardons longuement le feu en silence. Les débris de bois ont été ramassés sur la plage. Ils ont été ballottés, trempés, choqués dans les fureurs de la mer. Sans doute même, viennent-ils de naufrages anciens. Puis les courants les ont précipités pêle-mêle dans les divagations océanes.
L'un de nous lance une exclamation qui résonne en écho dans la grotte. Nous sourions.
Nous parlons fort pour provoquer l'écho, mais peut-être aussi pour réveiller notre courage vacillant.
Oui, quelle expérience douloureuse, piteuse même !
Une légère coloration du ciel annonce l'aube prochaine, et nous voyons quelques plaques de goudron qui jonchent le sol caverneux.
Nous étions arrivés à la nuit tombée pour ne pas attirer l'attention. Heureusement aucun duvet n'est touché !
Une perspective semble se dessiner vers l'entrée de la caverne et nous nous en rapprochons.
L'air devient soudain plus vif, cinglant et nous contraint à remonter nos capuches, à nous serrer frileusement dans notre doudoune.
Alors qu'un silence lourd à l'intérieur de la caverne, un sourd grondement emplit soudain l'atmosphère. Ce n'est pas vraiment un grondement, c'est un rythme à deux temps, un va-et-vient incessant, le ressac des vagues sur la plage qui s'annonce.
Nous tentons une sortie. Mais la marche est précaire sur les galets qui jonchent la plage. Les cailloux crissent sous nos pas, s'entrechoquent, parfois même lancent des étincelles.
Notre progression est vraiment hasardeuse. Le ciel est si sombre. Pourtant, l'est est repérable. Le ciel s'y éclaircit progressivement. Quelques taches blanchâtres s'allument ici et là.

Tout semblerait immobile tant la progression est ralentie. Mais le fond de l'air apporte quelque douceur réconfortante.

Soudain le levant rosit.

Un vacarme assourdissant s'élève et des nuées de fous de Bassan tournoient dans le ciel en tous sens.

C'est l'éveil des oiseaux qui s'envolent du Rocher Percé.

Ils tournoient en tous sens, ivres de l'éclosion du jour.

Puis une pointe rose jaillit, tourne au rouge, au feu, au sang.

Le calcaire de l'imposant rocher capte soudain les rayons du soleil naissant, s'embrase dans une explosion d'étincelles.

Voilà ce que nous étions venus voir.

Claude Fontaine

J'ai vu de là où j'étais, la mer déchaînée par une nuit d'orage, les remparts de Saint-Malo éclairés des feux de l'enfer, ses tourelles embrasées sous un torrent de pluie et d'éclairs, des vagues rugissantes vers la côte découverte presque à sang. J'ai vu un chalutier en détresse couché sur le flanc, sa cargaison déportée dans les eaux profondes, les haubans démâtés, les voiles emportées dans le vent. À quelques encablures, une barque apeurée de marins en survie, des pêcheurs prêts à tout pour rentrer dans les bras de la belle pour se protéger.

De là où j'étais, j'aurais pu voir le voilier au grand large, s'approcher par tribord, braver les éléments, prendre sous le vent, contourner l'île Cézembre, augmenter sa voilure et arriver à temps.

M.E. Francini

Bon, moi, je m'en moque un peu de cette tête immense fichée dans le sable. En plus, elle n'a même pas de nez ! Je me demande bien ce qu'ils peuvent tous lui trouver... ? Le soleil tape fort bien qu'il soit si tôt

encore. La lumière est impitoyable et la chaleur me perce la chair de mille aiguillons, supplice chaque jour renouvelé. Je m'évertue à mâchonner imperturbablement. Mon « maître » me l'a bien répété, c'est tout ce qu'on attend de moi : porter et mâchonner. Porter et mâchonner. Porter et... Bon, vous avez compris, non ? Je m'endormirais presque moi-même, c'est dire... De là où je me trouve, là où on m'a intimé de m'arrêter, la bride au cou, juché sur un monceau de sable, je vois le sphinx de profil. Sa face sans nez me paraît risiblement plate et ronde. Un soleil de plus qui se réfracte dans le désert. D'ailleurs, l'or luit douloureusement et ses flammes semblent se propager au paysage. La mer de sable s'embrase. Seule la pyramide semble surnager, un refuge pour l'éternité. La mienne n'est faite que de sable, de ciel, de bassesse humaine. Même insondable immensité.

Si les rôles étaient inversés, si de cette sculpture démesurée n'avait survécu aux outrages du temps qu'une tête de chameau bosselée, si dans cette pyramide, mes ancêtres se trouvaient momifiés, nous trouverions-nous ici à contempler ? Aurions-nous passé la bride au cou des Hommes pour les asservir ? Les traînerions-nous derrière nous dans le désert incandescent pour les humilier ? Après tout, ces Égyptiens des temps anciens refusaient de distinguer l'Homme de la Bête au point de les métisser. L'homme aujourd'hui n'admire pas le sphinx, c'est moi qu'il regarde, c'est vers moi qu'il est tourné. Mon masque pour lui tout aussi impénétrable, une éternelle énigme pour celui qui veut tout maîtriser.

Liane Copel

La marée basse, très basse. Eh oui, ce sont les grandes marées qui découvrent la plage à l'infini.

Tu peux te cacher dans un voilier échoué sur le sable pour te faire oublier.

Tu peux rester sur la jetée pour épier chaque pêcheur aux lançons.

Ils partent tous remplir leurs seaux, seul ou le plus souvent en famille. La mer est déjà loin, très loin.

Deux petites filles suivent leur père et leur oncle en sautillant.

Les vois-tu ?

Au bout de quelques heures de pêche, tu as repéré sur le tableau, au loin, très loin un homme est à terre, le plus âgé.

Les deux fillettes partent en courant chercher des secours. Le sable s'étend sous leurs pas.

Elles ont l'impression de faire du surplace.

Pourquoi la mer s'est-elle retirée si loin ?

Pourquoi fallait-il aller pêcher ces poissons qui d'ailleurs ne sont pas très bons ?

La plage est maintenant déserte comme sur ce tableau, comme cette journée d'août 1964.

Bernadette de Raphelis

D'un bleu à vous arracher les yeux

Accoudé au bastingage du voilier, j'observe la côte se dessiner au fur et à mesure que le bateau vire de bord et m'offre la baie de Naples en spectacle.

En milieu de tableau, de gauche à droite, une ligne est tracée qui constitue une côte urbanisée. Les immeubles en calcaire dominant, parsemés de points plus sombres qui scandent le mouvement de l'œil : ici une grue dans le port, là, un phare ; plus loin la pointe d'une église.

Cette ligne n'est pas droite : en son mitan est le sommet d'une colline, Capodimonte, me dit-on, coiffé d'un bâtiment aux teintes plus foncées que la façade de la baie : est-ce un monastère, est-ce un fort militaire ? Rien ne permet de le distinguer.

Derrière elle, une montagne apparaît en filigrane, enfouie dans un halo qui n'est pas du brouillard car il n'y a pas un seul nuage à l'horizon mais dans une espèce de nimbe solaire qui en cache les contours. Il doit s'agir du Vésuve, qui me paraît tellement vaporeux que je me demande même s'il existe vraiment.

Y a-t-il un seul arbre dans cette ville ? On peine à croire qu'il se puisse trouver quelque futaie, un moindre bosquet ou un petit parc arboré – on ne va pas jusqu'à demander une forêt – tant aucun grain de verdure ne

vient interpeller le regard. Sans doute suis-je trop loin.

De part et d'autre de cette ligne blanche, deux masses. Le ciel et la mer, la mer et le ciel. Lequel déteint sur l'autre ? Est-ce le ciel qui tombe dans la mer et lui donne son air cobalt ou la mer qui se reflète dans le ciel et lui donne son habit de roi ? Ou bien, peut-être un échange permanent ? Du bleu partout. Trop de bleu.

D'un bleu à vous arracher les yeux.

Si j'étais peintre, je recomposerais le tout.

D'abord, je repeindrais les façades du front de mer : je prendrais les mille couleurs de l'arc-en-ciel et à chaque immeuble sa couleur. Un peu comme en Irlande, en fait. Comme à Galway.

Ensuite, je mettrais un peu de verdure, de la salade, comme disent les Italiens : j'accrocherais une petite forêt sur cette colline, en lieu et place de cet austère bâtiment, qui, probablement ne sert à rien, ou pis, à ennuyer les gens. Du chêne liège, et du châtaigner aussi, si la terre le permet, en tout cas, du vert ici, et du vert encore, au sud de la baie ; pour l'harmonie et pour l'équilibre. Pas de pins, quelle qu'en soit l'espèce ; ce n'est pas un vert assez tendre ; trop foncé, trop rêche. Ça n'irait pas.

Enfin, je déplacerais les montagnes. Quelle idée de les aligner ! Non, vraiment, je les placerais l'une près de l'autre, la petite à gauche et la grande à droite, ce serait quand même nettement plus... comment dire... mieux.

Et surtout, tant qu'à faire, je repeindrais la mer et le ciel, ciel et mer.

Un bon gros ciel gris, parsemé de nuages, tout un dégradé de nuages, orageux, coléreux, féroces voire. Des nuages qui diraient combien le ciel a du caractère, qu'il n'est pas lisse comme une toile cirée...

Et puis, sous le bateau, des vagues au ton violet, tirant presque sur le rouge, avec de l'écume blanchâtre pour faire contraste entre ces remous rougeoyants, comme si la mer était complice du volcan... une mer intéressante, qui a quelque chose à dire... comme au large d'Ouessant ou dans le raz de Sein.

Je garderais le bleu pour un bouquet d'hortensia, emblème au pavillon du navire, comme un message pour toi.

Gilles Davary

Direction la Contrée Chateaubriand, « aux confins des Tapuscrits » ! Suivant les traces de *La bibliothèque de Babel* de Borges et des *Villes invisibles* d'Italo Calvino, chaque participant part en expédition dans cette Contrée Chateaubriand peuplée des manuscrits de l'auteur. Chaque participant doit rapporter de son expédition un compte rendu destiné à un guide de voyage d'un nouveau genre !...

Chère Emi, chers explorateurs partenaires, chers généreux mécènes, voici enfin mon compte rendu de voyage extraterritorial.

Je vous demande la plus grande indulgence pour mon retard et pour ce que vous jugerez peut-être comme de la confusion. Je livre à présent à la postérité mes remarques et observations tirées du fameux « carnet noir » que je garde jalousement avec moi. Je crains qu'on ne cherche à me le voler, voyez-vous. Je crains également pour ma vie. On m'épie, j'en suis certain. Je suis contraint de me cacher pour échapper à mes poursuivants. J'ai volontairement brouillé mes coordonnées BPS (Book Positionning System). Ne cherchez pas à me repérer. Cette capsule livre-audio est la seule trace qui existe sur le Réseau de mon expédition.

Le 17/03/20, je me suis infiltré dans la Contrée pour échapper au confinement sans livres déclaré par l'État comme vous le savez. Envoyé comme éclaireur, je me suis soustrait aux barrages de la BAC (Brigade Anti Culture) et aux déviations vers les supermarchés. Je note les fumées qui s'élevaient au-dessus des parkings et qui s'échappaient des brasiers allumés au papier toilette imbibé d'essence ainsi que des autodafés de tous les livres contenant le mot « liberté » ou l'un de ses parents proches. J'ai gagné sans grande difficulté « les Mémoires d'outre-tombe » dont un exemplaire éculé avait glissé d'une boîte à livres sauvagement éventrée. Aspergé de désinfectant, le livre avait survécu. L'épaisse couverture reliée était restée imperméable au gel hydroalcoolique et les pages étaient miraculeusement préservées.

Ma boussole m'a permis de m'orienter et de garder le cap vers ma destination : l'Amérique préservée des « Natchez ». Les pièges se sont avérés nombreux et il faut signaler de nombreuses anomalies graphiques

qui tendent à distordre trompeusement le texte. Au livre 3, si l'on n'y prend garde, un monstre marin, tapi derrière un immense « M » majuscule, se jette sur le voyageur solitaire pour le dévorer. C'est ce qui explique la taille de cette lettre vorace qui mange la page du récit à cet endroit.

Je précise que j'ai entrepris de réaliser une carte codée de l'extraterritoire de la Contrée. J'ignore si mes travaux pourront aboutir car je suis à bout de forces. Je bivouaque chaque nuit dans un livre différent en prenant soin de ne pas suivre la chronologie. Mon sac de couchage me sert de hamac suspendu entre deux « T » bien solides, faute de quoi j'oscille mollement toute la nuit entre deux « L » à en avoir le mal de mer. Je me harnache précautionneusement avant d'affronter les phrases les plus longues, escaladant les propositions subordonnées, luttant contre les virgules qui me repoussent sans cesse, glissant le long des points d'interrogation.

Mes provisions s'épuisent. Je devrais chasser mais je ne peux me résoudre à réduire au silence de pauvres créatures imaginaires. Je me contente de nourritures frugales : je cueille une voyelle par ici, je m'abreuve à une description lyrique par là.

Nous sommes le 24/04/20 aujourd'hui. Je me suis enfoncé dans la jungle de la Contrée, plus profondément que je ne l'avais fait auparavant. Je taille les feuilles à la machette pour pouvoir progresser. Je fais des coupes sauvages au milieu de paragraphes. L'ombre des mots me fait sursauter. Bientôt le livre dans lequel je me suis réfugié rejoindra un obscur CDI fantomatique ou les rayons poussiéreux d'une bibliothèque condamnée. Il sera à son tour étouffé. Ou pire : adapté à la TV.

Liane Copel

En Bretagne, en Ille-et-Vilaine, se niche un parc d'attraction, difficile d'accès. Il faut rouler longtemps dans des routes sinueuses, sans panneaux indicateurs, comme si le but était justement de s'y perdre.

La nature est belle au printemps, et de multiples verts saupoudrent la forêt.

Bien malin qui le trouve.

Mais j'avais pris mes précautions. Le siège arrière accueille les œuvres complètes de Chateaubriand dans la version Pléiade.

C'était une suggestion du Guide du Routard d'emporter quelques œuvres de l'auteur.

Prudente, j'avais tout pris dans ma bibliothèque.

Ce que je ne savais pas, c'est que les livres servaient de boussole. Plus la collection était complète, plus la route était aisée à trouver !

Enfin donc, le parking, peu chargé ! Pas de chance pour les imprudents.

L'accueil à l'entrée est surprenant : tout le monde est vêtu de costumes fin 19^e.

Nous sommes acheminés fermement vers un grand vestiaire, hommes et femmes.

Ne vous bousculez pas. Il y en aura pour tout le monde. Car il s'agit de trouver la robe qui convient.

Je choisis un satin turquoise pour la vaste jupe évasée et le bustier. Une rangée de dentelles orne la gorge. Je trouve une superbe perruque bouclée, blanche, fort rehaussée au-dessus de la tête.

Voilà comment il me faudra cheminer.

Le plan indique plusieurs lieux connus de Chateaubriand : Combourg, Saint-Malo, Dinan, le Mississippi en Louisiane, les chutes du Niagara, Rome, Athènes, Jérusalem...

Attirée par l'Amérique, je me précipite vers le village des Natchez.

Chactas instruit René des coutumes de son peuple. René a décidé de terminer son existence dans ce lieu rêvé, et Chactas l'a adopté selon le rite des Natchez que l'on invite à subir...

La nuit tombe. Où coucherons-nous ?

Un chemin nous conduit vers le château de Combourg qui reposera nos pieds fatigués.

L'hôtesse nous reçoit dans la vaste salle, à l'immense âtre, à la longue table de chêne et aux lambris en chêne...

On me destine une chambre que l'on rejoint par maints escaliers jusqu'à la tour nord.

Fourbue, je m'endors rapidement, mais un bruit étrange me réveille en pleine nuit. C'est le pas inégal d'un pied qui avance suivi d'une jambe de bois, suivi d'un sinistre et lugubre miaulement...

Claude Fontaine

Demain je pars en voyage. Pour un pays si lointain qu'il ne figure sur aucune carte manuscrite.

Pour en trouver la route il faut prendre néanmoins certaines précautions. Sinon la destination risque de ne jamais être atteinte.

Comme pour tout voyage qui se respecte, il convient de choisir avec soin son bagage. Il sera le compagnon de nos efforts d'écrits. Pour commencer je le vide de tous les maux qui le remplissent pour y glisser les mots qui réjouissent.

Il en faut beaucoup car pour trouver son chemin, il faudra les semer par poignées. Ils éclaireront la route de la syntaxe.

Un Bescherelle guide de voyage pour ne pas se perdre dans les vastes plaines grammaticales et orthographiques.

Une couverture patchwork cousue à l'aide d'une jolie ponctuation colorée.

Derniers détails, un chapeau de conjugaison et des chaussures déconfinées.

Me voilà prête à tailler la route des crayons pavée de longues dictées aux bords décousus.

Ainsi parée je ne commettrai aucune rature et pas de retour à la ligne de départ.

Vite en chemin papier glacé, stylo de marche pour voir sur le pays des tapuscrits se lever le soleil de l'écriture enchantée !

Carmen Ferchault

La contrée à visiter n'est visible que d'en haut, de près le paysage est flou. Ah, si vous avez le tempo, cédez à la tentative de l'aile à l'élastique, une sensation de lévitation bien loyale. Pour information, j'ai découvert dans la région, un re de lumière royal dans le gîte près du Zoo de Zoé, une halte hellénique à hausser la horde des animaux étranges. Des otaries et des orques, spécimens oubliés ondulent sur des ondes obscures. Zébus et zibelines peuplent les montagnes et les vallées à zizanie. Les queues des cochons encerclent le poulailler de la ferme aux quetsches. Les wagons d'un van voguent dans les vagues du temps. Un xylophone vient zébrer la

zone des lutins. La kermesse des kilts kaki capte l'attention des curieux. Alors la fringale fragilise la fougue des fouineurs d'infortune, il est temps de rentrer à travers les pores de l'inattendu. Bon voyage.

M.E. Francini

« L'indigne lettre que vous m'avez écrite à Genève, Madame, doit rompre et rompt à jamais toute correspondance entre nous. Si vous m'écrivez encore, je vous renverrai votre lettre sans l'ouvrir. Si vous avez besoin de mes services, vous les trouverez toujours. C'est la seule chose que j'avais à vous répéter et qui m'a décidé à vous écrire ce dernier mot. »

29 et 30 mai 2020

Rupture(s)

Lors de la rupture amoureuse, les objets sont dépouillés de leur ancienne splendeur, leur éclat s'incise ou se ternit, leur aura prend une tout autre puissance. En s'appuyant sur une sélection d'objets et de portraits des collections de la maison de Chateaubriand, explorer ce qui est perdu avec la rupture amoureuse et déployer le pouvoir des objets sur notre vie intime.

Tandis que la fermeture au public de la maison de Chateaubriand perdure, pas de rupture pour les ateliers d'écriture ! Même si, à l'heure des fermetures de toutes natures, le thème de la rupture ne plaît pas à tout le monde et réveille çà et là les souvenirs douloureux de quelque séparation ou d'un éloignement subi depuis plusieurs mois, les participants chassent avec brio la déconfiture et confirment leur goût pour l'aventure de l'écriture par-delà les frontières des lieux de culture.

Et pour aborder le naufrage sentimental sous toutes les coutures, quel meilleur guide que Chateaubriand lui-même, dont les passions amoureuses se prénomment tour

à tour Charlotte, Pauline, Natalie, Juliette, Cordélia, Hortense...

Autant de femmes que d'histoires. Autant d'amours que d'objets conservant dans leur âme inanimée le souvenir des amours passées. Autant de personnages que de fantômes traversant la galerie infinie des cœurs brisés quand la rupture est consommée. Légant au futur une bribe de leurs histoires consumées échouée dans une vitrine de musée. Écoutons-les nous chuchoter leurs (més)aventures...

Plongée au cœur du mot « rupture », consonnes heurtées et voyelles aiguës mélangées. Dans un endroit réel ou imaginaire, dans un temps proche ou éloigné, s'imaginer bavarder avec Chateaubriand sur ce thème de la rupture.

Abrupte la rupture
Chute de la montagne
Qui éructe de rage, de colère
Catapulte de reproches
De non-dits disruptifs
Les enfants restent la jonction,
Le trait d'union, le sonnet
Le chant des possibles
On m'a garrottée
Le sang coulait chaud et
Rouge comme une pivoine.
Feu d'artifice attendu.

Agnès Soulez Larivière

Moi — Ah vous êtes là ! C'est fini le grand Bé ?...

Chateaubriand — Ah ma chère on s'ennuie à mourir dans cet endroit-là !

Moi — Vous êtes plein d'humour... Vous avez décidé de rompre avec votre éternité ?

Chateaubriand — Non, hélas ! mais j'ai un peu triché : je ne quitte pas l'éternité, mais son confinement !

Moi — Vous êtes bien sur ce siège effondré ? Moi, j'adore ces jardins qui semblent enfouis de toute éternité, où l'on découvre comme ici une table décrépée autour de laquelle on peut deviser autour d'un café avec celui qui poursuit la même rêverie, au soleil.

Chateaubriand — Et vous que faites-vous dans cette clairière ?

Moi — Je cherche le passage entre le P et le T de « Rupture » ! Mais j'ai un peu triché : c'est un prétexte pour fuir le confinement imposé aux vieux vivants.

Dominique B. B.

Sur le banc de la rupture, mise au ban des sentiments, s'écarter, prendre du recul sur le passé des choses non dites, rupture de près ou de loin, conforme à l'ombre envahissante, une cabale contre l'absent, déchirement des sentiments, une bougie à la fenêtre pour lui faire savoir que je vis comme avant, l'ombre des chimères est emportée par l'amant, désinvolture des passions. Il écoute, Chateaubriand dans son cadre doré, avec son air d'y croire, ses yeux semblent s'égarer, il se rappelle le choc frontal du passage, d'un bord à l'autre du néant, quitter ce qui vous retient en hurlant d'une voix intérieure et revenir après, ici, sur le banc de l'oubli.

M.E. Francini

« Arabesque ». Je me suis endormie devant la TV, encore. À présent, il n’y a plus de lumière dans le salon, plus d’images pour projeter leurs couleurs vives en mouvement. De la neige sur l’écran. Vous savez, comme dans les souvenirs d’enfance ? Une sorte de grésillement, de crépitement régulier, de floconnement sûrement. Et cette neige qui tombe sans discontinuer sur l’écran... Les émissions se seraient-elles interrompues ? Cela existe-t-il encore ?

Habituellement, je me réveille devant un programme quasi invariable : il y est question de chasse ou de pêche le plus souvent, parfois de littérature. Ou de couture. Pas là. Rien à voir, tout à imaginer.

J’arrache mon regard ensommeillé à l’écran. Qu’est-ce que c’est que ce fichu tour qu’on est en train de me jouer ? C’est quand même pas mon salon cet intérieur fleuri, ces gros fauteuils en velours cramoisi, ces meubles en rotin, ce tapis à grosses arabesques végétales. Mes yeux s’y empêtrent un instant. Avant de s’accrocher au papier peint chargé. Emberlificoté. On dirait... le salon de la vieille dame sympathique dans la série. Bien sûr, ça me revient maintenant, c’est exactement ça ! Ses romans policiers sont entreposés partout autour d’elle : sur les rayonnages de la bibliothèque, retenus par un serre-livres en forme de chat complètement kitsch, sur la table basse à côté d’une tasse de thé fumante, à même le tapis qui les engloutit. Leurs reliures dorées devant le feu de la cheminée. Un imperméable pend à la patère dans le couloir à côté d’un chapeau en tweed. Oui, en tweed. Il ne manquerait plus qu’une loupe par-dessus le marché !

Je m’attends à tout moment à ce que Angela Lansbury fasse son apparition avec son sourire imperturbable et son casque de cheveux blonds, un plateau à la main avec quelques biscuits pour le thé... à l’arsenic ! Pourtant, quand la porte s’ouvre et qu’une silhouette se profile, c’est plutôt celle d’un homme élégant qui secoue son manteau en drap de laine bien coupé pour le débarrasser des gouttes de pluie qui perlent sur le tissu. Ses cheveux bouclés dégagent une odeur d’humidité et de fumée, de tourbe peut-être. Il envoie son vêtement sur la patère d’un geste aussi chic que nonchalant et entre dans le salon à grandes enjambées souples. Il ne semble nullement troublé de ma présence car je comprends rapidement... qu’il ne me voit pas. Il ôte ses bottes de cuir brun l’une après l’autre et les laisse lourdement tomber sur le parquet. J’ai dans l’idée que cela ne plairait pas beaucoup à Angela de voir son

joli tapis moelleux ainsi traité... Il jette son dévolu sur un volume relié : *Revenants sur canapé* d'un air espiègle avant de se plonger dans sa lecture.

Quand je sursaute à nouveau, j'ai regagné mon salon. Pourtant je note cette entêtante odeur de cigare. On dirait que les plombs ont sauté. Je me lève pour aller jusqu'au tableau électrique dans l'entrée. Des gouttes de pluie ruissellent sous la patère devant la porte d'entrée. Au dehors, la nuit est claire : pas un nuage ne vient la voiler.

Liane Copel

Glissade spatio-temporelle au pays des possibles...

Nous sommes arrivés à dos d'âne. Sur le grand A de l'Océan Atlantique. Vous savez, ces îles imaginaires qui sont répertoriées sur toutes les mappemondes. Il y a le « A », le « T », le « L », etc. Tout le monde les connaît, mais bien peu connaissent le chemin qui y mène. J'ai été initiée par le compagnon Fred, lorsque j'étais très jeune, et depuis, j'aime y retourner par soir de nostalgie. Les nuits y sont très rêveuses. Il n'y a pas meilleur endroit pour faire crépiter un « P » et un « T » et se faufiler dans l'interstice de la rupture...

Qu'allons-nous y trouver ? Du pathétique ? Pouah... De la potentille ? C'est très fleuri... pas de pitié, par faveur ! J'aperçois le Potentiel, toujours très prometteur celui-là ! Cueillons-en quelques graines, à semer dans un Pot d'Avenir. Putréfaction ! Comme le temps passe vite en votre compagnie, il est déjà l'heure de rentrer avant que le passage ne se referme... Protégez bien votre précieux Pot et rentrons au galop... de l'âne !

Dominique M.

Je n'aurais jamais imaginé parce que c'était inimaginable que tout ce bonheur s'évanouirait car je ne savais pas que j'étais heureux. D'ailleurs

elle non plus ne savait pas que nous étions heureux. On vivait ainsi, côte à côte, main dans la main, le nez au vent tellement habitués à ce que tout soit beau qu'on ne s'est pas méfié.

Maintenant, quand je vois ce collier de fleurs qu'elle avait tressé et qu'elle portait autour du cou, j'ai la gorge qui se serre. La moindre senteur qui effleure mes narines, me fait frémir. Si j'avais pu imaginer, je l'aurais protégée mais sans la connaissance que faire ? Il me l'a enlevée, lui a révélé ce qu'on ne savait pas, ce dont on n'avait que faire, nous qui étions heureux. Ses paroles se sont gravées en elle et la douce musique du vent et de la pluie, n'ont pas su résister au son de sa voix enjôleuse. Je voyais bien qu'elle changeait et j'étais prêt à tout pour être au diapason. Je courais si elle courait même quand je ne demandais qu'à marcher, je l'écoutais quand j'avais follement envie de parler et je mangeais quand j'avais envie de jeûner. Et ce fut là ma plus grande erreur. Plus j'essayais de me rapprocher d'elle, plus je la sentais partir et soudain, je connus le désespoir. Je fus terrorisé, mille pensées commençaient à m'assaillir, j'avais l'impression que mes yeux s'ouvraient. Son regard à elle semblait avoir changé. Elle me regardait d'une façon singulière. Je me sentais déshabillé. Je la voyais comme je ne l'avais jamais vue. Mon regard la dénudait. Que nous arrivait-il ? Ce qui nous unissait s'était peu à peu fissuré et soudain tout s'était rompu !

Un rire horrible venait de retentir suivi d'une voix sonore : Adam, prends Ève et sors du Paradis. Et depuis nous errons côte à côte sans n'avoir plus rien à nous dire !

Ghislaine Vergnolle

Jongler avec le mot « rupture » pour l'aérer et le rendre plus léger... le métamorphoser ! S'inspirer de la ritournelle : « Marabout, bout de ficelle, selle de cheval » et trouver sa propre musique en commençant avec le mot « rupture ».

Rupture
Turlututu
Tutoiement
Mensonge
Songerie
Riz... au lait
Laideur
Heureusement
« Manman » pleure l'enfant
Fend mon cœur
Cœur à prendre
Prendre la fuite
Fuite en la mineur
Nurse anglaise
Glaise collante
Lente à comprendre
Drôle à mourir
Rire à tue-tête
Tête à claques
(Ma) Claque j'en ai...
Erre dans la rue !
Ruptures !!

Rupture(s) consommée(s). Avec les autres, avec soi-même. Rompre avec son enfance, ses souvenirs, ses fictions. Rompre avec les expressions consacrées. Avec les consignes, les syllabes, les majuscules, la ponctuation.

Pour mieux se retrouver. Réconciliation sur l'oreiller. Aimez, je le veux !

Liane Copel

Rupture à l'os
Os de chien
Chien d'acier
Assieds-toi
Toi et lui
Lui t'en veut
Vœu de joie
Joie sans soif
Soif de bleu
Bleu du ciel
Ciel d'orage
Rage de dents
Dans tes bras

Agnès Soulez Lariviere

Rupture
Turlututu
Tu m'auras plus
Plus que parfait
Festoyons donc
Don Juan, Donzelle
C'est l'envolée
Léger comme l'air
Éros en vue
Vu ! Disparu...

Dominique M.

Rupture
Turlupine
Pinocchio
Ciao Chagrin
Grain de poivre
Poivre de Sichuan
Chouan c'est la guerre
Guerre et Paix
Paie-moi un café
Au moins,
Ruppert !...

Dominique B. B.

Rupture, rature, rayure qui écorche le cœur
Rupture, brûlure qui incendie l'âme sœur
Rupture, murmure qui résonne à toute heure
Rupture, passé ou futur qui fait peur

Ghislaine Vergnolle

Rupture, turpitudes des éléments, mentir dans la tempête, pester contre l'absence, sensations rageuses, jeux de l'inconscient, science des innocents, cent fois renouvelé, les tentatives pour renouer entre nous, nous et nos chimères, merveilleuses mais amères, mer déchaînée, nez au vent, vent debout, bout en bout, bouture et rupture.

M.E. Francini

Variante de la consigne précédente : partir de mots suggérés (rupture, turpitude, défaite, fête des mères, mercantile, illusion, onirique, question, on y va, va-t'en, amplificateur, heure de gloire) et, sur le mode « marabout, bout de ficelle », imaginer une entrevue avec Chateaubriand sur le thème des cœurs brisés.

L'interview de Chateaubriand (à la manière de Christine Gonzalez sur France Inter)

« Monsieur de Chateaubriand, bonjour. Vous avez accepté de répondre à mon interview et je vous en remercie. Maintenant que vous avez réellement rejoint l'outre-tombe, vous serez sans doute plus libre de nous parler de vos expériences amoureuses, peut-être même de vos turpitudes...

— Je préférerais parler de mes heures de gloire.

— Pas seulement. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est de savoir si on peut tirer un enseignement de ce qu'on vit dans ce domaine, si vous-même avez appris quelque chose de vos défaites, de vos ruptures.

— Je crois que vous me prêtez une vie amoureuse bien plus riche que celle que j'ai vécue.

— Vraiment ? Ce n'est pas ce que vos biographes rapportent. Il me semble que vous avez dit « va-t'en » plus d'une fois !

— Maintenant que vous l'évoquez, c'est bien possible. Il me revient à l'esprit quelques scènes mémorables (je me souviens particulièrement d'une certaine fête des mères...). Mais je n'ai pas toujours eu le mauvais rôle que vous semblez vouloir me faire endosser. Suis-je coupable du fait que l'amour soit parfois une illusion ?

— Vous, un grand séducteur, vous ne croyez pas en l'amour ?

— J'y crois plus que jamais, mais là où je me trouve, j'ai peur que la question reste en suspens pour l'éternité. »

Pascale Hamon

Mon cher René

Je t'écris pour te dire que ton **heure de gloire** est terminée

Je te le dis, je te l'écris, notre aventure court à la **rupture**, je sonne l'heure de la **défaite**

Je nageais dans l'**illusion**, bercée par tes mots, ton verbe quand tu me disais « **on y va !** »

Je te suivais avec joie, pour être avec toi

Et je me suis noyée dans un amour **onirique**, quand toi tu te vautrais dans des **turpitudes mercantiles**

Alors à présent, René, je te le dis : « **va-t'en !** », tout simplement, sans **amplificateur**, mais sûrement : « **va-t'en !** »

Et pour conclure, j'ai une **question** : nous sommes bientôt en juin, as-tu pensé à la **fête des mères** ?

Juliette

Laurence Krebs

Monsieur Rupture

— Chers auditeurs, bienvenue dans notre émission nocturne « *Qu'en dites-vous ?* », émission du service public, au service du public. Ce soir, nous allons écouter le témoignage d'un homme qui, je crois, va nous évoquer son rapport à la **fête des mères**, c'est bien cela, cher monsieur ?

— Ah non, pas du tout.

— Ah, j'ai dû me mélanger dans mes fiches ... comment vous appelez-vous ?

— François-René. Bonsoir ...

— Bonsoir François-René, dans ce cas, de quoi allez-vous nous parler ce matin ?

— De mes **heures de gloire** !

— Ah ! rien de moins. Écoutez, nous sommes ravis et avides de vous entendre. Allez, **on y va !**

— Il ne s'agit pas de vous parler d'une fête somme toute très **mercantile** dans sa finalité, sorte d'**illusion** de gratitude filiale, mais de la **rupture**

amoureuse, propos que j'ai modestement élevé aux rangs des Beaux-Arts et qui demeure avant tout, une **question onirique**, n'est-ce pas ?

— Ah ... Vous m'en direz tant ! Vous n'allez pas nous évoquer vos **turpitudes**, j'espère, cher monsieur ?

— Que nenni, messire. Je veux vous entretenir d'apogée, que dis-je ! d'apothéose, de climax, de ce moment où vous vous dites à vous-même, devant l'être aimée « **Va-t'en !** Pars tant qu'il en est encore temps ! Va-t'en puisque tu l'aimes encore et qu'elle pareillement ».

— Vraiment ?

— Oui, c'est quand il n'est pas, qu'il n'est plus possible d'aimer mieux, d'aimer plus, qu'il faut reconnaître que l'heure de la rupture a sonné. Que continuer serait s'enfoncer dans tout ce que l'habitude crée, sorte de phénomène **amplificateur** de la routine amoureuse, où vous n'aimez que parce que vous aimiez hier et qu'il est confortable de n'en rien changer. C'est là que je dis que rester est la **défaite** de l'amour. Il vaut mieux partir et donc savoir partir pour mieux aimer et être aimé. Vous me comprenez ?

— Pas du tout. Pas du tout, mon cher François-René, mais ce n'est pas grave. En tout cas, merci pour votre témoignage que je qualifierai de ... comment dire ? ... donjuanesque ? Nous allons à présent donner la parole à une femme et écouter le témoignage d'une auditrice. Bonjour madame, comment vous appelez-vous ?

— Juliette.

Gilles Davary

Cher René,

Je viens d'apprendre que vous êtes très malheureux, suite à une nouvelle **rupture** amoureuse. Voilà pour vous une nouvelle **défaite** à affronter. Je sais que votre sensibilité vous fait terriblement souffrir et vous **questionne** sur vos passions qui se transforment rapidement en **illusions oniriques**, douloureuses. Vous vous lancez, à corps perdu, dans une nouvelle rencontre : « **On y va** ». Fougueux, passionné, vous vous

enflammez rapidement, vous aimez éperdument mais pour un temps seulement. Incompréhension, éloignement et le mot fatidique tombe : « **Va-t'en** ». Vous voilà seul, perdu, à la recherche d'une nouvelle **heure de gloire**. Vous souffrez terriblement mais en revanche, vous vivez des instants merveilleux avec les femmes qui se prélassent nonchalamment dans vos bras. Quel charme irrésistible émane de votre personne en ces moments inoubliables passés auprès de vous. Il n'y a pas de regrets à avoir mais une grande gratitude pour les heures merveilleuses en votre compagnie, en toute intimité.

De tout cœur avec vous, recevez la tendresse d'une femme qui ne Vous oublie pas, sait Vous attendre et Vous adresse ce poème écrit au fil de sa plume, en pensant à tous deux.

Juliette, le 30 mai 1820

Geneviève R.

Une nouvelle annexe ouvrira à la rentrée prochaine au premier étage de la maison de Chateaubriand : « l'annexe des cœurs brisés ». À partir d'une sélection de portraits et d'objets provenant de la maison de Chateaubriand, imaginer pourquoi ces objets ont rejoint « l'annexe des cœurs brisés » et laisser la parole au personnage qui en a fait don.

Ne voyez-vous là qu'un simple bouquet de fleurs séchées ? Coloré, fourni, fouillis, presque joyeux ? Je vais vous confier mon secret.

À chacune de ses visites imprévisibles, je la prenais de surprise en lui offrant une fleur fraîchement cueillie de mon jardin, un feuillage, ou même un épi de graminée selon la saison. La belle cachotière ne prévenait jamais de sa venue, pensant me prendre en défaut d'oubli, me

faire sursauter de désarroi en étant pris à l'improviste... Et, cependant, je n'ai jamais failli, il y avait à chacune de nos tendres rencontres, un témoin vibrant de mon amour démesuré qui l'attendait dans son vase fétiche. Comment donc était-ce possible ? C'est ce que je m'apprête à vous révéler, après des années de chagrin suite à son départ. C'est un petit secret tout simple...

Je cueillais chaque jour, à la rosée du matin, le plus beau spécimen trouvé lors de ma promenade matinale. Celui qui m'illuminait de la même grâce que son sourire coquin, celui dont les pétales ou la tige avaient la douce texture du grain de sa peau, celui dont l'arabesque de ses formes m'évoquait la délicate sophistication du bandeau avec lequel elle aimait relever sa chevelure bouclée.

Mais las ! Combien de cueillette inutiles ai-je faites... C'est alors que l'idée m'est venue de ne pas jeter la fleur ou l'épi délaissé, et de les faire longuement sécher dans mon cabinet privé, jours après jours...

Désormais, puisqu'elle a décidé de ne plus jamais revenir se blottir dans le mitan de mes bras, ce bouquet a toute sa place au centre de mon petit salon. À force de le contempler, j'ai fini par le trouver beau et j'ai séché mes larmes.

Dominique M.

Monsieur Cendrier et Madame Paire de Gants se sont rencontrés il y a fort longtemps

Il lui souffla quelques mots enfumés

Elle lui répondit par un soufflet

Leurs regards se sont croisés

Et dans un souffle, ne se sont plus quittés

Mais Monsieur Cendrier disparaissait souvent derrière son écran de fumée

Et Madame Paire de Gants habillait toujours ses sentiments

Alors ils se sont essoufflés sans avoir su s'aimer

Laurence Krebs

C'est le cadeau qu'il m'a fait quand il est revenu des sports d'hiver qui a tout déclenché
Nous étions des enfants.
Mais c'était un grand amour
Pas de mots.
Que les yeux, accrochés aux yeux.
Les vêtements effleurés,
Les cahiers échangés,
Au plus près l'un de l'autre
En classe.
Vacances d'hiver...
À son retour il m'a offert cet affreux foulard peinturluré, criard !
C'était comme un vilain paysage,
Comme un bibelot hideux qui fait injure à l'intention
Bref, c'en était trop !
C'était une effraction dans le silence
Abri des sentiments
Si précieux.
Alors les mots lui sont venus, malheureux, écorchés.
Moi, je suis restée muette.
Je n'avais pas les mots
Alors j'ai interdit l'amour dans mes yeux.

Dominique B. B.

Assise sur un banc dans la prairie champêtre de la Vallée-aux-Loups où il est si doux de s'évader, je navigue sur les flots des sentiments qui m'envahissent. Prendre du recul sur le passé des choses non dites, quitter ce qui me retient en hurlant d'une voix intérieure, s'égarer d'un bord à l'autre du néant. Une déchirure profonde dans les vagues houleuses d'une mer déchaînée dans laquelle je résiste comme une naufragée perdue en plein océan de turpitudes. Cette histoire encombre mon cœur de sensations rageuses et de souvenirs pesants tels ces objets dispersés comme des grains de sable que je redécouvre au gré des circonstances.

Comme cette carte postale dans le sous-main, sobre et distinguée, écrite de sa main avec des lettres ciselées à la plume devant son petit nom que je lui ai donné « ton minot ». Un nom qui me rappelle la douceur de ses caresses et sa force de caractère. Un message de fin, tendre et décousu. Je repense à ceux plus audacieux après ses absences interminables. Pour continuer à l'attendre, posée sur les bords de ma fenêtre, une bougie allumée lui montre le chemin qui le conduira jusqu'à moi. J'imagine son sourire narquois en pensant à mon geste. Sur le guéridon, le cendrier en argent que je lui proposais lors de ses visites s'oxyde avec le temps qui passe. Les traces de ses cigarettes ne laissent plus d'empreinte. Dans un tiroir de ma commode, un écrin à bijoux en bois ciselé cache des boucles d'oreilles anciennes à clips. Des pierres blanches incrustées et serties de brillants qu'il m'a offertes un jour avant notre rupture. Dans le miroir, elles paraissent précieuses, de près, ces articles de pacotille reflètent la valeur des sentiments. Cette histoire mal écrite regagne les objets relégués au rang des cœurs brisés. Sur le banc de l'oubli, j'attends.

M.E. Francini

Le soupir de la soupière

D'un soupir, je respire enfin, de déposer ici, au musée des cœurs brisés, la soupière du désespoir.

Aimer un homme à se damner.

Aimer un homme jusqu'à accepter de l'épouser,

Alors que, pourtant j'étais amoureuse.

Aimer à en devenir malheureuse.

Ce qui devait arriver arriva.

Recevoir en cadeau de nocces le service à vaisselle grand-maternel, transmis, me dit-on, comme on donne un boulet à chaîne à un bagnard, de génération en génération.

Et soudain, son désir à lui de faire trôner la majestueuse soupière sur le meuble principal de notre salon, comme pour un Dieu son piédestal.

Je reconnais qu'il n'a pas aimé ma plaisanterie quand je lui demandai, un

jour, de dépoussiérer l'urne funéraire de Mère-Grand.

Mais je peux le dire aujourd'hui que c'est cette maudite soupière qui a eu raison de notre amour et, partant, de notre mariage.

Du premier jour, de l'instant même où la mère de sa mère nous l'offrit, j'ai détesté l'horrible gamelle, l'odieuse faïence, la vieillerie écaillée, incarnation de la grand-mère, à la décoration grotesque, avec cet angelot ridicule.

Il n'a jamais compris ce que « sortir par les yeux » voulait dire. Peut-être aurait-il compris, si je l'avais finalement jetée par la fenêtre, du haut de notre deuxième étage, tellement je la vomissais de toutes mes pupilles.

« *Souviens-toi que tu es soupière et que tu redeviendras poussière* », a dit je ne sais plus quel comédien.

C'est moi qui suis partie, claquant la porte de cette vie maritale, sans plus de trace d'amour qu'il n'y avait de trace de soupe dans le pot honni.

Je suis partie le bagage mince mais, plutôt que de briser le monstre froid, je préfère le léguer au musée des cœurs brisés en concession perpétuelle, pour l'éducation des jeunes filles et l'édification des jeunes couples.

Gilles Davary

« C'est cette fiole de cristal que je lègue au musée. Regardez comme elle piège la lumière éprise de ses facettes trompeuses. Il ne m'en a même pas laissé une goutte, ce traître amour. Seul subsiste l'arôme doucereux d'amande amère quand je la porte désespérément vide à mes lèvres !

Je me suis agenouillée, dans l'église, sur le carrelage glacé, je l'ai tenu dans mes bras d'albâtre et j'ai pressé mes lèvres contre les siennes. Déjà bleuies, déjà froides, déjà inertes. Des lèvres qui avaient déposé un chaste baiser sur ma main. Avant de sceller notre union en se joignant aux miennes devant l'autel, recevant la bénédiction du prêtre. Puis de nous fondre à jamais l'un dans l'autre, sourds au chant nocturne du rossignol. Lèvres parjures ! Quelle promesse d'éternité ?

Cette fiole, je vous la lègue. Je n'en ai plus l'usage. Je ne suis pas Lucrèce Borgia et je n'ai pas le secret des contrepoisons. J'étais une jeune fille pieuse, qui faisais résonner l'église de mes chants, qui pressais contre

mon cœur aimant des partitions mélodieuses. Je porte à présent mes yeux vers le Ciel et je réclame mon Bien-Aimé. J'ai cru et j'ai été leurrée. Ma robe noir de jais était-elle un présage funeste ? Mes yeux sont secs et mon cœur déserté.

Quand j'y plonge la lame du poignard qui reposait là, tout contre ta poitrine, je ne jalouse plus la fiole qui a emporté ton dernier souffle. Je vous la lègue, cette fiole, à vous autres, amants abandonnés. Qu'elle soit votre malédiction car elle m'a pris mon Seigneur bien-aimé. » (généreuse donation d'une certaine Juliette C.)

Liane Copel

Il y avait le musée de l'immigration à la Porte dorée, où chaque exilé pouvait apporter un objet qui symbolise, concentre sa vie. Pour certains une machine à coudre, un bouton de manchette, une paire de chaussures...

Sur un mur les objets apportés racontaient des histoires, croisaient des vies.

Au Musée des cœurs brisés, j'apporterai cet objet qui m'a été remis. C'est un poudrier rond comme une grosse pièce d'or jaune avec au centre un lion qui irradie, il jette ses feux avec sa crinière. Un disque, un palet, qui pourrait faire ricochet sur l'eau des jours. Quand on ouvre le poudrier il y a une gaze, un tissu un peu déchiré, un miroir cassé, on me l'a transmis comme un souvenir, un vestige d'une mémoire commune, d'une place perdue dans une famille. C'est une styliste, Line Vautrin, qui l'a dessiné. C'est chaud comme l'or extérieurement et à l'intérieur c'est le temps qui est passé, en lambeaux, un écrin qui abrite des rêves chuchotés, des soupirs amortis, des élans brisés.

Il aurait sa place au Musée des cœurs brisés !

Agnès Soulez Larivière

Le mille-pattes

Il était merveilleux sous son regard d'enfant
Son corps soyeux appelait la caresse
Ses joyeuses couleurs semblaient pleines de promesses
Il se sentait heureux rien qu'en le regardant

Et puis un jour, allez savoir pourquoi
Il perdit brusquement un à un ses attraits
Son corps avait terni, ses pattes semblaient de biais
De son cœur sensible il n'était plus le roi

Que faire devant autant d'ingratitude
Résister jusqu'au bout quand on se sait perdu
Se révolter et s'enfuir dans la rue
Ou bien se réfugier dans l'amère solitude

Ghislaine Vergnolle

Baromètre du salon de René.
Bel objet en bois aux dorures ciselées.
Annonce de la météo de la journée.

Très beau temps. Soleil rouge.
René a le cœur en feu.
Amour fou. Passion.

Beau temps. Soleil doré.
René a le cœur en paix.
Tendresse. Caresses.

Variable. Nuages perlés.
René a le cœur en vrac.
Monotone. Monocorde.

Sec. Chaleur.

René a le cœur assoiffé.

Plus rien à se dire.

Très sec. Chaleur étouffante.

René a le cœur essoufflé.

Envie de partir.

Variable. Nuages anthracite.

René a le cœur en vrac.

Nonchalance. Indolence.

Pluie. Averse.

René a le cœur tourmenté.

Ennui. Tristesse.

Grande pluie. Orage.

René a le cœur brisé.

Solitude. Désespoir.

Tempête. Cyclone.

René a le cœur déchiré.

Rupture. Départ.

Baromètre des amantes du poète charmant.

Météo changeante au fil du temps.

Geneviève R.

Le confinement nous tient et nous voilà tous les deux bloqués dans notre refuge de Châtenay-Malabry, enfoui dans la nature, à la fois près et loin de la capitale. Certes, notre environnement est privilégié, nos appartements agréables et confortables. Nous sommes entourés d'objets, de meubles,

de vaisselles fines qui viennent de nos familles ou que nous avons achetés au cours de nos voyages. Les murs sont tapissés de tentures chatoyantes, de lourds rideaux nous isolent de l'extérieur si on le désire. De nombreux objets accumulés le long de notre vie sont disposés sur commodes et dessertes de nos salons. Les fauteuils sont confortables et accueillants. Un grand parc est à notre disposition si nous voulons marcher mais nous sommes privés de liberté. Il ne nous est pas possible de nous rendre à Paris dans les salons ou les salles de spectacle. Il nous manque la liberté d'agir à notre gré. Notre couple en souffre et chacun voudrait retrouver son indépendance. Chacun rêve d'un ailleurs et ne supporte plus les remarques de l'autre. Chacun voudrait vivre autrement, l'un en province, l'autre au cœur de la ville. La rupture semble s'approcher dans ce couple solidaire et aimant. Le confinement semble nous étreindre mais nous sommes tenaces, il ne nous brisera pas en un temps aussi court.

François Vergnolle

Madame Carnet et Monsieur Plume se sont croisés dans la bibliothèque
C'était un samedi d'automne
À peine ouvrait-elle une page qu'il la caressait tendrement
Leur histoire s'épanouissait à l'encre de leurs sentiments
Un jour une nouvelle page s'ouvrit et l'encre devint noire
La caresse se fit griffure
Puis de blessure en déchirure
Ce fut la rupture
...
Depuis dans le musée des cœurs brisés
Madame Carnet reste enfermée,
Et Monsieur Plume dessèche dans l'encrier

Laurence Krebs

Le baromètre

Te souviens-tu, mon amour, quand tu annonçais « avis de tempête ! » d'une voix tonitruante en entrant dans la pièce ? Cela me faisait craindre la journée à venir : fallait-il t'affronter ou fuir ? Une petite voix me disait aussi que pour pouvoir proclamer cela, c'est que tu gardais une once d'humour. Ton humeur ne devait pas être si belliqueuse que cela ! Rien n'était perdu ! J'avais trouvé le baromètre chez un brocanteur. Avec malice, je t'avais montré en te l'offrant que se trouvait dans la partie droite la mention de « beau temps » et que tu pouvais même tenter le beau fixe, ce ne serait pas du luxe.

Curieusement, ce ne sont pas les tempêtes ou les orages qui ont eu raison de notre amour. J'ai commencé à m'inquiéter lorsque le temps variable a fait son apparition. Ce n'était pas toi. Toi, tu passais d'un extrême à l'autre et les atermoiements, les maussaderies, les demi-mesures ne te ressemblaient pas, c'est précisément cela qui a assombri mon ciel.

Tu as voulu me rendre le joli baromètre du temps de nos amours lorsque tu es parti. Mais je ne pouvais pas le conserver, impossible... J'aurais attendu en vain tes annonces météorologiques que j'avais craintes et qui me manquaient tellement maintenant. J'ai fait un don au musée des cœurs brisés et ai couru m'acheter un thermomètre.

Pascale Hamon

« Toute l'histoire de la rue Cerutti est la même ; on m'a bien rappelé, mais les choses ne sont point changées et ne changeront plus. J'ai rendu tout ce que je possédais et il ne reste pas une trace de ce qui a fait une partie du bonheur et des peines de ma vie. Je crois que j'en serai plus heureux quoique peut-être un peu plus triste. »

« Si vous arrivez avant moi à Paris, visitez mon ermitage, vous y trouverez des arbres, pas si beaux que les vôtres, mais qui vous parleront de moi [...]. »

20 juin 2020

Ce que les arbres savent de nous

Inventer sa propre forêt, trouver un ailleurs, une extra-territorialité. Puis déambuler dans le parc, aller à la rencontre de la forêt pour trouver un arbre, pas n'importe lequel, un arbre qui saurait nous écouter et à qui l'on pourrait se confier. Lui raconter ce que seul un arbre peut accueillir, à la manière de Laetitia Dosch s'adressant à son cheval...

Pour ce dernier atelier de la saison, retour dans le parc de la maison de Chateaubriand, où les idées d'écriture se libèrent en même temps que les corps retrouvant musées et espaces verts après un long moment de privation. La compagnie des arbres se révèle inspirante, suscitant questions, histoires et confidences chuchotées à ces êtres d'un autre règne que le nôtre.

Qu'ils impressionnent, apaisent, rassurent, effraient, surprennent, soignent, vivifient, évoquent des souvenirs heureux ou malheureux, recèlent des secrets enfouis ou des vérités intemporelles, les arbres ne laissent pas indifférents. Médiateurs omniscients, ils interrogent et répondent, convoquent et invoquent des forces

inconnues des hommes. Une communication un peu magique s'établit. Marronnier, cèdre, cyprès, pommier, chêne, cerisier, peuplier, ginkgo, tous ont quelque chose à nous dire. Tendre l'oreille. S'ouvrir à cette rencontre nouvelle et sensible. Cueillir les lambeaux tombés au sol, offerts : fragment d'écorce, feuille, brindille, fleur, mousse. Changer de regard sur ce qui entoure. Expérimenter une autre manière d'être au monde. Accueillir. Les arbres et les mots.

Dans le parc de la maison de Chateaubriand, choisir un arbre à qui parler et lui confier une question qui nous tient à cœur, une question existentielle, ou bien une question que pourrait lui poser un personnage de fiction. Imaginer ce que l'on pourrait dire en secret à l'arbre.

Ce que je sais des arbres

Les arbres, gardiens silencieux de la terre. Ils ne dorment que d'un œil, veillant sur le monde, sur sa folie mortifère. Leur apparente immobilité ? leur force et leur faiblesse.

L'arbre, un morceau d'éternité, jetant son ombre sur l'humanité. Un être multiple aux mille bras. L'arbre entre ciel et terre. Témoin muet de la douleur des hommes. Combien de sang ont bu ses racines profondes. Conversation avec un arbre : Ils nous parlent depuis toujours mais l'humanité est sourde à l'histoire de sa terre.

Carmen Ferchault

La mère et l'arbre

Je cherche sans trouver. J'explore, je retourne la question, elle part. Je divague et repars sur des chemins de traverse. Je retrouve la question, je me dis « alors, quelle est la réponse ? ». Et à nouveau, je me mets à rechercher sans trouver.

Peut-être que la réponse, finalement, ce n'est pas une affirmation ou une négation, ou même une argumentation construite en plusieurs parties. C'est peut-être cette contorsion des mots, des idées, des impressions, cette déambulation progressive sur ce chemin arboré et dans mon esprit, qui souvent reste ombragé et tortueux.

Finalement je suis comme cet arbre, beau et inquiétant à la fois. Je me construis au fur et à mesure, j'emprunte parfois des chemins qui parfois sont fructueux, luxuriants, prolifiques et toujours bien verts. J'en emprunte parfois d'autres qui ne mènent à rien, des rameaux perdus et morts d'avance, qui pendront et s'affaîsseront au gré de la pluie, du vent et des années.

À chaque question, je peux choisir de bifurquer et de me développer à droite, ou à gauche, côté ombre ou côté lumière. Mais inexorablement, je progresse et je monte vers le soleil. Bientôt, je dépasserai les autres cimes, je surplomberai l'horizon, et je pourrai contempler le chemin et la hauteur parcourus.

Mon amour maternel est singulier, il n'est pas comme celui dont parlent les autres mères, ou les magazines. Je pense qu'il est comme cet arbre : beau et inquiétant, mais puissant ; capable de se déployer et de se redéployer plus que tout le reste et devenir une œuvre de la Terre, une œuvre de Gaïa, enfin dépolluée drastiquement des certitudes et des réponses toutes faites.

Isabelle Marx

À l'écoute des arbres et des hommes avant leur disparition

Les arbres nous accueillent, nous accompagnent, nous enveloppent de la mante de leurs bienveillants feuillages, nous offrent refuge, ombrage à l'abri d'un soleil torride ou tapageur, nous hèlent, nous interpellent, s'adressent à nous et nous parlent de leur langue muette, obscure, sibylline. Ils nous chantent, nous déclament de superbes aubades à travers le bruissement de leurs frondaisons sous l'effet du vent. Ils nous invitent à écouter, à accueillir avec bienveillance et émerveillement le ramage des oiseaux, des ramiers, des geais, des pies à l'alliage métissé et coloré de blanc, de bleu et de noir, des rouges-gorges et des mésanges bleues et blanches au ventre canari aussi doux que l'alpaga. Ils nous exhortent à accueillir sur une palette d'artiste, la mélodie des couleurs de leurs plumes qui écrivent leur histoire et que les oiseaux abandonnent dans leur sillage, nous incitant à écrire, à créer, à donner.

Mais savons-nous seulement écouter la voix des arbres et des oiseaux ? Quand allons-nous vraiment les écouter ? Après leur disparition ? À titre posthume ? Quand un oiseau s'interposera sur notre chemin, exsangue, à l'agonie ou mort et inerte, rendu à l'éternité de l'univers et qu'il nous arrachera un cri d'effroi mêlé d'un semblant de compassion ? Lorsque nous débusquerons une souche d'arbre à l'emplacement du tilleul qui nous avait hébergés, accueillis sous l'ombre et les ailes protectrices de ses frondaisons ? Quand rendrons-nous hommage à ces arbres et ces oiseaux, à leurs plumes secrètes, à leurs rameaux et à leurs ramages ?

Il était une fois au sein du parc de Sceaux, en haut de la plaine des Quatre Statues, un arbre penché, étayé et soutenu par un tuteur, par une béquille de jardinier paysager qui, comme une personne âgée s'appuyant sur sa canne, n'était plus de première jeunesse. Il portait le poids, le fardeau du temps qui passe, des blessures, des déconvenues, des déboires de la vie ou tout simplement du grand âge. Nous passions devant cet arbre sans y prêter attention, sans y prendre garde avec une certaine insouciance mêlée d'une arrogante indifférence sans comprendre qu'il était emblématique de la vie qui passe et de la condition humaine. Nous l'esquivions dans un déni de réalité, nous détournions le regard mais le temps inexorable est passé et aujourd'hui nous pleurons cet illustre chêne remarquable comme un être cher disparu et dans son sillage, la vie a passé, s'en est allée, les feuilles mortes se sont accumulées et se

ramassent à la pelle comme l'écrivait Jacques Prévert et les inestimables pertes des perles de nos êtres chers s'amoncellent aussi.

Apprenons à interpréter les maux et les messages implicites de la nature et de nos amis les arbres et prenons soin d'eux particulièrement des arbres penchés comme des personnes âgées qui ont besoin comme eux d'un soutien, d'un lien indéfectible. Comme le disait Paul Claudel, aimons les arbres comme les hommes. Portons une délicate attention aux arbres vénérables et séculaires, les élus de la forêt comme s'ils étaient nos ancêtres, nos anciens, nos aînés. Ils sont les dépositaires de la sagesse du vécu, de plus de savoir et de savoir-être que nous et comme toute chose a une fin, ils ne sont pas éternels... N'attendons pas leur disparition complète pour les vénérer et pour les magnifier : c'est hélas trop souvent le cas, lorsque quelqu'un, ignoré de tous, de son vivant, reçoit une ovation un peu vaine de gloire, d'éloges, de compliments à titre posthume. Quelle injustice !

© Apolline Marée

J'ai croisé le ginkgo.

Toujours je m'en approche dans la posture de méditation, de recueillement.

Ce ginkgo a son histoire, vieille de 205 ans, et il prospère toujours malgré ses grands voyages.

Qui se douterait qu'il fut un voyageur au long cours ?

Goethe ramena sa graine d'Asie et la planta dans son parc à Weimar.

Cadeau des amis de la Maison de Goethe à Weimar, le ginkgo fut acheminé, jeune, à la Maison de Chateaubriand. Sa transplantation victorieuse scella l'alliance des deux romantiques grands hommes.

Tout est symétrie dans le ginkgo. Sa feuille finement ciselée, ses houppes de cinq feuilles régulièrement disposées sur ses longs bras tentaculaires et ses embranchements horizontaux qui balaient une vaste zone de la prairie.

Son tronc s'élançe svelte et longiligne.

Quelle prestance élégante !

Une branche basse me sert d'appui nonchalant, et j'observe les branches de son sommet qui fuient vers le ciel.

On dirait sa croissance infinie. On le croirait aspiré par la lumière céleste. Pourrait-on en imaginer l'ascension, tel Jacques qui gravit le haricot jusqu'au nuage où l'ogre vorace se terre ?

Non, ce ginkgo a l'âme noble et partage avec bonheur la fraternité grandiose des arbres remarquables qu'héberge le parc désiré par François-René de Chateaubriand.

Claude Fontaine

Sais-tu seulement qui je suis ?

Toi qui passes sous mes branches.

Sais-tu seulement que je vis ?

Toi qui ne penses qu'au dimanche.

Viendras-tu me voir demain ?

T'asseoir près de moi

Et m'effleurer de tes mains

Me souffler de la joie.

Comprends-tu ce que je te dis ?

Toi qui n'espères plus rien

Je te parle et je crie

Mais toi, tu penses que tout est vain.

Je suis la vie et la mort

Après toi, je serai encore là

Je sais, il est dur ce sort

Qui fait de toi un être las

Redresse enfin la tête,

Tu verras toutes les merveilles

D'un monde à la fête

Et moi, sur toi, je veille.

Nous, arbres de la terre

Sommes les vieux gardiens,

De la plus belle des sphères

Car au-delà, il n'y a rien.
Garde dans ta mémoire
Notre doux souvenir
Et que jamais l'histoire
Nous fasse dépérir.
Je suis ton arbre
Car je t'ai choisi
Parmi tous les glabres.
Ta vie commence ici.
Désormais, tout est scellé
Près de moi, tu revivras
Car après avoir été morcelée
Ton âme éclatera.

Carmen Ferchault

Se poser toutes ces questions
Est-ce une bonne idée ?
Certaines ne trouveront jamais de réponse, il faut l'accepter !
D'autres rencontreront des certitudes, pas toujours vraies
La plupart soulèvent d'autres interrogations...
Et on tourne en rond !
Les oiseaux qui chantent autour de nous se posent-ils des questions ?
Se demandent-ils ce que nous faisons dans ce parc et pourquoi nous
cueillons leurs vieilles plumes ?
Et les arbres qui nous entourent et nous regardent de haut, se
demandent-ils pourquoi les hommes se posent autant de questions ?
Et la question questionne...
D'où suis-je partie déjà ?
Ah oui ! Était-ce une bonne idée...

Laurence Krebs

■ Imaginer un dialogue avec l'arbre choisi, sur le ton de la confiance, et ce qu'il nous répond.

L'arbre penché

— Vénérable merisier, je t'en supplie, ouvre-toi à moi, mon arbre !

— Écoute alors le bruissement du vent à travers mes branches
Ne prête pas attention, n'écoute pas des hommes, les palabres
Écoute le ramage des ramiers, des pies, des geais et des mésanges...

— Vénérable merisier, je t'en prie, révèle-moi le secret de ton grand âge...

— J'ai l'âge mûr de tes aïeux, de tes anciens de tes aînés, de tes aimés...
Tu peux le deviner à l'écorce ligueuse et rugueuse de mon visage,
Je pourrais te faire office de père, remplacer ton père décédé...

— Vénérable merisier, confie-toi à moi, j'écoute ta singulière voix...

— Écoute le silence qui crie sa vérité au détour du hasard...
Goethe écrivait : « Parler est un besoin, écouter est un art »
Mais je ne suis pas un donneur de conseils, de leçons, de lois...

— Vénérable merisier, dévoile-moi pourquoi tu es si penché...

— Mon tronc est ployé sous le fardeau de l'horloge humaine,
Je suis étayé, soutenu par un tuteur de jardinier paysager,
Je suis emblématique de la vie, de la condition humaine...

— Vénérable merisier, ne serais-tu pas à bout de forces, épuisé ?

— Mais ouvre donc les yeux ! Je ne suis plus de la première jeunesse !
Comme ta mère, j'ai besoin d'une canne, d'une béquille pour avancer,
À cela près que je suis sédentaire, ancré toujours à la même adresse...

— Vénérable merisier, crains-tu, redoutes-tu le sceau, l'article de la mort ?

— Résolument non, plus maintenant car j'ai été éperdument amoureux,
Ultime, irrévocable, rédhitoire est le dénouement d'un grand « amor »
Il est plus inexorable que le terme d'une vie qui compte peu à mes yeux...

— Vénérable merisier, qui t'avait envoûté, qui t'avait émerveillé ?
— J'étais tombé sous le charme enchanteur d'une ravissante ondine,
Qui respirait l'humilité, l'humanité et la douceur angevine,
Et se baignait à mes pieds dans l'Onde, le corps dénudé, en beauté...

— Vénérable merisier, as-tu pénétré, décelé, dans une vie, l'art d'aimer ?
Peut-être repose-t-il sur la dépossession, la douceur et la bienveillance,
Tirées de la conscience intime de la brièveté et de la finitude d'exister
Et sur l'art du partage, le goût du bien commun, et la sagesse...

Vénérable merisier, consentirais-tu à être mon proche confident,
En effet, je suis en manque d'amis et en mal de reconnaissance ?

— Bien sûr, je t'accueillerai volontiers dans mon alcôve en intime résident
Sur les ramilles, les méandres ramifiés de mon arborescence...

— Vénérable merisier, arbre de vie, accepterais-tu de devenir mon parrain ?

— Pour sûr, j'y consentirais, je pourrais être ton parent, ton ascendant
Et tu es le seul de tous les passants du parc de la maison de Chateaubriand
À t'être arrêté, à t'être « penché » sur moi, sur ma condition, mon destin...

— Alors viens, femme éprouvée par la vie, monte à califourchon sur mon tronc

Comme lorsque, petite fille, tu jouais à cache-cache et à saute-moutons
Et enjambe, célèbre, magnifique, loue et cueille le temps, l'instant qui passe
Et les fleurs et les vertus du silence triomphant de guerre lasse...

© Apolline Marée

Pourquoi ai-je tant besoin de toi ? Quel sortilège as-tu jeté sur ma vie ?
Avant toi, je ne savais rien, aujourd'hui, je ne sais toujours rien. Rien
d'hier, rien de demain et c'est très bien ainsi.

Toi qui enseignes la patience, caresse-moi de tes mille bras, ouvre

enfin mes yeux clos.

Terre, mère universelle, pourquoi n'ai-je pu voir avant ? car l'aveugle sait t'observer, le sourd sait entendre ta musique, le trépassé sait vivre dans tes racines d'éternité.

Moi, je ne suis qu'évaporation du temps, un substitut d'existence, un relent d'humanité.

Mon beau marronnier, tu portes en toi le féminin sacré, source de vie et de mort. Raconte-moi l'histoire de cette planète, toi qui l'as vue naître du néant. J'écouterai avec mon cœur entier et une âme vide cherchant sa couleur.

Un jour, je dormirai dans ton sein, paisible, heureuse. Ainsi va la vie, car tu es fait de la chair et de l'esprit des hommes. Chacune de tes branches, chacune de tes feuilles nouvelles, un souffle capturé. Ronde perpétuelle des cieux infinis.

Amovible et immobile, tu es là, partout à la fois, dans l'océan du monde. Et moi, qui bouge, je suis prisonnière de ma tête qui enferme mon corps de douleur.

Alors, je vais rester devant toi à jamais. Je sais maintenant que faire le tour des arbres c'est faire le tour de sa vie.

Carmen Ferchault

Les arbres pensent-ils ?

C'est adossée à un arbre, les jambes pliées pour y poser le cahier, le stylo en l'air pour trouver l'inspiration, la tête penchée pour écrire, ou posée sur le tronc pour rêver, qu'on devrait tâcher de répondre à cette question, à toutes les questions en fait.

Il est temps de remettre les pieds dans l'herbe, d'écouter les bruissements et les cris d'oiseaux qui se répondent, de percevoir les odeurs aussi.

L'écho d'une conversation vient jusqu'à moi, il y est question de douceur. Je voudrais que tout commence et tout se termine là, pour en finir avec les passages en force.

Ô grand arbre, roi des végétaux, c'est toi qui veilles sur nous, nous

protèges, sers de terre d'accueil et nous apaises. Parlons de ta douceur justement.

Je ne sais pas si tu penses, mais tu sens. Pour nous être agréable, tu te prêtes à toutes nos fantaisies : nous pouvons t'enlacer, nous asseoir sur un de tes bras, installer une cabane en ton sein, ou suspendre des cordes pour balancer nos enfants et j'oubliais : tu es beau ! Nous profitons de toi et tu ne demandes rien en échange.

J'ai l'impression que tu sais des choses que je ne sais pas, et moi j'ai soif de réponses. Ne me laisse pas dans l'incertitude ; tu me parles, le son est joli mais je ne comprends pas ce que tu dis. On ne peut pas jouer avec toi à faire tourner les tables, tu sais, on pose une question précise et la table frappe : un coup pour oui, deux coups pour non. C'est simplissime. Ta femme t'a-t-elle quitté pour un autre homme ? Un coup : oui ! Veut-elle revenir ? Deux coups : non ! Et on n'en parle plus.

Non, avec toi, c'est comme tirer les cartes, tout est question d'interprétation. Comment apprendre de ses échecs ? À quel âge vais-je mourir ? C'est quand le bonheur ? et autres interrogations du même tonneau. Je vois bien que tu essaies de faire preuve de patience avec moi, tu bruisses, tu te penches, tu m'effleures. Ces manifestations sont-elles des signes discrets ou bien une projection de ma part ? Veux-tu que je me confie à toi, que je t'en dise un peu plus ? As-tu envie que je te parle avant que tu suggères des réponses ? Je pensais qu'avec un arbre, d'une sagesse incomparable, je pourrais m'abstenir d'une conversation prosaïque, que tu sentirais tout de suite à qui tu as affaire, que tu me comprendrais quoi !

Bon, je suis préoccupée, angoissée même et je cherche des indices partout. Je ne suis pas superstitieuse du tout, mais là, le moindre détail qui cloche, et j'en conclus que la journée entière sera fichue, que je vais obtenir la réponse négative que je redoute tant ! Aide-moi, envoie-moi un signe toi aussi.

Une légère brise, tes feuilles me caressent, je prends ça pour un oui !

Pascale Hamon

« Voilà un été et un automne qui s'arrangent mal. Vous partez quand j'arrive ; je m'en vais quand vous revenez. Mais quand les hirondelles seront envolées et que le temps de "l'humeur voyageuse" sera passé, nous nous retrouverons sous le toit accoutumé. »

Cette année avec Chateaubriand...

Tsunami de la pandémie

Isolement et solitude.

Douceur des rencontres épistolaires

Laurence tel un rayon de soleil.

Chaleureux remerciements

Clin d'œil à la vie grâce à l'écriture.

Geneviève R.

Cette année avec Chateaubriand
fut un moment déconfiné
dans le confinement du monde.

Carmen Ferchault

Cette année avec Chateaubriand... Une charnière
a coulissé lentement entre mes hémisphères, des
nuages d'idées se sont amoncelés, des mots ont
fleuri sur ma page et ils ont transpercé mon cœur. J'ai
retrouvé des êtres inconnus mais si proches. Cette
année, grâce à tout cela, j'ai commencé à écrire.

Isabelle Marx

Le lent balancier des jours confinés s'égrène, imperturbable.

Sortir ? Interdite la rue, interdite la ville, interdite la forêt.

Il m'est rapidement apparu que je dépérirais.

Dans mon appartement, j'ai choisi un lieu qui ne serait pas comme les autres lieux, un lieu solennel, un lieu sacré, un lieu de recueillement, un lieu d'émerveillement.

L'orchidée blanche, aux pétales ciselés, à l'intériorité délicate, qui trône sur sa console, m'a convenu.

Puis, ce samedi midi-là, à 12h50 précisément, mon désir de sacré s'est déplacé vers mon ordinateur. L'application Microsoft Teams a fracturé la masse granitique de la morne journée.

J'ai fermé les yeux et j'ai visualisé le parc de la Vallée-aux-Loups, son chemin paysager, son cèdre, son ginkgo, son catalpa, son cyprès chauve de Louisiane, ses moutons qui broutent dans l'aval de la prairie, ses ruches, ses meules de foin.

Sentez-vous l'air frais du printemps et le bzz des abeilles butineuses ?

Voyez-vous la lumière qui change au gré du vent et des nuages ?

Puis, j'ai pénétré dans la maison, j'ai ouvert la porte de la bibliothèque, je me suis assise auprès du buste de l'ancêtre, j'ai sorti mon cahier et mes plumes.

J'ai attendu un moment dans la salle d'attente. Alors, la grand-messe solennelle des jours confinés a commencé : c'était l'atelier d'écriture de Laurence à la maison de Chateaubriand.

Claude Fontaine

Cette année avec Chateaubriand,
j'ai osé, j'ai rêvé, j'ai humé, j'ai ri,
j'ai imaginé, j'ai senti, j'ai admiré,
j'ai vibré, j'ai partagé, j'ai vécu.

Pascale Hamon

Références bibliographiques

Citations données en exergue

- p. 11. Lettre de Chateaubriand à François-Guillaume Guizot, [30 mai 1809].
- p. 14. Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Brantôme, *Recueil des dames*, dans *Œuvres complètes*, éd. Prosper Mérimée, Paris, Plon, t. XII, 1894, p. 319-320 (à propos de Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriand).
- p. 30. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XLIII, chapitres 5 et 6.
- p. 41. Lettre de Chateaubriand à Juliette Récamier, Rome, 27 novembre 1828.
- p. 42. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre III, chapitre 4.
- p. 75. Lettre de Lucile de Chateaubriand à son frère, Rennes, 4 octobre 1803, citée dans Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XV, chapitre 2.
- p. 76. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVI, chapitre 1.
- p. 104. Lettre de Chateaubriand à Mme de Pierreclau, 2 février [1833].
- p. 127. Lettre de Chateaubriand à Claire de Duras, 13 janvier [1812] (à propos de sa rupture avec Natalie de Noailles).
- p. 128. Lettre de Chateaubriand à Mme de Vichet, Rome, 18 avril 1829.
- p. 141. Lettre de Chateaubriand à Claire de Duras, 26 juin 1819.

Ouvrages cités ou évoqués durant les ateliers

25/01/2020. Jean Echenoz, *Envoyée spéciale* (Éditions de Minuit, 2016).

15/02/2020. Œuvres et ouvrages de Louise de Vilmorin présentés dans l'exposition « Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969) », organisée à la maison de Chateaubriand en 2019-2020.

03-04/04/2020. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), livre III, chapitres 1 à 6 ; livre XV, chapitre 2. Sophie Calle, « La chaussure rouge », dans *Des histoires vraies* (Actes Sud, 6 éditions de 1994 à 2018). Marguerite Duras, *La pluie d'été* (P.O.L, 1990). Angela Lugin, *In/Fractus* (éditions Isabelle Sauvage, 2019). Patrick Aulnas, *Lucile de Chateaubriand. Recueil de documents* (Rivage de Bohème, PDF en ligne : <https://www.>

rivagedeboheme.fr/pages/livres-pa/lucile-de-chateaubriand-sa-vie-ses-ecrits-son-destin.html).

24-25/04/2020. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Roland Barthes, *La chambre claire. Note sur la photographie* (Gallimard, 1980). Jorge Luis Borges, *La bibliothèque de Babel* (1941 ; nouvelle reprise dans le recueil *Fictions*, 1944 ; 1^{re} édition française, Gallimard, 1951, nouv. éd. 2018). Italo Calvino, *Les villes invisibles* (1972 ; Gallimard, 2013).

29-30/05/2020. Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux* (Seuil, 1977).

20/06/2020. Vinciane Despret, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?* (La Découverte, 2012). Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant* (Actes Sud, 2020). Nastassja Martin, *Croire aux fauves* (Gallimard, « Verticales », 2019). Spectacle de Laetitia Dosch, *Hate (tentative de duo avec un cheval)*, 2018.

Bio-bibliographie de Laurence Verdier

« Je suis auteure-plasticienne, les mots sont au cœur de ma pratique. Ils sont présents à chaque étape de mon processus créatif, tant lors de la création d'objets qu'au cours de la rédaction de fictions. Mes œuvres se développent à partir du hasard et du secret et sont ponctuées d'une forme d'humour surréaliste.

Que ce soit Rilke confronté à l'œuvre de Cézanne, Barthes à celle de Cy Twombly ou Michaux *En rêvant à partir de peintures énigmatiques*, les interactions entre art et littérature sont nombreuses et c'est à cette croisée des arts que s'inscrivent mes projets littéraires. Écrire en écho aux œuvres des artistes, me permet de faire jaillir une extension littéraire, libre et malicieuse, de leur travail. Détails, couleurs, décors, jeux de mots, clin d'œil autobiographique, sont mes matériaux pour écrire. Ces textes ne sont ni des analyses critiques ni des illustrations narratives de leur travail. Pouvant s'apparenter à des fables parfois tendres parfois ironiques, mes textes se nourrissent des œuvres de ces créateurs grâce auxquels je chemine vers mon propre univers. C'est une façon "d'installer mon imagination chez eux", comme le souligne joliment Agnès Varda dans le film *Visages Villages*.

C'est aussi grâce à cette sensibilité particulière face au surgissement de l'écriture, que j'ai été amenée à créer et à développer des ateliers d'écriture au sein du musée des Arts décoratifs et du musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Les œuvres exposées permettent cette rencontre singulière entre l'art et l'auteur.

Depuis 2010, j'invente et dirige les ateliers En roue libre, dont la vocation est double : faire écrire autrement grâce à l'art et développer une connaissance sensible et intime avec les œuvres. »

Publications

23 mecs comme ça, co-écrit avec la romancière Joëlle Guillaud, éditions Synapses, 2016

Instant t, avec Matthieu Gauchet, édition d'art numérotée et signée en 5 exemplaires, 2016

L'ascension du Mont Ventoux, avec Éric Pain, édition d'art numérotée et signée en 50 exemplaires, 2016

Contributions littéraires pour des artistes

C'est comme moi mais l'inverse, autour de l'artiste Marion Delarue pour le catalogue du Prix Européen des métiers d'art du WCC-BF, 2018

Mouffles-nids, livret d'artiste pour Monika Brugger, édition d'art numérotée et signée en 20 exemplaires, 2017

Empreintes, livret d'artiste pour Aude Medori, édition d'art numérotée et signée en 20 exemplaires, 2017

Entre Thue et Mue, pour Lucie Linder, édition d'art numérotée et signée en 25 exemplaires, 2014

Lectures à voix haute

Tout contre ton œil, Finissage de l'exposition Roman Cieslewicz, musée des Arts décoratifs, Paris, 2018

Bouche sur creux d'oreille, Nuit des musées, musée des Arts décoratifs, Paris, 2018

Résidences

Djerbadream, résidence à Erriadh, Djerba, 2018

Résidence à la Villa Belleville, Paris, 2014-2015

www.laurenceverdier.fr

https://www.instagram.com/laurence_verdier/

Sommaire

Samedi 25 janvier 2020 Des bijoux pour Chateaubriand	15
Samedi 15 février 2020 Ce que je sais de Louise de Vilmorin	31
Vendredi 3 et samedi 4 avril 2020 (*) Une sœur	43
Vendredi 24 et samedi 25 avril 2020 (*) Voyage-voyage	77
Vendredi 29 et samedi 30 mai 2020 (*) Rupture(s)	105
Samedi 20 juin 2020 Ce que les arbres savent de nous	129
Cette année avec Chateaubriand...	142
Références bibliographiques	145
Bio-bibliographie de Laurence Verdier	147

(*) Séances données par messagerie électronique et visioconférence.

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directrice déléguée aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

Dépôt légal pour la version papier : février 2022

ISSN : 2804-1364

ISBN : 979-10-93187-41-9